

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



CU53345061

**844B3832 O**

Aux jardins ...

**Columbia University**  
**in the City of New York**

LIBRARY







# AUX JARDINS

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1893.

DU MÊME AUTEUR :

<b>Lirette.</b> 1 vol. in-18 jésus. Prix.....	3 fr. 50
<b>Le Pêché.</b> 1 vol. in-18 jésus. Prix.....	3 fr. 50
<b>Une Race.</b> 1 vol in-18 jésus. Prix.....	3 fr. 50
<b>La Proie.</b> 1 vol. in-32 jésus. Prix.....	0 fr. 60

---

*Pour paraître prochainement :*

**Un Seigneur.**  
**Les Vendanges.**

---

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, RUE GARANCIÈRE, 8.

GEORGES BEAUME

---

# AUX JARDINS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

---

*Tous droits réservés*

32-60145

844 B 3832

○

32-60145 AI  
GSP  
15-1932  
" 27 "

# AUX JARDINS

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Ce matin de juillet, Padou, Marthe, et leur fille Claire, s'occupaient à la cueillette des amandes, dans le jardin.

L'autre jour, le garçon journalier, Hubert, s'était foulé un genou, en tombant d'un arbre où il avait grimpé sans échelle, par vantardise, pour montrer sans doute à Claire qu'il était agile et fort. Il était, au grenier, couché sur un pauvre lit de planches et de paille, devant la fenêtre ouverte au soleil où s'épanchait l'air fortifiant des campagnes, le parfum des plantes et du sol. Son état s'améliorait rapidement, sans le secours des remèdes, grâce à la vigueur de sa nature. Bientôt, il réparerait le

temps perdu, rendrait à ses maîtres les sacrifices d'argent et de fatigue qu'ils s'imposaient en sa faveur.

Padou et Marthe soupçonnaient, chacun de son côté, que le valet avait des idées sur Claire. Déjà ils avaient marié Aline, leur fille aînée, à un garçon du voisinage, Marcel, qui était venu à Pézenas, sans autre dot que le travail de ses bras. Mais Marcel avait des qualités de prudence et de ténacité qui pouvaient l'amener à l'aisance, même à la fortune, tandis qu'Hubert, prodigue et trop bon, n'entendait rien aux économies les plus élémentaires.

Claire, si avenante, si jolie, n'avait point d'amoureux : d'abord, Hubert s'en étonna. Ensuite, il découvrit quelques raisons, et les rumina sans cesse, pour s'encourager à espérer.

Dans le pays, il y avait au moins cinq filles pour un garçon. Claire ne fréquentait pas des amies, des camarades de préférence, ne sortait pas de son enclos. Ce n'était pas le moyen de connaître un homme et de se l'attacher. Puis, on claboudait de temps à autre que Padou, avec ses airs de sainte-nitouche, pratiquait un peu l'usure. Les pièces d'or qui sentent le péché sont comme des cailoux : elles salissent et ne produisent pas. On répugnait, surtout dans les jardins, à s'allier à

Padou; on ne l'estimait guère, sans s'informer d'une façon consciencieuse sur ce péché d'usure. Il possédait quelque argent. Mais, d'après une rumeur ancienne, grossie à travers les commérages, on lui accordait une vraie richesse. Comme il n'aurait pu la gagner honnêtement, le monde, autour de lui, goûtait à l'accuser le plaisir de la médisance et de la jalousie. Pour quelques-uns, cette prévention s'était changée en certitude : ils prétendaient avoir des preuves. Padou laissait dire, vivait sagement, à l'écart, un peu trop confiant dans sa probité, trop fermé à la calomnie du prochain. Peut-être aurait-il dû se révolter, dès le premier jour, à cause de ses enfants.

Hubert, lui, excusait tout. Il ne voyait que la jolie Claire. Elle seule lui faisait envie, ainsi qu'un fruit dans un enclos voisin. Lorsque, tout éveillé, il rêvait qu'elle était son épouse et que le jardin de Padou leur appartenait, il se croyait presque le bon Dieu.

Depuis ce matin, il la surveillait là-bas, se courbant sous les arbres grêles, allant et venant du verger au talus de roseaux. Une joie neuve montait en lui. La fille de Padou se tournait vers le grenier quelquefois, en faisant des signes. Hubert craignait de se tromper.

Quelle tâche ennuyeuse de ramasser des aman-

des ! Claire, qui ne pouvait s'empêcher de penser à Hubert, aurait voulu ne rien faire, comme lui, par ce temps de chaleur et de paresse. Elle épiait la fenêtre pleine de soleil, où il se penchait, avec ses cheveux bruns, son robuste visage osseux, ses bras nus. Elle était contente de le voir en bonne santé, disposé à rire. Il lui semblait aussi qu'il la cherchait et lui faisait des signes.

Cependant, sa mère la gronda :

« Qu'as-tu donc, aujourd'hui?... Tu n'es qu'un étourneau !... Viens là, près de moi !... »

Claire se rapprocha. Padou, sans prêter attention aux deux femmes, grimpait sur l'échelle, prenait les branches à pleines mains, agitait la feuillée, et les amandes tombaient dans la luzerne avec un bruit sec de cailloux éparpillés. Claire et Marthe les cueillaient, les rejetaient dans le creux de leurs tabliers. Puis, en soufflant, tout courbé par le travail de la terre, qu'il avait commencé dès qu'il avait su tenir une pioche, Padou atteignait de sa gaule les rameaux les plus élevés, détachait d'un coup bref les amandes rebelles.

A midi, Claire monta au grenier le vin et la soupe. Hubert tressaillit, quand la lourde porte grinça sur ses gonds, derrière les tas de foin. Accroupi sur une pierre, il fit effort pour se lever, paraître toujours grand et beau devant sa petite

maîtresse. Aujourd'hui, ils agissaient avec une timidité gauche, qui rappelait l'époque où ils se connaissaient à peine.

Cependant, ils étaient heureux. Leur félicité venait peut-être de la matinée brillante et parfumée qui paraît les campagnes comme d'une robe de noces. Ils ne savaient pas. La gaieté de l'heure éveillait leur sensibilité fruste et jeune. La vie des choses, même le cri d'un grillon sous les bottes de paille, le décor des poutrelles fléchissantes où les araignées tissaient des toiles nouvelles, tout les impressionnait.

Claire s'était avancée lentement, sans refermer la porte, droit vers la fenêtre, avec une allure de calme et de simplicité. Mais Hubert voyait bien qu'elle baissait les yeux et rougissait. Il cessa de l'observer, par respect, par générosité aussi, afin de ne pas la déconcerter davantage. Ils gardèrent un moment le silence, Hubert les mains croisées sur les genoux, Claire tenant entre ses doigts rugueux le repas du jeune homme, tous deux d'une immobilité de plantes. Enfin, pour cacher la rougeur qu'elle sentait plus ardente à ses joues, elle déposa sur les pavés inégaux du plancher l'assiette et la bouteille.

« Merci », dit Hubert.

Claire attendait cette parole. Elle répéta sa question de tous les matins :

« Ça va mieux ? »

— Oui. Je crois que je descendrai bientôt. »

Ils évitaient de se toucher. Claire se pencha au dehors, admira le voisinage, les toits noirs des demeures pareilles à la sienne, les toits rouges, dans le haut du faubourg, des maisons bourgeoises, le bosquet qui ombrageait une prairie au bord de la rivière, et surtout l'opulence de sa terre, les carrés de légumes, le verger, les arbres fruitiers, et là-bas, au fond, un morceau de vignoble et la luzerne. Elle souriait dans la lumière, la bouche entr'ouverte, les cheveux noirs un peu ébouriffés. Elle souriait aussi à un rêve, où Hubert l'appelait. En se retournant, elle le surprit qui la contemplait, les mains toujours croisées sur les genoux, les yeux éperdus. Alors, ils eurent encore plus de honte. Le rêve, avec la splendeur d'un soleil trop fort, les troublait.

Claire s'écarta de la fenêtre, comme pour partir. Hubert lui saisit les mains, avec une douceur de prière, sans oser l'attirer. Après une hésitation, elle s'échappa. Mais Hubert la saisit de nouveau, et elle céda. Ils étaient chastes, animés du pur et grand amour des êtres de nature. Ils restèrent les mains dans les mains, graves et timides, ne pensant qu'à eux, joignant à leur communion profonde la jeunesse du ciel et des campagnes, dont

l'âme intervenait pour exprimer, mieux que toute parole, la beauté de la vie, la joie d'aimer. Ils se pénétraient de caresses ingénues. Ils eurent la révélation de leur être intime. Simples, incapables de s'étonner des miracles, ils éprouvèrent une renaissance, la fraîcheur d'une source qui les purifiait davantage. Ils eurent l'intuition d'une fortune prochaine, faite pour eux, et qu'ils conserveraient jalousement. Ils se touchaient, se regardaient avec une sensualité vague, échangeaient en cette extase des promesses infinies. Tout cela ne dura qu'un instant, la minute à peine que met une fleur à éclore. Hubert ouvrit ses mains, et Claire s'échappa, dans une hâte d'oiseau vers les bocages.

Il eut le regret d'être obligé de se séparer d'elle, ce matin. Mais aussi il était ravi de l'avoir sentie frissonner dans son étreinte, d'avoir connu avec elle, un moment, la volupté d'être bon et d'espérer.

Il la rappela, comme elle atteignait la porte. Elle obéit, reparut d'un pas lent et craintif. Hubert s'était redressé. Elle le considéra avec une légère méfiance, tremblant qu'il ne parlât de ses parents, qu'il n'eût déjà l'idée du mariage. Hubert avait seulement besoin de la revoir et de lui dire quelque chose.

« Est-ce que je ne pourrais pas descendre? demanda-t-il.

— Je ne sais pas... J'informerai ma mère. Tu la connais... Elle n'admet pas qu'on soit avec elle dans la cuisine, quand on ne fait rien.

— C'est vrai.

— Mais voyons !... vas-tu mieux ? Marche !... »

Hubert essaya de marcher, par un chemin qui faisait des contours, entre des bottes de paille. Il revint, s'arrêta devant Claire, en souriant, trop ému pour l'embrasser. Il boitait encore, sa jambe lui pesait. Il eut de la colère contre son mal.

« Imbécile que je suis ! Me voilà comme un vieux ! Est-ce que je resterai longtemps ici ?... »

— Non ! ne t'inquiète pas... »

Et Claire s'esquiva, sans détourner la tête. Il l'accompagnait à distance, l'admirait des pieds aux cheveux, avec presque de l'étonnement. Il écouta son pas rude dans l'escalier, jusqu'à la dernière marche. Enfin, il referma la porte en soupirant, d'un geste de dépit. Et s'accusant d'avoir été maladroit et poltron devant Claire, il souffrit pour la première fois d'être seul et d'être pauvre, réduit à se soigner au grenier, de même qu'une bête. La joie de tout à l'heure rendit plus cruel son isolement. Il ne l'éprouvait plus, cette joie abondante qui avait remué sa pensée. Elle s'était dissipée, comme le souvenir des songes. Était-elle, du reste, honnête et légitime ? Aurait-elle des lendemains ?

Il prit la soupe qui fumait encore, mangea sans appétit, et but d'un trait le demi-litre de vin, jouissant d'étancher sa grande soif, de rafraîchir sa poitrine qui lui cuisait.

Soudain, il entendit au-dessous de la fenêtre, au seuil de la cuisine qu'enveloppait une treille, la voix grogneuse de la mère, des reproches et des menaces. Il se pencha, anxieux. Juste, la cuisine se refermait. La mère se méfiait peut-être qu'Hubert pouvait entendre. Il ne perçut qu'une fin d'orage, un tumulte de cris, de pas furibonds, de coups de poing sur les meubles. L'escalier du grenier, qui descendait à l'écurie ainsi qu'à la cuisine, était gardé, en haut et en bas, par des portes énormes. Les bruits s'étouffaient dans les vieilles pierres. Alors, comme on ne pouvait rien surprendre de la querelle, Hubert se coucha sur son lit, le front dans la paille, à cause du jour, et tâcha de s'endormir.

En bas, la mère vociférait. Elle s'était bien aperçue que sa fille s'inquiétait d'Hubert, et ce matin, à chaque repos, l'avait surprise contemplant le grenier.

« Je ne me serais jamais doutée de ça ! gémissait-elle. Une fille, à ton âge, dans ta condition, doit avoir des réserves ! C'est, du moins, au garçon à faire le premier pas !... Vois-tu, il y a longtemps

que je te surveille! C'est toi qui le cherches!... »

Claire, avec la même franchise, riposta :

« Ma sœur a épousé un journalier... Rien ne serait changé à la famille, si j'épousais Hubert. Il n'y aurait pas mésalliance... Vous avez accepté Marcel! »

Claire se permettait un peu de malice, parce que son père souriait en dessous, dissimulant son visage rose dans les cheveux blancs qui dépassaient la casquette. Accroupi sur les dalles jaunes de l'âtre, Padou épluchait des roseaux mûrs, sans s'interrompre, sans manifester le moindre souci. Il n'attachait pas grande importance aux colères de sa femme, qui savait très bien, selon les circonstances, feindre ou exagérer, la luronne. Et calme et doux, effacé dans une pénombre, un coude appuyé sur la roue de la meule, il ne perdait pas une seconde, dépouillait les roseaux de leur écorce, les allongeait avec méthode sur le pavé, en tas, sous la table, le bout des racines entre ses souliers. Claire profitait de la querelle pour ne rien faire. Assise près de son père, elle le regardait travailler, tandis que Marthe, malgré la tranquillité narquoise de son homme, déblatérerait toujours.

« Ah! comme je regrette d'avoir gardé Hubert chez nous!

— Il serait revenu.

— Où? Chez nous?

— Oui. Vous n'avez rien à lui reprocher.

— Rien à lui reprocher?... Tu le défends trop, Claire! Vous vous entendez!... Tu écoutes ses belles paroles, parbleu! Il t'a ensorcelée! Oui, il t'a ensorcelée! Que lui reprocher de pire?

— Hubert est franc comme l'or. Nous l'aimions.

— Ah! si j'avais su!... Quelle graine nous avons dans la maison!

— Après Marcel, Hubert...

— Oui, tu me nargues! Tu te moques de mes observations... Mais ne compare pas Hubert à Marcel!

— Ça, c'est vrai, insinua Padou, sur un ton affecté d'impartialité. Marcel se tient bien, tel qu'un homme qui aurait toujours eu des propriétés... Nous ne regrettons pas de lui avoir donné Aline. »

Marthe, ravie de l'approbation du maître, se tut un moment, le temps de reprendre haleine, de rajuster sur sa tête le foulard dont les bouts flottaient au milieu du dos. Elle revint vers sa fille, qui ne se dérangeait point, le menton sur les mains, et s'emporta de plus belle :

« Hubert n'est qu'un sans-le-sou, qui dépense en deux jours ce qu'il gagne en deux mois!... Je

ne veux pas que tu l'épouses!... C'est très joli, l'amour, quand on est jeune. Mais, une fois mariés, il faut manger, on a des enfants, l'existence est très pénible. C'est pour ton bien, ma fille, que je te réprimande et que je veille...

— Vous accusez Hubert sans motif, puisqu'il ne m'a jamais parlé de mariage.

— Eh bien, je ne sais ce qui me retient de monter là-haut et de le jeter dehors comme un paquet de hardes! S'il ne t'a jamais parlé de mariage, tu ne le refuserais pas, toi!... Oui, tu souhaites Hubert! Ça se voit dans tes yeux et sur ta figure!... »

Le courroux de la mère n'était qu'une comédie, Claire le devinait bien. Marthe brûlait de savoir le fond des choses, la vérité des relations entre les deux enfants. Si elle maudissait Hubert, si elle considérait comme une profanation son entrée chez eux, faisait sonner très haut l'orgueil de sa famille, l'autorité de son bien, c'était pour vendre plus cher son consentement et rester toujours l'unique reine du foyer. D'ailleurs, Claire, loin de biaiser, d'éviter la question si brusquement abordée, répliqua de tout son cœur :

« J'ai vingt ans passés. Il est temps que je me marie. Sinon, je n'aurai pas de destinée, je deviendrai la domestique de Marcel et d'Aline,

quand vous ne serez plus... J'aime mieux épouser Hubert que de vivre seule, à l'abandon, pendue au croc, comme un tablier derrière la porte.

— Je vois que tu as bien pris ton parti! soupira la mère.

— Notre fille n'a pas tort, opina Padou. Dans notre rang, les filles sont mariées, à son âge. Il est temps pour Claire.

— Hubert en vaut bien d'autres.

— Il n'a qu'un défaut.

— Il n'a pas d'argent! souffla Marthe dans le visage de sa fille.

— Et Marcel?

— Marcel n'est pas de la montagne... Marcel est de Saint-Thibéry, un village que tout le monde connaît et dont nous apercevons le clocher de notre vigne de Saint-Antoine... »

Claire ne répondit pas, et l'apaisement se fit, limpide, d'indulgence, de pitié. Cela fut pareil au ciel de printemps qui s'éclaircit, après une averse. La mère et la fille, fidèles à leur coutume d'ordre et de propreté, préparèrent le repas, frottèrent un peu les meubles et les murs. En s'occupant, elles finirent par oublier l'aigreur de leurs propos, et même, en guise de compensation, par se montrer de la bienveillance. Ils pensaient tous trois au mariage, et l'accord s'insinuait autour d'eux, les

formait d'une seule âme. Bientôt, la voix sage, réfléchie, de Padou s'éleva :

« Nous n'avons pas fait de beaux mariages avec nos filles. »

Il semblait ne s'adresser qu'à lui-même. Il reprit :

« Nous avons réussi en tout. Nous avons amélioré le jardin, gagné de l'argent... On ne peut pas avoir de la chance jusqu'à la fin...

— Hubert, dit Claire, est rude à la fatigue. Il saura faire honneur à la maison... On n'a pas besoin d'être riche pour être heureux.

— Tu parles comme une demoiselle. Ce n'est rien d'être heureux. Il faut de l'argent sur la terre... Il en faut même quelquefois pour être honnête.

— Mais, observa Marthe, tu disais qu'Hubert ne t'avait jamais parlé de mariage?

— C'est vrai... Il ne m'a jamais rien demandé, jamais baisé le bout des doigts... Mais je sais ce que je sais! »

Elle baissa les yeux, se tourna vers la porte, qu'un rideau de toile protégeait contre la réverbération des verdurees pleines de soleil. Pendant le repas, on parla encore du mariage, à mots découverts, comme d'une chose prévue depuis longtemps, comme d'une réparation à faire aux murs de la maison, d'un lopin de terre à acheter. Il fallait

se conduire avec prudence, à cette époque de mauvaises récoltes et de phylloxera. On ne pouvait pas s'imposer pour Claire autant de sacrifices que pour Aline.

Dans la crainte de l'avenir, ils revinrent au passé. Marthe et Padou énumérèrent en détail l'établissement de leur fille aînée et de Marcel.

Ils avaient tout acheté aux jeunes mariés : le jardin nouveau, là-bas, presque au confluent de la Peyne et de l'Hérault, le long de la chaussée ; les meubles, le cheval, les charrettes, la houe, la bêche, le pic, un gros tas de fumier, tout enfin, jusqu'au linge de Marcel. Celui-ci n'avait rien porté de son village. Son père était aveugle et presque pauvre. Sa mère était si vieille qu'elle ne comptait plus dans les champs. Cependant, Padou célébra les mérites de Marcel pour la centième fois. Sobre et ambitieux, il était de tous les jardiniers le premier levé chaque matin, travaillait même le dimanche, n'entrait jamais dans un café, se consacrant entièrement à son devoir. En somme, Marcel répondait à la confiance qu'il avait inspirée.

Claire se taisait. Elle pressentait chez Marcel de la rivalité, de l'envie. Il serait consterné, furieux peut-être, du mariage d'Hubert. Claire avait peur de lui, redoutait l'autorité qu'il commençait à

acquérir auprès de ses parents. Plus ceux-ci se complaisaient à estimer son beau-frère, à l'embellir, plus la haine, la peur, croissaient en elle. Marthe, sans témoigner ses sentiments, pour ne pas être dupe, examinait sa fille à la dérobée, cherchait à la bien comprendre. Au fond, elle était très contente de la marier, s'imaginant qu'Hubert, à l'égal de Marcel, et davantage, puisqu'il était plus jeune et plus robuste, augmenterait le rendement des cultures, pourrait même aller gagner des journées dans le voisinage.

Padou se leva le premier, sans vider son verre de vin.

« Nous raisonnons comme des enfants », dit-il.

Et redressant son petit corps voûté, il resserra sur sa culotte de velours sa ceinture de flanelle rouge qui ceignait trois fois ses reins, puis écarta le rideau de la porte. Tandis qu'une vive lumière flottait dans la cuisine jaunie de vétusté, il considéra son jardin sous les arbres, et, à l'entrée, la brèche du mur de clôture qui laisse passer la charrette en de larges ornières. Les deux femmes, attentives, frappées par la boutade du maître, s'étaient arrêtées de manger. Il laissa retomber le rideau. Se sentant faim encore, il reprit sa place, pela une pomme et la grignota avec gourmandise, après avoir replié son couteau dans la poche. Il répéta :

« Nous raisonnons comme des enfants.

— Pourquoi, Padou ?

— Hubert n'a peut-être pas envie de se marier ! »

Claire, piquée à l'improviste, ne put réprimer sa gaieté puérile. Elle dit, charmante de fausse modestie et de ruse :

« Si je veux, nous nous marierons...

— C'est ce que je voulais savoir. »

Padou, finaud, sans un rire, clignant des yeux, acheva goulûment sa pomme d'un morceau.

« Nous n'avons rien à vous donner, tu peux le dire à Hubert ! conclut-il. Vous resterez ici avec nous, dans la situation où vous êtes, sous mes ordres... Je veux garder le jardin. »

Il épousseta sa chemise bleue et sa veste, et sortit, les bras ballants, repu, avec son flegme d'habitude. Claire ne parlait pas. Une joie d'or bourdonnait en elle. Pendant que sa mère, à l'autre bout de la table, cousait une jupe, elle s'absorbait dans une songerie, incapable de mouvement. Un frais délice la baignait, un délice encore inconnu, qui parfois lui semblait sans raison. Elle ne pensait pas à Hubert d'une façon précise, l'apercevait dans le lointain, dans un demi-jour, où il l'attendait, où ils seraient heureux. Mais de quel bonheur ? Que serait-elle une fois mariée ? Claire se savait plus jolie, plus fortunée que beaucoup de ses cama-

rades qui, depuis la première communion, fréquentaient avec leurs fiancés dans les familles. Elle, pas un garçon ne l'avait courtisée. Et tout d'un coup, dans une vision grandissante des choses et des êtres, sa destinée allait avoir un changement glorieux, un visage de fête opulente, une voix de tendresse. Il lui sembla qu'en faisant recevoir chez elle Hubert, un pauvre, elle serait meilleure que si elle eût épousé un homme de sa condition. Jamais l'inculpation d'usure qui visait son père ne l'avait préoccupée. Aussi s'étonnait-elle un peu de la facilité de ses parents à accueillir des garçons sans dot et sans patrimoine, étrangers au pays. Elle leur en sut gré, les admira. Tout dans son mariage lui apparut sous forme de miracle.

Pourtant, elle eut du scrupule, s'inquiéta à cause d'Hubert. Ne s'était-elle pas trop avancée, en assurant qu'il la désirait et qu'elle disposait de lui? Elle tâcha de bien se souvenir, de vibrer encore des émotions de la matinée. La crainte de se tromper la fit rougir, serra son cœur douloureusement. Elle était ainsi qu'une petite fille qui boude, les poings sur la table, la tête baissée vers l'assiette. La mère s'alarma.

« Qu'as-tu, Claire? »

Claire se releva et, passant une main sur son visage, se mit à rire. Les noires pensées s'étaient

enfuies. Elle revint à sa joie, à ses espérances. Hubert ne se doutait point qu'il tourmentait la maison, aujourd'hui. Elle aurait voulu le surprendre sans retard, lui révéler en quelques mots combien ils allaient être beaux et enviés ensemble.

Alors, pleine de courage, elle s'esquiva à la hâte vers le travail.

Bientôt, ils se retrouvèrent au fond de la terre, tous trois, à la cueillette des amandes. Padou marmottait entre les dents, louangeait ses arbres, se félicitait d'avoir résisté aux voisins, les frères Briche, qui lui avaient maintes fois conseillé d'arracher ce plantier. Les Briche, pour gagner deux souches par arbre détruit, s'étaient privés d'une récolte qui vient seule, par la grâce du soleil. Il les blâmait d'avoir agi avec tant d'ignorance et d'ingratitude. Pour lui, qui chérissait également ses vergers, il remerciait ses arbres d'être toujours productifs et jeunes. Tout en murmurant, il transportait l'échelle, puis la gaule, d'un amandier à l'autre. Les deux femmes suivaient en servantes dociles. Par intervalles, Marthe et Padou épiaient leur fille, et souriaient sans se faire voir.

Le soir, Claire monta de nouveau au grenier. Elle n'avait plus l'aisance de ses manières. Car elle prévoyait des questions gênantes, s'appêtait à ne

pas répondre ou à mentir. Hubert se réveilla de mauvaise humeur.

« Qui est là? grommela-t-il, en s'étirant.

— C'est Claire... Ça va mieux?

— Oui! »

Il prit l'assiette de soupe sans regarder la jeune fille, tandis qu'elle déposait sur le plancher la bouteille de vin. Interdite de le voir si rogue, elle se tint un peu à l'écart, adorable de soumission et de prière. Hubert comprit qu'elle souffrait, et qu'il lui avait fait de la peine.

« Merci! dit-il de sa voix bonne et forte. Tu ne reviendras plus... Demain, je descendrai. »

Il lui tendit sa main calleuse, amollie par l'oïseté. Elle s'avança avec effusion. Leurs fronts se touchèrent presque.

« Toi! dit-il, tu n'es pas une femme comme les autres. C'est toi qui m'as évité l'hospice, qui m'as fait rester ici. Si j'étais parti, tu ne m'aurais plus revu, un autre m'aurait remplacé... Comprends-tu? C'eût été fini!... »

Claire souhaitait, suppliante, amoureuse, qu'il l'entretînt du mariage et qu'il devinât tout. Des mots de sacrifice, aussi doux que l'odeur des fraises, montaient en vain à ses lèvres : elle était trop émue, les yeux mouillés de pleurs, radieuse qu'il lui pressât les mains.

« Je m'ennuie dans ce grenier, reprit-il. Je descendrai demain, je veux travailler à mort, quand j'irai bien !

— Non, soigne-toi !...

— Tes parents seront contents de moi... Qu'est-ce qu'ils disent?... Je crois que ta mère t'a grondée, ce matin ? »

Claire, embarrassée, se contenta de rire.

« C'est vrai, on m'a grondée.

— Ah !... ils regrettent de m'avoir pris ? »

Elle hésita, ne croyant pas devoir, par orgueil, par respect de ses parents, avouer leur projet. Puis, on ne sait pas, les choses pouvaient changer.

« Dis, balbutia-t-elle, voudrais-tu rester toujours ici ? »

Il la regarda, intimidé, ébloui par la fortune tant rêvée d'avoir un foyer, celui de Claire, de disposer de ses jours et de ses labeurs sur une terre à lui.

« Veux-tu rester avec nous?... Tu serais l'égal de Marcel, qui a été aussi le domestique de mon père ?

— Oui.

— Tu vois, je savais bien !

— Moi aussi, je savais...

— Tu seras fier de moi, Hubert ! »

Dans son trouble, il la laissa s'échapper cette

fois. Il eut beau la rappeler, elle se sauva, elle se sauva plus vite, et comme effarouchée. Elle voulait sans doute, par un caprice de demoiselle, l'abandonner à son incertitude, pendant la nuit, avec les songes bleus qui font paraître plus court le sommeil.

## II

Le lendemain, avant l'aube, Hubert descendit. Dans la cuisine, Claire et Marthe mangeaient du pain et des fèves. Elles se détournèrent à peine. La lampe à huile, avec sa longue mèche fumeuse, répandait une lueur de poussière, où la silhouette de l'homme se développa démesurément.

« C'est toi? dit Claire. Tu descends de bonne heure.

— Il me tardait de revoir la cuisine... Il me tarde de revoir la terre. »

Marthe l'épia de côté et, se complaisant en des attitudes bourruées qui cependant ne trompaient personne, se serra contre la table, dissimula son front entre les poings. Hubert, sans se soucier de ses grimaces, se dirigeait vers le dehors, avec

calme, de son pas balancé. Alors, elle l'interpella :

« Nous ne t'en voulons pas, si tu es malade!...  
Tu pouvais te reposer...

— Merci. J'aime mieux être avec vous. »

Il sortit, traînant la jambe, ragaillardisé de se mouvoir, après huit jours d'apathie. Sous la treille, il frissonna, respira un moment les plantes, ensuite s'aventura à gauche, dans le chemin de sortie, où stationnait la charrette, près du fumier et de la bauge des porcs. Tout à l'heure, Padou, après avoir attelé la mule et chargé la charrette de presque toutes les corbeilles préparées la veille, était parti pour la vigne, qui était très loin, à Saint-Antoine, la colline au fond de la plaine, sur l'autre bord de l'Hérault.

Hubert s'approcha avec plaisir, en souriant. Au contact du jardin, il regretta, sous le charme de ses goûts et de ses habitudes, de ne pouvoir se remettre à l'œuvre : des larmes lui vinrent. Comme on ne le voyait pas, il n'eut pas trop honte de son émotion. La nuit couvrait la terre, les épaisses maisons du faubourg, les enclos, la rivière encaissée en de vieilles murailles, et là-bas, le large pont de pierre, la petite ville endormie au pied d'un mamelon, où dominaient les ruines d'un château féodal, parmi des pins et des oliviers. Mais les rumeurs qui, durant les ténèbres, sortent des champs et

des bois, avaient cessé. Les étoiles par groupes s'évanouirent, tandis qu'une lueur pâle s'enflait à l'orient, comme un flux. Le silence devenait plus sensible, la sonorité plus grande. La plaine, avec ses ruisseaux, ses feuillées, ses cultures, exhalait une odeur de bête morte. L'aube surgissait de partout, surprenait la nature, doucement.

La mule, entre les brancards de sa charrette rapiécée de ferraille, attendait sans bouger. Elle reconnut Hubert, tourna vers lui sa longue tête humectée de rosée, dont les amples oreilles s'agitèrent. Velue, énorme, vieillissant avec résignation, elle accomplissait toujours vaillamment sa besogne, même avait parfois des caprices, ruait encore quand des gens lui déplaisaient. Mais Hubert la caressa. Il la sentit tressaillir. Elle ouvrit ses gros yeux rouges alourdis de sommeil, et dès qu'elle entendit Marthe et Claire, se détourna.

Celles-ci allaient à l'écurie chercher les dernières corbeilles bourrées de légumes. Hubert les rejoignit pour leur aider. Marthe le repoussa :

« Laisse-nous, va-t'en!... Tu as le temps de travailler... Repose-toi! »

Il demeura interloqué, frémissant de joie. Claire, qui allait et venait, partageant l'ouvrage avec sa mère, ne soufflait mot. Mais elle se divertissait, la

petite sournoise, de la stupeur d'Hubert, de son anxiété. Malgré tout, il se rapprocha d'elle, contre la charrette, rangea lui-même les corbeilles, pour que sa petite maîtresse ne se fatiguât point.

Ensuite, pendant qu'il recouvrait le jardinage sous les bâches, il se pencha jusqu'à elle, sur ses yeux noirs qui brillaient au milieu de l'ombre grise, et lui demanda tout bas :

« Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Peut-être...

— C'est que ta mère est bien prévenante pour moi, ce matin.

— Elle est si brave !

— Cependant, elle criait bien fort contre moi !

— Oh!... on se secoue parfois, quand on a des inquiétudes, pour les faire tomber, comme un manteau... Qui sait si elle ne pense pas à des choses ?

— Alors, tu peux m'apprendre?...

— Pécaïré, non!... »

Claire feignit d'être obligée de se taire pour le moment, à cause de sa mère qui s'avavançait. Hubert n'insista pas. Il se coula sur le sol. L'émotion l'empêchait de rire, lui donnait l'impatience d'être seul.

« Hubert ! recommanda la mère, tu garderas la maison. Ne t'ennuie pas trop. »

Hubert, d'une manière obligeante et flatteuse, ramassa le fouet, le remit à Marthe qui s'installait

au devant de la charrette, à côté des brancards, et la mule partit d'elle-même en tirant sur ses sabots, lourdement. Claire marchait derrière, les mains aux poches du tablier. Au coude de la sortie, elle se retourna à peine vers Hubert.

Bientôt, il n'entendit plus, après le mur de clôture, après le talus de roseaux, que le cahot régulier des roues. La lanterne, accrochée au premier bâton des ridelles, jetait dans l'aube encore trouble un triangle de lumière.

### III

Marthe et sa fille allaient au marché, ainsi que tous les jours, à la même heure d'aube, disposer sur les pavés de la Place, sur des bancs, et vendre un prix modeste, les fruits, les herbes, les légumes de l'enclos.

Les jardiniers ont leur installation consacrée autour de la halle, sorte de grange en briques roses, exhaussée de vitraux, sous une toiture de fonte. Dès qu'ils arrivent, avec le bruit d'enfer de leurs charrettes par la ville endormie, les revendeurs des villages, déjà rendus, les saluent en bavar-

dant, les flattent d'un peu de respect et d'envie. Les jardiniers sont chaussés de sabots, quelques-uns vêtus de blouses et coiffés de bonnets de laine. Ils ont de l'argent, ces travailleurs rudes et calleux. Ils ont un foyer, une famille, une bête ou deux. De génération en génération ils maintiennent pure et parfaite leur tradition de labeur et de probité. Leur morceau de plaine qui, par la culture intensive, produit trois, quatre récoltes chaque année, leur est sacré, indispensable à l'existence même, et fait partie de leur richesse première et de leur honneur, bien que la plupart en payent la location aux plus riches du pays. Vivant à l'écart, à la lisière des faubourgs, d'une vie particulière qui dépend de la ville et de la campagne, de la campagne surtout, ils forment une corporation puissante, mais effacée, sans orgueil, plutôt aimable d'une vanité d'ordre et d'aisance. Leurs femmes, certains dimanches, aux églises, exhibent des parures de soie et d'or. Ils sentent toujours le rustique, adorablement, avec une poésie de jadis, une grâce païenne.

Satisfaits de leur sort, hostiles à l'esprit d'aventure, ils conservent avec soin leur fortune autour d'eux, souvent agglomèrent, aux frontières de l'enclos, des vignes, quelquefois des luzernes, qu'ils vont visiter et cultiver aux heures de repos, la

bêche encore trempée du terreau des jardins. Ces jardins dessinent une couronne autour de la ville, clos de murs et de haies, odorants et verts en décembre même, parés de lilas, de violettes, de roses, que les femmes vendent au marché. Murs noirs, informes, solides, et qu'on dirait tremblants comme des mains de vieilles ; pavillons de roseaux, barrières de roseaux, des roseaux partout, au poulailler, à la mare, au puits à roue, à la garenne, contre les châssis de couche, châssis de bois garnis de vitres, sous lesquels on sème les plantes qui craignent le froid. Quelques arbres, quatre ou cinq, très hauts, plantés depuis des siècles par des maîtres qui savaient la longue destinée du patrimoine, dominant la maison, tantôt chantent, tantôt crient ou gémissent, épanchent au ciel et par les campagnes la voix du foyer. Ce sont des oasis recueillies, ouvertes à toute heure du jour et de la nuit, protégées par leur calme et leur rusticité. Sous les arbres, sous les treilles, les vieillards dépérissent doucement, sentent l'approche de la mort, dans le cadre toujours propre et gai de leur jeunesse. Et la mort vient à eux, comme un soleil paresseux qui les emporte, avec la consolation que des êtres pareils aux ancêtres occuperont le jardin.

Hors de leur foyer, ils ignorent tout, parce

qu'ils veulent ignorer. Cependant, lorsque l'un d'eux, de temps à autre, se mêle au troupeau grouillant de la ville, à ses partis religieux ou politiques, il joue un rôle, marque une trace personnelle, avec du bruit et de l'effort, et c'est l'écho des jardins qu'il répercute, un esprit étroit, tenace, mais superbement probe, sage, ami de la clarté. Ils ressemblent encore aux confréries des siècles lointains, avec leur fête, leur drapeau, leurs chants et leurs proverbes, toute une philosophie, des symboles de travail et de conscience transmis de père en fils. Ils ne sont guère capables de raffinements, et ce ne sont pas des ruraux frustes. Leurs doigts gardent toujours l'empreinte forte des glèbes. Mais ils vivent dans le décor changeant d'horizons éternels, à la grâce des aurores où flottent des ombres bleues dans les brises du soleil, à la splendeur des midis qui fument comme des encensoirs, à la mélancolie des couchants rouges qui brillent sur les Cévennes comme des vitraux de noires cathédrales. Aux heures de la sieste, quand le silence se pose partout, ils font des rêves sous leurs ombrages.

## IV

Là-bas, Hubert était resté seul. Il connaissait cette belle vie des jardins et l'enviait. Mais n'étant que domestique, tous ces bonheurs lui étaient défendus. Il se mit à rêver.

Cependant, on lui avait laissé la maison, avec les clefs sur les portes. Il était le maître, à cette heure. Cela le confondait. Il songea à ses parents, isolés, si loin, si loin, au milieu de la montagne, en leur vie de plantes sauvages. Lui était descendu vers la civilisation, vers la plaine, les gras patrimoines. Il avait trouvé un autre monde, une autre âme, neuve pour lui, des gens bien accueillants, des foyers où il s'était assis en égal et en camarade. Lui, si pauvre, dont personne sans doute ne verrait jamais la mère, prenait racine dans ce Languedoc, dans ce riche terroir de l'Hérault. Il avait rencontré une ancienne famille qui lui donnait son cœur, pour le plaisir de l'avoir et de l'aimer.

Une femme avait fait ce bonheur. La petite Claire pouvait améliorer sa condition, assurer sa destinée. Il connut le sentiment de l'orgueil. Pour-

tant, il s'en défendit, eut peur de s'illusionner. C'était si haut, ce rêve ! N'être plus domestique, posséder quelque chose parmi les hommes, ne serait-ce qu'un carré d'herbes, le morceau de pain de chaque jour ! Coucher tous les soirs dans son lit, chez soi ! Avoir un toit pour la vieillesse, un abri douillet, toujours propre et confortable, où on se reposerait à son gré, où on laisserait passer la pluie et les heures de canicule, ainsi qu'il voyait faire à ses maîtres, pendant que lui trimait, par tous les temps, aux plus dures besognes ! Oh ! c'était bien grave, tout cela !... Et il lui semblait que la terre l'écoutait penser. Et il eut l'appréhension étrange que c'était la nuit peut-être qui lui fournissait ces rêves, ces beaux mensonges, et qu'ils s'éteindraient au jour.

Il se dirigeait vers la cuisine, sans savoir, avec l'instinct du chien qui rentre à sa niche, s'arrêtant à chaque pas, perplexe, tourmenté, comme s'il allait commettre quelque mauvaise action, et ses yeux s'ouvraient tout grands dans l'ombre où murmuraient les branchages.

L'aboïement d'un dogue le tira de sa rêverie. C'était la charrette des Briche qui se rendait au marché. Tout ce monde travaillait de bonne heure et sans relâche. Hubert fut honteux d'être resté si longtemps à ne rien faire. Il se reprocha pué-

rilement sa maladie, les dangers qu'il avait courus. Pourquoi avait-il voulu montrer à Claire son agilité et sa force? Il était tombé de très haut, même il aurait pu se tuer. Cette vanité est bien mauvaise.

Alors, en pensant à Claire, il chercha quelle occupation se donner, pour bien employer le temps et aussi se distraire. Dans la cuisine, par économie, il n'alluma pas la lampe. Il s'assit sur les dalles de l'âtre, à la place que Padou tenait la veille, ramassa le long du mur les roseaux que son maître y avait laissés, et les dépouilla, sans les voir, tellement il avait l'habitude. Mais il s'interrompait souvent, il pensait à Claire. Pensait-elle à lui, au marché? Non, sans doute. En brave et vaillante fille, elle vaquait d'abord aux choses sérieuses, à la vente du jardinage, à l'habile disposition des corbeilles sur les pavés, presque contre la halle.

L'inquiétude l'empêchait de travailler. C'était la première fois qu'il avait ainsi martel en tête, comme un monsieur, comme un homme important qui a de l'argent à faire fructifier, des propriétés à nourrir. Il sortit de nouveau, s'en alla, derrière la maison, au poulailler, visiter le puits à roue qui ressemblait à un tombeau, sous les pommiers aux longues branches pendantes, puis repassa devant la treille, s'assura que les battants de l'écurie étaient bien

barrés, et revint à la brèche de sortie, près de la route, revoir dans la bauge, sous son toit de chaume, le porc assoupi sur sa litière.

En relevant la tête, il aperçut une ombre qui glissait, de l'autre côté de la route, le long d'un mur. Il se méfia tout de suite. L'ombre s'arrêtait, se pelotonnait contre le mur. Hubert se présenta hardiment, et pour prouver qu'il était chez lui, que la maison de Padou était bien gardée, s'assit sur la borne. L'homme, après avoir hésité, fit un pas, se détacha du mur, examina Hubert, en frappant le sol d'un gros bâton.

Tout à coup Hubert s'esclaffa de rire.

« Anselme! cria-t-il. Ah! frère Briche! Où vas-tu avec ton bâton? Est-ce que tu viens assassiner Padou?... Il est à la vigne. »

Anselme, un peu déconfit, s'avança.

« Je te prenais pour un voleur. »

Et fier de l'amitié qu'il portait aux intérêts de Padou, lui, si égoïste, si entier à ses affaires, il ajouta :

« Tous les matins, quand je soupçonne qu'il n'y a personne chez vous, je surveille, je donne un coup d'œil... Tu peux le dire à Padou.

— Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse?... Tout est barricadé... Puis, voyons, il n'y a pas de voleurs ici! »

Anselme, crispé de dépit, s'appuya sur son bâton.  
« C'est bon ! c'est bon !... Et toi, ça va mieux ?  
— Pas plus mal. »

Les deux rustres, de nature hostile, ne s'estimaient guère. Hubert, enclin à oublier et à rire, se moquait sans méchanceté de frère Anselme, comme on disait, tandis qu'on appelait l'aîné des Briche, Briche tout court. Anselme, déjà âgé, puisqu'il avait dépassé la cinquantaine, avec sa corpulence courte et pataude, ses jambes écarquillées, son nez aplati qui rutilait comme une tomate mûre, Anselme subissait, sans se plaindre, sans trop y prêter attention, les sarcasmes du monde. Mais, chaque fois, il s'offusquait du sang-gêne d'Hubert, qui était encore jeune, et qui, après tout, n'était qu'un domestique. Seulement, il n'osait pas protester. Une chose lui faisait honte.

Voici deux ans, il avait manifesté à Padou, d'un ton dégagé, son intention d'épouser Claire. Ce jour-là, Claire avait folâtré par la maison, en criant le nom d'Anselme. On avait répondu poliment au voisin qu'elle ne se décidait pas encore. Depuis, il cachait son désir profond, ne s'entretenait que de ce mariage. Il rôdait autour du jardin, flairant l'or de Padou autant que sa fille. Claire n'avait rien révélé, ni ses parents. Cela eût provoqué un scandale. On ne sait jamais, d'ailleurs, ce que réserve

l'avenir : les gens qui se sont dédaignés, un jour, finissent quelquefois par s'entendre.

Anselme se figurait qu'Hubert avait surpris le secret de sa première défaite. Jaloux, il lui en voulait. A présent que le domestique, malade, ne rapportant pas un centime à Padou, était resté deux semaines au grenier, au lieu d'aller à l'hospice, Anselme, avec la clairvoyance que donne l'infortune, soupçonnait que la fillette avait des vues sur le jeune homme. Mais il n'avait pas, lui aussi, la répugnance de l'usure. Il savait que Claire ne serait jamais fiancée dans Pézenas à un garçon de son rang et de son âge, et qu'elle ne pouvait tomber qu'aux mains d'un étranger. Alors, il espérait que Marthe et Padou, s'il patientait, s'il s'obstinait, auraient enfin assez d'intelligence pour l'accorder à un honnête homme tel que lui, un enfant du pays, qui possédait une maison et un jardin.

Longtemps, il s'était réjoui de ce mariage. Claire aurait rajeuni le foyer des Briche. Tous deux, son frère et lui, si tristes dans leur retraite de célibataires, auraient eu une famille. Il eût été le plus heureux, le vrai maître, par sa femme. L'aîné aurait aimé ses enfants, et travaillé pour eux. Car Briche le laissait faire. Ils ne se disaient pas vingt paroles par jour, se chérissaient paisiblement, au milieu des plantes, sans expansion, à travers la

régularité absolue de leur tâche. Ils n'avaient de contact avec le monde qu'au marché, et les dimanches à la messe basse, dans un coin de l'église.

Cependant, Anselme s'efforçait de se dérober aux yeux railleurs de Briche. Celui-ci avait deviné les soucis de son cadet, qui parfois manquait d'appétit, parfois se mettait à bâiller au soleil, les bras croisés, devant les feuilles. Briche ricanait, ne croyait pas au mariage. Anselme souffrait, surtout par amour-propre. Il voulait avoir raison, malgré tout, gratifier leur jardin d'une spéculation excellente, et la faire bientôt apprécier par Briche, l'obliger à le remercier. Mais aussi, sous sa peau calleuse, frissonnait un amour agréable. La petite Claire lui faisait envie de plus en plus. Il l'aimait, puisque c'était de l'amour que d'emporter avec la fille de Padou de l'argent et des terres. Certes, les Briche n'avaient besoin de rien. On les savait riches. Et Anselme s'excusait, en se répétant que telle est l'éternelle loi du monde : plus les hommes possèdent, plus ils veulent posséder.

Le jour où il aperçut Hubert avec Claire au travail, sur les chemins, les dimanches à la messe, il redouta d'être évincé par ce pauvre. Il se mit à pâtir, à rouler des idées noires, comme si son argent à lui, dans sa maison, eût risqué d'être volé. Il ne parla plus à Padou de sa fille. Seulement, il la

convoita avec sa passion farouche de solitaire; et ce mariage, à force de tourmenter son esprit, lui parut une merveille étrange, trop haute, à laquelle il n'avait aucun droit.

Juste aujourd'hui qu'il était venu vers Padou avec résolution, en l'absence des deux femmes, il rencontrait Hubert. Ce n'était pas de bon augure. Mais il ne se découragea point. Il n'aurait pas, puisque Padou était absent, l'ennui de quémander auprès du vieux camarade; il évitait, du moins pour aujourd'hui, la crainte d'essuyer un refus et pouvait encore au fond de lui conserver son espoir.

Hubert lui frappa familièrement sur l'épaule, et d'un geste de maître l'invita à le suivre.

« Viens un peu, nous causerons... Quoi de neuf dans le voisinage ? »

Anselme ne se fit pas prier. Ils allèrent côte à côte à la cuisine. Si Hubert ne parlait pas du mariage, après ses huit jours d'oiseveté, c'est qu'il ne savait rien.

Anselme se rassura et sut gré aux voisins de leur discrétion. Hubert ne se moquait pas. Même il avait des politesses. Anselme se sentit flatté, s'accusa de voir trop vite les choses sous un mauvais aspect. Alors, il eut une agitation contente, tandis qu'ils s'asseyaient face à face, à table.

« Hé! dit-il, ça me fait plaisir de voir que tu

restes dans le pays, près de nous, chez mon brave ami.

— Oui, on m'aime bien. »

Anselme se hasarda, d'une voix qu'il faisait bonasse et confiante :

« Hé ! hé !... la petite Claire !... »

Hubert feignit une extrême surprise, et relevant brutalement son chapeau sur le front :

« Qu'est-ce qu'elle a fait, la petite Claire ?

— Hé ! hé !... c'est elle qui te retient, pardi !...  
Allons, tu es né sous une belle étoile !

— Si je reste, Claire n'y est pour rien... Padou m'a gardé, parce qu'il a du cœur... Je ne suis ici qu'un bon valet, qu'on estime, et je n'ai pas d'autre prétention.

— Claire n'y est pour rien ? »

Aussitôt, Hubert eut l'intuition de la rivalité d'Anselme et de sa jalousie. Frère Anselme ne s'aventurait pas ainsi d'habitude. Il y avait trop d'anxiété dans ses grimaces de bavardage. Hubert soupçonna ses convoitises, et cela le mit en bonne humeur.

« Ah ! le mauvais sujet ! s'écria-t-il, en lui tapant sur les genoux. Tu t'inquiètes, mon vieux ! Tu redoutes que je prenne ta place auprès de la fille de Padou ? »

Il se démenait en riant, avec un tapage effronté,

en secouant la tête sous la face d'Anselme qui restait coi. La maison retentissait de son rire. Anselme, qui voulait se disculper, accentua son dépit, au contraire, et ne sut pas mentir, tellement son émotion était forte d'être dévoilé à l'improviste, par sa propre faute. Il se demandait, en observant Hubert, si celui-ci était au courant de sa défaite, ou bien s'il ne fallait voir dans ses plaisanteries qu'un signe d'indifférence. Dans ce cas, il aurait pu se confesser hardiment, pour ne pas avoir la sottise de sa lâcheté.

« Moi non plus, je ne comprends pas. Qui t'a raconté que je voulais Claire ? »

Avec sa face hâlée, pétrie par les soleils, Anselme ne pouvait pas rougir. Il restait toujours cloué sur le banc, hostile au rire d'Hubert. Mais ses convoitises se ranimèrent. Et tout à coup la joie étrange d'avouer le fit ricaner, avec ses façons de rustre accoutumé aux demi-paroles :

« Que t'importe ? dit-il. Moi, je n'ai jamais demandé Claire, malgré tout ce qu'on peut raconter. Que d'eau passera sous le pont, avant son mariage ! Et toi, où seras-tu ?... Est-ce qu'on peut savoir ?

— On ne sait rien. »

Le rire d'Hubert s'égara. Hubert devint sérieux, s'absorba lentement. Il douta de réussir auprès des maîtres. On lui préférerait Anselme, qui était un

ami de longtemps et un propriétaire. Et d'un accord tacite, ils firent en eux la promesse, chacun dans son intérêt, de ne point révéler leur entretien.

Il y eut un silence, un charme court d'intimité, une méfiance aussi. Le jour livide se répandait sur le sol brun, là-bas, pénétrait sous la treille; puis dans la cuisine, par la fenêtre aux étroits carreaux et par la porte voûtée entièrement ouverte; ce reflet d'aube réveillait les ombres hésitantes, tandis qu'un grondement pareil à celui d'une mer lointaine surgissait des campagnes.

Les deux hommes ne savaient plus que dire, pensaient l'un à l'autre, à leurs secrets d'argent et d'amour. Ils s'épiaient à travers le silence. Aujourd'hui, l'aube les impressionnait. Ils avaient une sensation d'isolement et de misère. Anselme appuyé sur son bâton, Hubert accoudé sur la table, ils regardaient au dehors, par la treille, comme s'ils eussent espéré oublier leur honte, en s'emplissant les yeux de clarté.

Anselme, presque las, se leva pour partir, sans détourner la tête.

Mais, dans le chemin, une charrette au lent cahot s'approchait. Ils la reconnurent. C'était Claire, qui rentrait. Anselme rétrograda, pour prouver ses intentions honnêtes, pour ne pas laisser supposer qu'il fuyait devant la jeune fille.

Néanmoins, il suivit Hubert, qui s'empresait d'aller ouvrir l'écurie. Claire, en les voyant ensemble, rit sous cape. Le domestique aida à dételer la mule, à décharger les corbeilles, à remiser la charrette. Anselme, par dignité, ne bougeait pas. A demi courbé, appuyé sur son bâton, il surveillait les familiarités de Claire et d'Hubert. Ceux-ci, intéressés par l'ouvrage, ne prêtaient pas d'attention autour d'eux. Quand tout fut terminé, Claire regarda Hubert.

« Tu es fatigué peut-être?... Tu n'aurais pas dû m'aider !

— Non !... Le travail me distrait. »

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, comme s'ils allaient se toucher, et presque s'embrasser. Claire, avec malice, se tourna vers Anselme, puis, bravement, prit Hubert par la main, et le tenant ainsi, avec autorité et gentillesse, dévisagea le célibataire :

« Tu es donc venu lui garder compagnie ? C'est très bien. »

Anselme se contracta sous la raillerie, se fit tout penaud. Claire n'avait jamais eu avec lui la camaraderie qu'elle se permettait avec Hubert. Pourtant, on l'avait connue tout enfant, au jardin des Briche, où elle allait jouer avec d'autres fillettes, les jeudis et les jours de vacances.

Anselme, alors, s'esquiva. Mais il revint, il resta encore. Et pour se consoler, pour chasser bien loin la pensée du mariage, il parla de leur métier.

« Est-ce que ta mère est contente? Y a-t-il beaucoup de monde au marché?

— Non. Les villages ne sont pas trop venus.

— Tant pis! »

Anselme s'éloigna, en se grattant le front.

## V

L'aurore rouge montait au ciel, la brise fraîche dissipait les parfums de la nuit. Les plantes buvaient la rosée. Les oiseaux piaillaient sur le toit de Padou, se plongeaient dans l'herbe. C'était l'émoi délicieux de tous les matins, le recueillement de la glèbe qui se donne au soleil. Dans son lit profond, sur les bancs de cailloux, tantôt contre des berges tapissées de mousse ou contre des murs de jardins, tantôt contre les blocs qui protègent les vignes, la rivière cheminait d'une allure onduleuse et vive, ainsi qu'une jeune femme, avec un bruit de castagnettes. Les peupliers du bosquet, leurs feuillages miroitant en mille pièces d'ar-

gent, s'agitaient en de menues rumeurs de réveil, et les oiseaux, effarouchés de leurs frémissements, ne se posaient point sur eux. Des chiens aboyaient, se répondaient à travers champs et enclos. Çà et là, les mamelons surgissaient, avec leurs sentiers blonds, des carrés de vignes et de luzernes, des petits bois en désordre. Là-bas, si loin, si loin, il y avait la barre noire des Cévennes touchant les cieux encore, dévalant lentement vers le jour. Dans la plaine, où la ville a tracé ses ruelles ainsi que des ruisseaux, les cultures s'estompaient grasses ou chétives, sous un voile fin de brumes. Les chemins se ranimaient aussi : c'étaient des travailleurs regagnant leurs sillons ; des charrues grinçant sur les roues de fer ; des troupeaux pataugeant au milieu de la poussière, laissant partout leur odeur d'étable. Déjà les paysans des villages arrivaient à la ville pour des emplettes. Parfois, un brouillard bleu flottait le long des murs du faubourg, puis se dispersait, et les toits s'illuminaient, avec leurs vieilles tuiles noires, leurs hautes cheminées massives, et les lointains frissonnaient dans l'azur.

Du jardin de Padou, le paysage apparaissait dans une fraîcheur de verdure, de ciel et d'eau. Aujourd'hui, le matin offrait plus de délices. Hubert et Claire étaient gais de la lumière ; le réveil de la nature passait en eux comme dans les plantes.

Depuis qu'ils étaient seuls, ils éprouvaient du plaisir à se taire, un plaisir de songe et de recueillement, semblable à la douceur des prières. Ils étaient touchés d'une poésie d'amour, faite de désirs et d'innocence. Pour la première fois, la volupté d'être ensemble levait d'eux, comme l'herbe du blé sort de la terre et monte toute frêle, pleine de promesses, vers le soleil. Leur volupté resta ardente et pure, ainsi que le décor qui les entourait. Ils reprirent machinalement leurs habitudes.

Hubert, après avoir lavé un paquet de radis dans l'auge du puits à roue, arracha du plantier une salade, pendant que Claire coupait deux tranches de pain, préparait du sel dans une assiette et remplissait une bouteille de vin. Ils mangèrent sous la treille, à droite de la porte, sur le banc de pierre. Ils plongeaient les doigts dans le paquet de radis, ensuite dans les feuilles de salade, et se servaient du même sel, buvaient à la même bouteille, les lèvres près du goulot, dans le creux de la main. Parfois, en s'inclinant l'un vers l'autre, ils s'observaient. Quand ils eurent mangé, ils se retrouvèrent un peu de courage. Claire frappa sur l'épaule d'Hubert, et, sans motif, se mit à rire :

« Comme tu es drôle ! dit Hubert.

— Oui !... Tu verras !... »

Hubert la contemplait, impatient d'avoir une

explication. Mais elle se leva, secoua son tablier pour faire tomber les miettes de pain, et tandis qu'elle emportait à la cuisine l'assiette et les couteaux, elle s'écria avec sa gaminerie de tout à l'heure :

« Qu'est-ce qu'il te disait, le vieil Anselme? »

Hubert fut interdit, parce qu'il attendait d'autres paroles. Il hésita à répondre. Devait-il découvrir les intentions d'Anselme? Ce n'eût pas été bien. D'ailleurs, il aurait touché le premier à la question du mariage, et Hubert, quoique domestique, avait encore son orgueil. Claire, à son retour, répéta sa demande.

« Oh ! dit Hubert, Anselme m'a parlé d'un mur qu'il allait réparer.

— Non ! Frère Anselme t'a parlé d'autre chose.

— Et de quoi? »

Hubert ne pouvait s'empêcher de sourire.

« Il t'a parlé de moi, pardi !

— Tu es le diable, Claire !... Oui, c'est vrai, il a parlé de toi, et même il m'a bien amusé.

— Est-ce qu'il me veut encore ?

— Oui ! »

Et Hubert ajouta avec émotion, avec une sorte de respect :

« Anselme prétend avoir des chances...

— Lui !

— Qui sait?... Il a de l'argent... Ton père aimerait un jardinier établi.

— Mon père a ses préférences ; moi, j'ai les miennes... Ah ! tu badines !... »

Hubert cherchait à savoir toujours davantage, s'amusait de la fougue de Claire. Elle comprit qu'il essayait de la faire parler. Alors, elle réfléchit un moment. Mais sa petite indignation se ranima, sa répugnance pour les importunités d'Anselme. Et se rejetant avec effusion vers Hubert, elle lui saisit une main, la caressa de plusieurs tapes, et lui dit tout près, sous les yeux :

« Je n'en veux pas d'autre que toi !

— Brave Claire... », balbutia-t-il.

Il se pencha pour l'embrasser. Mais elle s'échappait vers la cuisine d'un bond de sauterelle.

Bientôt, dans son isolement, il eut de nouveau le plaisir du rêve, se vit délivré de sa condition de domestique, parvenu à la sécurité des lendemains, à la richesse presque. Il aurait Claire, qu'il aimait beaucoup et qui le rendrait le meilleur des hommes. Il aurait aussi le jardin. Mais il se rappela qu'en arrivant chez Padou, il avait eu le désir et la divination de sa belle destinée, il avait connu ce rêve qu'il parcourait à présent en pleine lumière. Peut-être les parents de Claire l'avaient parcouru comme lui.

A l'instant, il aperçut Claire qui sortait de l'écurie et nonchalamment ouvrait le portail. En même temps, Padou rentrait. Padou marcha sans regarder sa fille, courbé sous un fardeau de bois.

Devant Hubert, il s'arrêta, souleva sa tête parmi les bûches, et dit :

« Pourras-tu nous aider un peu ?

— Oui. »

Et le maître, de son pas régulier ayant passé la porte, jeta sous la table sa charge de bois mort.

Hubert sortit pour se dégourdir les jambes. Claire semblait l'attendre au seuil de l'écurie. Il la rejoignit. Ensemble, ils donnèrent à manger aux bêtes. Hubert, encore tout ému, ne parlait pas beaucoup. Le bonheur croissait en lui. Tout à l'heure, le maître avait déridé sa figure, avec un joyeux étonnement de voir son valet descendu du grenier. Il l'avait interrogé d'une voix affectueuse, et Hubert s'était souvenu de son foyer, de sa montagne, où maintenant sa mère était peut-être morte, sa mère, qui serait bien fière de son garçon, si elle pouvait le voir.

Personne, dans le jardin, ne trahit les projets d'union. Ce fut comme toujours. On avait un peu crainte les uns des autres, cependant. On avait de l'hésitation et de la modestie. L'espoir chantait, tout bas, au cœur de tous, une chanson de jeunesse et d'amitié. Ils s'épiaient à table, avec

un petit rire, un air de famille, une sensation de fête prochaine. Marthe bavardait moins. Le père gardait son sang-froid; mais pensif par habitude et par goût, il considérait souvent Hubert. Claire s'observait pour paraître forte et résolue, dans sa joie, et sûre depuis longtemps de posséder son faraud. Celui-ci s'humiliait davantage, embarrassé de tant d'honneur.

Il s'isola vers le puits à roue, l'après-midi, répara la clôture du poulailler avec beaucoup de zèle. Le soir, Padou, qui était tenté de s'expliquer enfin, d'homme à homme, vint à lui, d'une allure indécise, en remuant ses mains dans les poches. Il le félicita seulement sur son ouvrage.

Le lendemain, un dimanche, après le travail du matin, Hubert fit un tour dans les champs, vers Maldinath, dans les collines rouges et volcaniques, tourmentées de torrents, de crevasses, de trous informes, de brusques rochers apparus au milieu des vignobles et des maigres luzernes. Il rentra guilleret, content de se porter presque bien, d'avoir retrouvé ses jambes. L'après-midi, il s'en alla rejoindre les camarades, des valets de jardins et de fermes, presque tous venus des noires Cévennes, et qui se réunissent les dimanches à l'auberge du *Chapeau rouge*, pour boire du vin et chanter les chansons du pays.

Padou et Marthe ne quittaient guère le jardin. C'était, l'après-midi du dimanche, leur repos de la semaine. Ils s'abritaient sous la treille, s'entretenaient un peu de leurs affaires, avec les enfants. Quelquefois, Padou s'écartait dans les environs, en examinant la terre des autres. Ou bien, on faisait de légers sommes, sur le banc, les mains jointes.

Vers les deux heures, Marcel et Aline, le gendre et la fille de Padou, arrivèrent. Cette visite aux parents, chaque dimanche, était presque un devoir. Aujourd'hui, ils étaient prévenus qu'on discuterait une question de famille.

Marcel marchait devant sa femme. Il eut à peine une clarté au visage, en disant bonjour. Claire se méfiait beaucoup de cet avare. Pourtant, il lui frappa sur l'épaule d'un geste d'ami. Aline, préoccupée, regardait sa sœur avec insistance.

A peine furent-ils assis, chacun à sa place respective, les deux vieux sur le banc, Marcel sur une chaise, près de Padou, puis les deux sœurs sur un banc de bois, en face de la mère, que Padou, pour dire quelque chose, eut, à propos de sa récolte de fruits prochaine, des paroles de contentement, et se félicita lui-même. C'était rare. Il n'aimait pas parler de lui. A cette bonne humeur Marcel présagea qu'Hubert avait conquis les sympathies du beau-père. Et pour se venger déjà, par méchan-

ceté de nature, il médit de son jardin, de son carré de vigne, de sa bête, de ses arbres fruitiers.

« Oh ! toi, tu te plains toujours ! » dit Padou.

Marcel, qui était susceptible, et que la vanité dévorait comme une mauvaise herbe, se tut, de dépit. Tous pensaient à Hubert. Ils sentaient sur eux la menace d'un orage, un air lourd et sombre. Ils respiraient mal.

Marcel ne put longtemps garder le silence, et tout d'un coup fit allusion à l'établissement de Claire.

« Je vois bien que vous êtes en passe de générosité... Vous trouvez tout merveilleux !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Marcel, loin de se troubler devant les petits yeux tranquilles de Padou, répliqua avec force, d'un ton ironique et provocateur :

« Je veux dire que, puisque vous avez une terre qui peut-être un jour produira de l'or, je veux dire que vous n'auriez pas raison de la donner à n'importe qui...

— Nous ne la donnons à personne... Elle est à nos enfants.

— Et nous t'en avons bien donné une ! ajouta Marthe.

— Mais moi, j'ai eu un peu d'argent... Mon village est à une demi-heure de Pézenas, tout le monde

dans le pays me connaît et connaît ma famille!... Tandis que l'autre!... »

Il s'interrompit en ricanant, tout remué du plaisir de déconsidérer son rival.

« Qui ça, l'autre?... Il te vaut bien! »

Claire se dressa, hardie et dure autant qu'un homme. Aline examinait sa jeune sœur avec une moue de pitié.

« Non! il ne me vaut pas! criait Marcel. Moi, je ne suis pas de la montagne, j'ai toujours eu du pain chez moi! Je n'avais jamais travaillé chez les autres, avant de venir chez ton père!

— Hubert, avec son esprit et ses bras, est capable de gagner pendant dix ans plus que toi pendant toute ta vie!

— Si tu te maries avec lui, c'est une tache pour la famille!... Voilà! Il ne manque pas des hommes ici, dans la plaine de l'Hérault!

— Il y en a trop comme toi! »

Marcel s'élança contre Claire, les mains ouvertes pour la souffleter. La mère s'interposa. Aline riait. Le père, d'une voix plus vibrante que de coutume, mais sans bouger, sans que ses petits yeux eussent une inquiétude, marqua son autorité :

« Assez!... Je ne veux pas de querelles! Les méchantes paroles n'ont jamais rien valu! »

Un apaisement se fit. Ils se tournèrent l'un

après l'autre vers la route qui était déserte. Le soleil, resplendissant, conviait à la gaieté et à l'insouciance.

« C'est donc décidé? reprit Marcel. Nous n'avons qu'à nous soumettre... »

Il se frotta les mains, montrant qu'il se désintéressait.

« Mais non! protesta la mère. Nous n'avons rien voulu décider, avant de vous avoir vus... »

— Eh bien, moi, je désapprouve ce mariage! »

Et Marcel, en soupirant, serra sa veste, qui était boutonnée, comme pour la sentir plus fort autour de lui, pour se préserver davantage des dangers d'une telle affaire et demeurer à l'écart, seul, la conscience intacte.

« Pourquoi désapprouves-tu? demanda Padou.

— Parce qu'Hubert ne fera pas votre affaire... Claire regrettera son choix.

— Je ne regretterai rien! J'aime mieux être malheureuse avec lui que bien riche avec un homme que je n'aimerais pas! »

Alors, Marcel, insinuant, mais résolu à tout dire, secoua sa tête comme une cloche, et s'expliqua :

« Tout ça est très joli... Seulement, les parts ne sont pas égales. Moi, j'ai porté de l'argent, Hubert ne porte rien... Il sera chez vous sans

souci, nourri, logé, vêtu, comme un roi. Il aura un jardin, qui marche depuis longtemps, avec un admirable fonds de culture. De plus, il aura une clientèle... Non, ce n'est pas juste!

— Je t'ai acheté la terre, — et Padou compta patiemment sur ses doigts, — je t'ai acheté un cheval jeune qui à lui seul labourerait le monde, je t'ai acheté les meubles, les outils, le fumier, je t'ai remis de l'argent... Qu'est-ce qu'il te faut de plus? »

Marcel, la tête basse, écoutait avec attention. Il guettait, au passage, un grief nouveau, encore inconnu, pour riposter de suite, pour s'excuser, et même, si la chose en valait la peine, reprendre l'offensive. Mais il les avait prévus, les reproches de Padou. Quand celui-ci eut achevé son antienne, Marcel se pencha, les coudes aux genoux :

« Alors, vous l'aimez beaucoup, Hubert?

— Claire n'est plus jeune. Il est temps de la marier.

— Elle regrettera de se marier ainsi. Je n'ai pas confiance... Et quant à moi, je répète que ceux qui vivent dans la maison des parents ont des privilèges, tout le monde le sait.

— Claire ne peut pas aller vivre chez les Briche!

— Au moins, donnez-moi un peu d'argent.

— Je ne donne rien à personne. A notre mort,

vous partagerez. Si les parts ne sont pas égales, ce jour-là, fâche-toi!

— Il y en a pour longtemps, grommela Marcel.

— Je l'espère! dit en riant la mère.

— Enfin, j'ai dit ce que j'avais à dire!... Ça suffit! » déclara le maître, le bras tendu impérieusement.

Marcel, bourru, le cou dans les épaules, ainsi que sa femme, ferma les paupières à demi et se tut.

Claire admirait son père, un peu surprise de sa fermeté, orgueilleuse qu'il les défendît, elle et Hubert. Marthe approuvait son homme, renchérrissait encore, par des hochements de tête, tandis qu'elle regardait à travers la treille les arbres au grêle branchage parfumé de lumière.

Le silence se prolongea. On entendit les cloches de Saint-Jean, qui sonnaient le premier coup des vêpres. Elles répandaient sur la ville et les campagnes des ondes de bruit pleines et ardentes, qui avaient une âme. On éprouva davantage le désert, l'oisiveté des dimanches. Et tous eurent la mélancolie de penser, l'amertume de se souvenir. Mais aussi ils connaissaient l'agrément de se trouver ensemble, réunis en famille, prêts, malgré tout, en cas de péril et de deuil, à communier par le cœur et à se secourir.

Marcel s'humiliait. Que pouvait-on gagner à

résister au maître? Au contraire, on pouvait encore en usant de la patience et de la souplesse des domestiques, prendre sa revanche plus tard.

Alors, il s'en alla au fond du jardin, à la luzerne, rejoindre son beau-père qui baguenaudait sous les cerisiers. En bons camarades, ils comparèrent les récoltes des années précédentes et celle qu'ils espéraient. Ils s'en retournèrent tranquillement, Marcel attentif aux leçons de Padou, comme s'il n'y avait jamais eu de querelle.

Claire les rencontra près de la brèche. Elle sortait à la hâte, un peu en retard, pour aller aux vêpres et si avenante, avec son bonnet chargé de fleurs et orné de rubans, son fichu bleu, ses chaînes d'or roulées autour du cou, sa jupe rousse qui lui battait les chevilles, ses souliers vernis à boucles, que Marcel la plaisanta de son gros rire faux :

« Je ne sais ce qui me retient de t'embrasser! Tu as Hubert à présent, sais-tu!... Tu n'as plus le droit de faire des caprices!

— Oh! je ne sais pas si je suis jolie!... C'est mon habitude. »

Claire déguerpit, accorte et légère. Padou monta sur la borne pour la suivre des yeux, longtemps.

La réconciliation était donc faite, si vite. Marcel, par sa soumission et ses flatteries, s'empresait de faire oublier sa colère. Il demanda :

« Et Hubert? Sait-il que vous avez décidé le mariage?

— Il le saura ce soir.

— Il s'en doute un peu?

— Certes!... Y avait-il moyen de faire autrement, voyons!

— Non.

— Voyons!... Il nous faut marier Claire, et ces deux gredins s'entendent depuis des mois comme frère et sœur. Ils ne se sont jamais rien confié, c'est sûr! Mais j'ai bien compris, moi, que diable!... »

Ils entrèrent sous la treille, où Marthe et Aline secouaient les habits d'hiver et les vérifiaient pour les raccommoder. Padou parut continuer sa causerie à Marcel.

« Oui!... Alors, vous viendrez souper dimanche prochain... Ce sera pour les fiançailles. Nous irons promptement! »

La belle apparition d'un repas de famille, d'une fête où l'on mangerait bien, augmenta la bonne humeur. Ils eurent tous de l'attendrissement, comme autour d'une table opulente, éclairée de bougies. Aline et Marcel se concertèrent du regard, en souriant, la bouche humide.

« Nous viendrons! » répondirent-ils.

Mais la joie n'avait pas dépassé leur sensualité,

aux deux époux. Par le silence des chemins, au milieu de l'indifférence des choses, leur jalousie se réveillait, à mesure qu'ils approchaient du jeune foyer qui leur coûtait tant de peine. Ils se promirent d'être patients, de se tenir à l'affût des occasions, pour faire expier à Padou l'injustice dont ils se croyaient victimes. Ils parlaient à demi-mots, toussaient entre leurs mains, de peur d'être entendus par les passants, quand ils traversèrent la ville.

« Il ne faut pas se plaindre, dit Aline.

— Non!... Tu devrais bien découvrir l'argent qu'ils ont, et flanquer la patte dessus, un dimanche. »

Marcel avait longtemps biaisé avant de dire cela, et il croyait que le crime était possible, que ce serait une vengeance de maître. Qui sait? on accuserait Hubert? Qui sait? le monde est si bête!... Aline, au lieu de protester, s'esclaffa de rire, frappa bruyamment sur les épaules de son homme, lequel, plus petit qu'elle, trapu, marchait toujours le premier.

Ils s'engagèrent dans une descente, entre des haies d'aubépines. Leur jardin, plus vaste dans le soir bleu, s'étendait à l'abri des chaussées bâties contre les deux rivières. La maison aux portes noires posait son bloc massif parmi des arbres très grands.

Ils avaient une émotion de rentrer chez eux, de

se savoir des maîtres, de posséder quelque chose au monde, un morceau de plaine et une maison. C'était leur patrie. Ils se turent.

## VI

A propos du mariage de Claire, toute la ville rappela que Padou avait su ramasser une petite fortune, faire travailler l'argent sans jamais tomber sous le coup de la loi. On chuchota que parfois il avait des démêlés avec des emprunteurs, mais qu'il cédait volontiers, qu'il terminait les différends à l'amiable, par prudence. On avait une certaine honte devant lui, mais point de colère. Il était si doux, si parfaitement tranquille, isolé dans son jardin, toujours disposé à sourire ! Il saluait le premier, donnait des fruits aux enfants qui passaient le long de son mur. Seulement le péché d'usure était profond. Padou avait beau paraître ne pas s'en soucier, la tache restait ineffaçable sur les enfants. Personne, dans la ville, n'était surpris qu'il mariât ses filles à des domestiques.

La corporation des jardiniers ne lui en voulait pas. Car, sauf l'usure, dont on l'accusait, d'ailleurs,

sans apporter la moindre preuve, Padou était honnête, payait à jour fixe son propriétaire, soignait bien son jardin, possédait une nombreuse clientèle. Et puis, chacun comprend la vie à sa guise.

Seuls, les Briche se disputaient à propos de ce mariage. L'aîné, qui était aussi un doux, un tranquille, satisfait de l'insuccès de son frère, recevait sans broncher ses rebuffades, ne parlait guère que des yeux, et de temps à autre ricanait, avec de longs éclats de rire. Anselme niait qu'il fût offensé du choix de Claire et prétendait ne regretter que la situation de Padou. Surtout, mettant bien haut son âme de paysan, il rougissait pour le renom des jardiniers qu'un étranger s'immisçât dans leur corporation, qu'un pauvre pût s'emparer si facilement de la terre, la déshonorer et la gaspiller. Hubert la gaspillerait, c'était sûr. Il n'en avait pas l'habitude, il n'était pas né avec elle. Quand Marcel était venu, on ne s'était pas trop fâché, on avait vite oublié. Marcel était de Saint-Thibéry, un des riches villages de la plaine. Mais Padou en prenait trop à son aise. Il accueillait un domestique, un tâcheron de la montagne. Et il l'avait repoussé, lui, Anselme, son voisin, son vieux camarade !

« Il semble que tu aies encore vingt ans ! disait Briche. Tu t'étonnes des choses les plus communes... Va ! tu prodigues mal tes fureurs !...

— Que diable ! les parents de Padou et les nôtres se fréquentaient ! Nous avons grandi ensemble !... »

Puis, Anselme ajoutait un argument qu'il croyait sans réplique :

« Padou savait bien que tu m'avais permis de demander Claire !

— Eh bien, veux-tu que je te dise?...

— Quoi ? »

Briche, qui méprisait et redoutait les femmes, parce qu'elles portent trop de toilettes et bavardent toujours à tort et à travers, au risque de brouiller le bon Dieu et les saints, répliqua dans la figure d'Anselme :

« Je suis heureux qu'il ne t'ait pas donné sa fille et je savais qu'il ne te la donnerait pas ! »

Cela, toujours, refroidissait Anselme.

« Tu as peut-être raison... Mais le jardin, l'argent de Padou?... Tu ne regrettes pas que tout ça s'en aille à des intrus ?

— Si!... un peu, surtout la nuit, quand on fait des songes... Mais nous avons assez d'argent pour nous.

— On n'en a jamais assez... Oh ! vois-tu, je me vengerai !

— Qu'est-ce que tu feras ? Tu tueras quelqu'un!... Allons, c'est ridicule ! Nous sommes vieux, vieillissons avec nos arbres, au soleil. Con-

tentons-nous de pouvoir manger un bon morceau et boire un bon coup de vin, quand ça nous plaît, sans avoir le dérangement d'une femme et d'une kyrielle d'enfants qui piauleraient comme des poussins dans ses jupes et qui détruiraient nos plantes! »

Et il riait en bousculant son frère.

La querelle dura une semaine. Anselme comprit qu'il se faisait du mauvais sang pour rien. Il se résigna, le laissa croire, du moins, à l'aîné. Un suprême espoir vacillait en lui. Padou peut-être trompait le monde comme il le faisait pour son argent. Au moment de conclure avec Hubert, il verrait son intérêt et placerait sa fille chez les Briche. Et si d'une manière ou d'une autre il ne réussissait pas, lui, Anselme, à démolir le mariage de Claire, il se vengerait. C'était sa volonté de plus en plus ardente. Il se vengerait, pour le plaisir, par obstination, par amour-propre.

Il prit le parti de se dissimuler à son frère. Celui-ci couchait en bas, au fond de la cuisine, dans une alcôve sans air, appuyée contre l'écurie, dont l'odeur transpirait. Anselme couchait en haut, dans une vaste chambre blanchie, qui servait de grenier, les coins encombrés de sacs de fruits et de farines. Mais cette chambre avait du jour : par ses deux fenêtres sans rideaux, on apercevait, au-

dessus des vergers, un pan de route et jusqu'à la rivière, même aussi en se penchant un peu, jusqu'aux arbres de Padou. Anselme couchait là depuis l'adolescence. L'aîné continuait à le soigner, à lui laisser des privilèges. Anselme n'avait jamais pensé qu'il pouvait sortir de sa chambre sans être entendu. Aujourd'hui, il en eut l'idée.

Le dimanche soir, pendant que Briche dormait, il descendit à tâtons, adroitement, le raide escalier de planches qui finissait dehors, sur les dalles du seuil. Il traversa la cour, gravit la montée du portail, et par la petite porte pratiquée dans le gros mur de clôture, s'esquiva.

Les chemins étaient déserts. Une rumeur de houle, au loin, bourdonnait dans l'obscurité profonde. Tout roulait confondu, énorme, parmi les ténèbres, tout : les terroirs et l'espace.

Anselme, pourtant familier du paysage et de l'ombre, s'avança en tremblant, frôla le mur bas du jardin de Padou, jusqu'à la brèche, et s'assit sur la borne.

Sans trop se rendre compte pourquoi il était venu, il se sentait de la haine, il avait des idées, des tentations de crime. Il reconnut chez les voisins, à travers la treille, une lumière plus forte que les autres dimanches, semblable à celle de bougies nombreuses qui veillent un mort. Il écouta. La

maison de Padou était aussi barricadée qu'une auberge sur les routes. D'habitude, les voisins, de même que tous les jardiniers, étaient couchés à cette heure. Ils célébraient sans doute les fiançailles d'Hubert et de Claire. Anselme voulut savoir à tout prix ; il se promit d'attendre longtemps, savourant l'étrange plaisir de se rappeler sa défaite et de ruminer la vengeance. Il attendrait, le têtù, jusqu'à ce qu'il vît Marcel et Aline sortir de chez leurs parents. Marcel ? Sa pensée s'arrêta sur le gendre de Padou, qui devait avoir de la colère aussi. On pourrait s'unir contre Hubert. Cet espoir lui donna du courage. Il s'accroupit au milieu des roseaux, où il avait rampé, et ouvrit les yeux tout grands, pour ne pas s'abandonner au sommeil.

Chez Padou, on était à table depuis deux heures. Marthe avait allumé les deux lampes à huile, et couvert d'une grosse nappe la toile cirée qui depuis près d'un demi-siècle connaissait les meilleures fêtes de la maison. Les manches retroussées, la jupe enveloppée de deux tabliers, elle suffisait au service, allant et venant du buffet à la table, de la table à la cheminée. Elle enlevait les assiettes, ordonnait les plats, surveillait la broche et les fourneaux, renouvelait les bouteilles, lesquelles, une fois vidées, s'entassaient à un bout de la table, réservé aux restes. Aline l'aidait un peu.

Claire, ce soir, ne faisait rien. Elle régnait complaisamment, entre Hubert qui la regardait, puis se suçait les doigts avec gourmandise, et son père qui, proférant çà et là des paroles réfléchies et sages, se régalaient du vin vieux de sa vigne et des bonnes victuailles qu'on lui servait. Ce soir, il n'y avait pas de légumes, pas de jardinage. Rien que de la viande : du saucisson d'abord et du jambon ; des canards aux olives, des pigeons à la catalane, du lapin en sauce, et une poularde dorée, énorme, juteuse, que Claire avait tuée le matin. Toute la basse-cour était représentée. On n'avait rien acheté à la halle.

Une chaleur d'étuve emplissait la maison. Les sarments de la broche brûlèrent longtemps après avoir rôti la poularde, et s'entassèrent en une braise aveuglante qui mêlait ses reflets de forge rouge à la jaune clarté des lampes.

Les convives suaient. Ils s'épongeaient les lèvres avec leurs serviettes, s'essuyaient le visage, et mangeaient de grand appétit, engouffrant tout ce qu'ils pouvaient de pain et de volailles, avec régularité, avec patience, comme lorsqu'ils travaillaient. Padou distribuait le vin. Il empoignait les bouteilles à plein corps, avec ses mains solides, versait de larges rasades, en des gestes souverains, harmonieux d'orgueil.

On parla peu d'abord. Peut-être y avait-il une gêne, une méfiance, surtout entre Hubert et Marcel. Mais la joie l'emportait, la joie de passer toute une soirée à une table bien fournie, qui prouvait de la richesse. Marcel, pour participer à la fête le moins possible, aurait voulu se modérer. Il refusait chaque fois de revenir aux plats, retirait son assiette. Puis, maugréant, comme pour faire plaisir à son beau-père, il se laissait servir de nouveau, mangeait toujours, bouffi et luisant, les joues plâtrées de sauce, et vidait son verre, dès qu'Hubert avait vidé le sien. Il tenait à n'être pas devancé, à bien démontrer qu'il était l'aîné, qu'il était venu le premier dans la famille de Padou et qu'on lui devait plus de considération et de largesses qu'à son beau-frère.

A la fin du repas, quand les plats furent enlevés, pendant que la mère, qui avait perdu le temps à soigner tout son monde, achevait sa portion de poularde, il voulut faire son petit maître, en flatant Padou.

« Moi, dit-il, je rêve de créer un jardin pareil à celui du beau-père. Oui, celui du beau-père est peut-être le plus enviable de tous. En somme, il a été créé avec peu d'argent !... Il le faudrait peut-être un peu plus grand !...

— Non ! dit Hubert.

— Oh ! je parie que le beau-père l'agrandira, un jour. »

Padou sentait la flagornerie et se gardait d'y mordre. Il parut méditer un moment. Puis, coupant court à des propos qui pouvaient dégénérer en dispute, il plaisanta :

« Je crois, dit-il, que celui qui a le meilleur appétit, c'est Hubert. »

Marcel, décontenancé, sortit ses coudes de la table, les serra au corps. Claire, glorieuse des compliments de son père, admirait Hubert, qui était le plus robuste des trois hommes. Hubert, gêné, souriant, vida son verre. Aline servit à boire à Marcel.

« Nous sommes une famille superbe ! » s'écria Claire.

Les deux jeunes couples se regardèrent. Marcel, pour chasser sa jalousie, peut-être aussi pour donner le change de ses sentiments, s'avança vers Hubert. Les deux rivaux trinquèrent d'un geste simple et franc, sans parler. Cela fit une émotion. Claire eut des larmes aux yeux. Aline, au contraire, demeura impassible, avec sa petite moue de dédain et de pitié.

Marthe déposa au milieu de la table, sur la nappe rugueuse maculée de sauce, une *coque* ronde, gâteau de pâte dorée arrosée de sucre, qu'elle avait

cachée dans l'armoire, le matin, au retour de la halle. Padou descendit à la cave chercher une vieille bouteille de vin blanc qu'il avait préparée aussi. Et tous poussèrent des cris de triomphe, des cris d'écoliers en vacances. Claire se pressa contre Hubert avec effusion. Comme ils s'embrassaient, le père frappa dans ses mains, pour applaudir. Ensuite, debout, plein de cérémonie, il aiguisa le long couteau de cuisine contre le sien, découpa la coque en parts égales et les distribua. Quand il eut débouché le litre de vin blanc qu'il avait gardé près de lui, les voix joyeuses éclatèrent.

Marthe, qui était libre, mena la discussion. On s'occupa des voisins, des jardiniers qui avaient le mieux réussi, de ceux qui étaient morts dans l'année, et des mariages. Dans l'animation, dans le bruit d'exubérance, Marcel fut repris de sa malice, il eut l'idée d'attaquer de nouveau son rival.

« A présent, lui dit-il, puisque tu aimes la chasse, tu pourras avoir un fusil et tuer des cailles.

— Si le beau-père veut!...

— Pourquoi pas? dit Padou. Tu nous feras goûter du gibier. Seulement, il y en a si peu, dans nos campagnes!...

— C'est du temps et de l'argent perdus! ajouta Marcel. Non, va, laisse ce travail aux fainéants! »

Hubert allait répondre. Mais Padou prit sa dé-

fense contre l'envieux, qu'il fallait mater une fois pour toutes.

« J'admets très bien la chasse ! déclara-t-il. C'est un délassement. On a plus d'élan à l'œuvre, quand on se distrait un peu, à la condition que la chasse rapporte. Je crois qu'Hubert serait un fameux chasseur.

— Je l'espère ! » répondit celui-ci, confus des préférences du maître, honteux aussi de l'accueil que recevait Marcel.

Le maître continua, formulant une appréciation générale, comme il se plaisait à le faire souvent :

« Je prétends qu'un jour de chasse par semaine, quand il est productif, employé par un chasseur d'habileté et d'expérience, est un jour qui compte. Si on dépense vingt sous pour le fusil, et qu'on rapporte à la maison cinq francs de gibier, est-ce qu'on n'y gagne pas ? On peut le vendre, le gibier !... D'ailleurs, c'est rudement bon, un perdreau, une alouette, un lièvre, et ça fait du bien...

— Je te retrouve, vieux gourmand ! » grommela Marthe, qui avec ses dix doigts s'enfonçait une tranche de coque dans la bouche.

La tablée s'anima d'un gros rire, Marcel lui-même. Il ne voulait pas montrer son dépit.

Bientôt, Padou se leva, une lampe à la main. C'était la coutume, depuis des siècles, de faire le

tour du jardin, le soir des fiançailles. Ainsi, les esprits du foyer et de la terre se soulevaient de leur sommeil pour reconnaître l'homme nouveau qu'accueillait la famille. L'ombre, en ses profondeurs et ses mystères, se pénétrait des jeunes ressources qu'apportait celui-ci. Le pacte se concluait sans témoin, hors de la curiosité du prochain, dans la majesté du silence.

Padou s'avança sous la treille; puis, Marthe qui avait quitté son tablier; puis, Claire et Hubert; puis, Marcel et Aline. Ils défilèrent à la queue leu-leu, par les sentiers, le long des talus, le long de la haie plantée de roseaux et du mur, qui formaient clôture au bord de la route. Ils traversèrent en tous sens les carrés du jardin, les fruitiers, les légumes, les vergers. Ils allèrent au puits à roue, au poulailler, à la bauge où le porc grogna au fond de son trou, sous le toit de chaume. La lumière, cahotée par la marche, dispersée en larges vagues fauves, troublait les ténèbres, la solitude du vaste faubourg de campagne, mettait un passage fantastique de fantômes parmi les arbres assoupis et les verdure, qui brillaient avec des éclairs, qui frissonnaient de légers malaises. Ils marchaient confus et noirs, parfois effleurés d'une lueur d'incendie. Ils ne parlaient pas. Ils avaient tous une pensée.

Aline et Marcel souffraient. Cette cérémonie, que Padou n'avait pas manqué de célébrer lors de leurs fiançailles, n'était plus faite pour eux, mais pour Hubert, dont la trace allait demeurer comme gravée au cœur des glèbes. Padou, redressant ses épaules, tenait sa lampe très haut. Il officiait gravement, paraissait ne vouloir rien oublier. On voyait bien qu'il préférait Claire. Il désirait sans doute lui laisser tout, la montrer à la nuit, aux plantes et aux pierres, à l'âme des choses qui a connu les aïeux et qui veille éternellement autour des maisons.

Ils entrèrent à l'écurie. La mule, qui dormait debout, se détourna, les paupières lentes, et eut peur. Hubert la caressa. Marcel voulut la caresser aussi. On vit sur les murailles se développer la carrure ventrue des foudres qui contenaient les récoltes de la vigne de Saint-Antoine. En haut, au grenier, ils s'arrêtèrent sur le seuil, de crainte de mettre feu aux bottes de foin et aux sarments.

Ils redescendirent, toujours dans le même ordre, Padou le premier, puis sa femme et les enfants. Ce fracas de pas nombreux et lourds ébranlait l'antique maison, ainsi que dans un rêve, des êtres inconnus cherchant des trésors. Dans la cuisine, Padou, une dernière fois, éleva bien haut sa lampe. Les deux alcôves, dont les rideaux rouges flam-

boyèrent, restaient closes, respectées. Ils se recueillirent un moment.

« Hubert est des nôtres !... » prononça le maître.

Hubert embrassa Claire, ensuite Aline : celle-ci, embarrassée, s'appuyait aux épaules de son homme. Elle resta froide à l'effusion du fiancé.

Marcel s'était attablé, comme pour manger encore. La colère grondait en lui. Désormais, il serait impuissant à cacher sa haine. On riait, on ne le soupçonnait pas capable de se concentrer dans les pensées du mal, au milieu des soupirs de félicité et des embrassades. Seul, Padou l'épiait, le comprenait bien. Tout à coup, il l'interpella :

« Qu'as-tu?... »

Marcel put mentir. Claire était près de lui. Il l'embrassa. Marthe était trop émue pour parler.

Tandis qu'Hubert admirait Claire, et qu'elle lui cajolait les mains délicatement, Marcel, sans demander la permission, empoigna la bouteille poudreuse et remplit les verres. Il vida le sien jusqu'à la dernière goutte, le posa d'un geste bref sur la nappe, et s'écarta.

« Allons, Aline ! il nous faut partir ! »

L'heure était tardive. On ne les retint pas. Les deux sœurs s'étaient rapprochées pour s'embrasser et n'osaient plus. Marthe les observait. Padou était toujours assis, immobile, indifférent en apparence.

Enfin, Marcel offrit à Hubert sa main calleuse, presque carrée. Ils se dirent bonsoir, et l'on se sépara. Marthe prit une lumière, reconduisit les aînés dans le jardin, et les éclaira de haut, un peu loin.

Anselme, après avoir exploré à plusieurs reprises les alentours de l'enclos, était revenu se blottir dans les roseaux au bord de la route. Quand Aline et Marcel s'avancèrent, il eut peur, retint son souffle, s'allongea, la face dans l'herbe.

Les jeunes époux passaient au ras du talus, il les entendit se plaindre.

« C'est honteux pour nous... grondait Marcel. Ta sœur est plus forte que toi!

— Je n'ai pas tort, s'excusait Aline.

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, voici Hubert installé chez ton père, et nous serons volés jusqu'à la fin de notre vie.

— Ne t'irrite pas, voyons!... Ils n'ont encore rien commis d'injuste!

— Nous verrons... D'ailleurs, je veux que tu raisonnes comme moi!

— Certes oui!... Seulement, il ne faut pas se faire du mauvais sang avant l'heure... Nous aurons bien le temps... »

Leurs voix rogues se perdirent dans la nuit, avec la rumeur de leurs pas. Anselme tendait

l'oreille. L'ondulation des roseaux l'importunait. Il se traîna en bas du talus, vint une dernière fois à la brèche examiner la maison de Padou. Plus de lumière déjà. La maison allait dormir.

Anselme s'éloigna en rechignant. Rentré chez lui, il s'estima très heureux de n'être pas seul dans sa rancune, de penser que Padou aurait à subir des batailles à son foyer.

## VII

Le lendemain, Hubert reprit sa pioche. On le vit à travers les sillons, avec ses maîtres, toujours simple et content, superbe en son tricot de laine, son pantalon de velours retroussé aux genoux par les guêtres de toile rapiécées, qui tombaient en lambeaux sur ses sabots de bois. Claire était souvent près de lui. Ils ne parlaient pas plus qu'autrefois au travail. Mais aux repas, le matin, à huit heures; à midi; le soir, en famille, ils se caressaient devant leurs parents, disaient des promesses de bonheur, s'arrangeaient une existence de paradis, en taquinant Marthe et Padou. Ils apprenaient à aimer, comme de jeunes animaux qui commencent à aller seuls.

Hubert savait écrire. Il apprit son mariage à sa mère. Claire l'accompagna à la poste. Ils étaient très émus, souriaient à peine aux gens, qui les dévisageaient avec des plaisanteries familières. Hubert balançait sa lettre à la main, pour la montrer glorieusement. Quand il jeta le petit papier jaune dans la boîte, son cœur battit bien fort. Il eut la vision de son foyer pauvre, où la mère, en pensant à lui, en le sachant devenu un maître, l'appellerait au milieu de ses prières et pleurerait, la vieille femme, délaissée par ses fils à jamais.

La semaine suivante, Marthe et Padou s'en allèrent dans les jardins, autour de la ville, annoncer officiellement le mariage. Il fallait, selon l'usage, inviter toutes les familles, une cinquantaine environ. Pour activer la besogne, ils se la partagèrent, coururent chacun de son côté. Alors, pendant huit jours, on les vit trotter par les routes et les chemins creux, l'un ici, l'autre là-bas, les bras ballants, la tête penchée. Ils partaient après midi, quand l'ouvrage pressant était terminé. Marthe était en jupe de cotonnade bleue, les bandeaux de ses cheveux encore noirs luisant sous la coiffe blanche, un petit fichu couleur d'or sur les épaules, les mains ornées de mitaines. Padou était tout noir, comme les gros souliers papelonnés de clous, qu'il mettait les dimanches, depuis le jour de son mariage. Sa

veste noire, qui miroitait à force de vétusté, bâillait sur la chemise de toile, gondolait partout. Il marchait guilleret, hochant la tête avec satisfaction, les mains ouvertes comme s'il allait ramasser des seaux d'eau. Les gens qui avaient la superstition du péché d'usure se détournaient ou feignaient de ne pas le voir. Alors il toussait un peu, avec malice, fier d'avoir de l'argent et d'agir au gré de sa fille.

Marthe et Padou profitaient de leurs visites pour examiner le bien d'autrui. D'un coup d'œil ils jugeaient la valeur des patrimoines, les progrès accomplis, l'aisance des camarades ou leur décadence.

Tous les jardins se ressemblaient : une grosse maison hâlée, séculaire et robuste, au toit légèrement incliné, éclairée de fenêtres étroites, la bauge du porc dans un coin, le poulailler contre un platane, et un mur de roseaux où s'abritent, sous des vitrages, les semences et les plantes frêles. Le puits à roue s'érigait sur son tertre arrondi, parmi les carrés aux rigoles symétriques, et montrait ses brancards recourbés, sa roue de fer, dont le collier de bassins plonge dans la cave d'un ruisseau qui coule sous la terre. Les carrés de légumes s'étendaient frais et propres, sans la moindre souillure, plantés de jolis arbres clairs, dont les feuillages font à peine de l'ombre. Tout cela reposait dans une poésie

de campagne. Une forte santé s'exhalait autour des maisons, dans les cuisines grasses, frottées et bien nourries, fleurant le pain et l'ail.

Partout, ils retrouvaient l'image de leur foyer, l'âme des jardins, de la vie calme et économe qui les compose. Les jardiniers interrompaient leur travail pour accueillir Marthe et Padou. Quelquefois, on buvait du vin sous la treille. Aussi, Marthe rentrait en tirant la jambe, le bonnet de travers et la jupe froissée. Padou prenait l'habitude de s'éponger les lèvres avec la main. Le soir, à table, ils bavardaient ensemble, renchérissaient de compliments, exubérants et généreux.

Ces après-midi, Hubert et Claire demeuraient seuls au jardin. Ils devenaient les maîtres, s'enorgueillissaient de ne plus être, au moins quelques heures, sous la tutelle de leurs parents, de disposer des bêtes et de l'enclos. Ils avaient déjà hérité. Cela les troublait. Ils cherchaient à s'occuper, à se distraire. Mais c'était l'heure du repos, ils ne savaient qu'entreprendre.

Alors, ils s'asseyaient sur un banc de bois, au puits à roue, à l'ombre d'un marronnier qui répandait jusqu'au dehors, sur le gazon du bosquet, son toit de branches frémissant au soleil. Hubert, appuyé contre l'arbre, sifflait paresseusement, tandis que Claire ravaudait les habits de son père,

ceux d'Hubert, ou bien ses jupes de la semaine, vingt fois recousues. La route était en face d'eux, là-bas. De temps à autre, passait une charrette de fourrage et de souches, un groupe d'hommes, et cela les amusait. Certains jours, la mule tournait la noria : l'eau avec ses glouglous endormeurs, allait après les vergers arroser la vigne et la luzerne. Les oiseaux pépiaient à travers l'enclos. Les poules picoraient dans la cour, sur le fumier, s'ébouriffaient l'une après l'autre. Les pigeons s'égarèrent vers les champs, et revenant aussitôt par couples, roucoulaient sur la planche du colombier, au-dessus de la toiture. Le soleil profond, dans les lointains, unissait le ciel et les campagnes.

Une fois, la langueur des choses, autour du jardin, fut pareille à celle d'un pays dépeuplé. On n'entendait que le murmure de la rivière, une si mince nappe d'eau que les lessiveuses ne pouvaient y tremper le linge. Ce recueillement les toucha peu à peu. Ils eurent une crainte, une sensation de pudeur, et se rapprochèrent. Le jour trop cru leur fit fermer les yeux à demi, et il leur sembla qu'un songe les emportait hors de la terre, parmi des cultures magnifiques, dans une région de lumière encore plus grande et de solitude infinie, où ils ne percevaient que le chant d'un ruisseau, le berce-ment des feuillées, et loin, très loin, la rumeur des

troupeaux qui paissent au penchant des collines.

La terre resplendissait, dans un silence auguste. Là-bas, la petite ville se remuait comme un cheval sur sa litière.

Hubert et Claire ne pensaient qu'à eux. Mais les poules s'avançaient, picoraient sur le talus. Alors, ils rouvrirent leurs yeux pleins de songes, délièrent leurs mains, doucement. Troublés encore, sensuels à peine, ils essayèrent de traduire un peu de leurs idées, de se confesser vers l'avenir.

« Es-tu heureux, Hubert ? »

— Oui... Je n'ai plus l'élan de travailler.

— Nous serons heureux... Vois-tu cette luzerne ? »

Claire désignait, au delà du jardin, un beau triangle de verdure, bordé à gauche par la route, à droite par le bosquet.

« Quand nous serons les maîtres, si nos affaires vont bien, nous pourrions nous agrandir... »

— Oui... Mais j'ai mon idée aussi !

— Tu préférerais peut-être une vigne de plus !

— Non... Les Briche finiront par céder leur jardin. Nous pourrions le louer, nous en aurions deux.

— Tu sais, dit-elle en souriant, qu'Anselme me voulait. Il ne me cédera jamais son jardin !

— Nous serions les plus grands tout d'un coup !... »

Et il écarta l'appréhension de Claire :

« Anselme finira par oublier.

— Non, il n'oubliera jamais!... »

Hubert, soucieux, ne répondit pas. Claire reprit :

« A quoi donc pensons-nous? Contentons-nous d'être ensemble... Tu dois être fier? Mes parents t'aiment bien.

— Marcel et Aline me détestent...

— Oh! ceux-là, je ne les crains pas.

— Tu as tort... Anselme et Marcel pourraient s'entendre contre nous... Ils sont une paire d'amis.

— Hubert!... tais-toi!... Ne dis pas ces choses, qui me font peur et me découragent... »

Claire, les yeux brillants, regardait son fiancé. Il avait raison peut-être. Son esprit d'homme, sa méfiance, découvraient un péril. Elle avait cessé de coudre. Elle pâlisait. Elle voyait dans l'avenir une chose monstrueuse, la complicité de Marcel et d'Anselme. Elle avait vraiment peur. Mais Hubert l'étreignit, lui murmurant au front, dans un baiser :

« Ne crains rien!... »

Ensuite, ils se séparèrent.

Claire s'occupa de laver, dans l'auge du puits, les paquets de salades pour le lendemain. Hubert s'en alla dans la vigne, arracher les feuilles moites et rouges dévorées par le mildiou. Les ceps vigou-

reux, les buissons de feuilles et de ramures, le recouvrirent jusqu'aux reins.

De longtemps, on ne parla plus de Marcel et d'Aline. Ils ne revenaient point. Ils boudaient : c'était prévu. Padou ne se tracassait guère, persuadé qu'on les reverrait, un beau soir de dimanche, et qu'ils auraient encore quelque chose à réclamer. On ne voyait pas davantage Anselme. Celui-là faisait plutôt rire. Et Claire et Hubert dissimulaient leurs soupçons, pour ne pas déplaire au maître, pour ne pas être accusés de désirer des querelles et de penser au mal.

## VIII

Quelques jours avant la noce, Marcel partit de son jardin, traversa la rivière au gué de la tannerie et se dirigea, en contournant le faubourg, par les chemins creux, vers la maison de son beau-père. Le soir était tiède. On avait déjà soupé dans les enclos et les maisons bourgeoises. Les horizons étaient bleus, illuminés ainsi que des vitraux jolis de chapelles, au-dessus des Cévennes noires. Le soleil rose baignait le sommet des coteaux voisins,

et dans la plaine les cimes des arbres blonds scintillaient sous les brises. Des voix confuses rôdaient dans les champs et les collines, semaient une peur d'enfant, charmante et mystérieuse. Marcel lui-même s'attendrissait.

Mais il se défendit contre sa défaillance. Son mal de jalousie lui plaisait.

En faisant le tour des jardins, il rencontra le mur des Briche, derrière le faubourg. La porte le tenta, basse, écrasée comme une vieille entre les blocs usés par des générations. Une idée, qu'il portait sourdement depuis les fiançailles, éclata soudain. Il voulut voir Anselme. Il résolut de tirer parti de ses rancunes.

Il s'avança avec précaution, pressa la gâchette de fer, et s'étant incliné, doucereux, tout petit, il entra. Une clochette, au bout d'un cordon qui parmi du lierre suivait le mur de clôture jusqu'à la maison, tintinnabula du son gai des clochettes pendues au cou des vaches. Marcel hésita. Il fallait pourtant montrer de l'audace, agir en bon et simple camarade. Il redressa sa corpulence courtaude, ses épaules carrées. Ses bras pendaient le long du corps. Il attendit un moment. Rien ne bougeait.

« Qui est là ? » cria-t-il.

Sa voix ne portait pas loin, amortie par une

double rangée de mûriers. Il examina alentour. Dans le coin, à droite, croupissait le fumier. Deux porcs grognaient sous leur toit de chaume. Le silence familial restait inerte. Marcel n'osait faire un pas. Il lui semblait agir en voleur. Rencontrerait-il Anselme seul? Il s'aventura sous les mûriers, qui pesaient d'une ombre épaisse.

Quand il eut tourné la maison, un chien énorme aboya, accourut contre lui. Anselme sortit d'une cloison de roseaux, et jetant un caillou au chien, pour le rappeler à sa niche, devant le seuil, il s'avança vers Marcel. Anselme ne paraissait pas surpris. On eût dit qu'il attendait le gendre de Padou et qu'il était content. Sa grosse figure noire, mal rasée, clignota de malice :

« Voici longtemps qu'on ne t'a pas vu ?

— Je me suis arrêté en passant...

— Tu vas chez ton beau-père ? »

Anselme, goguenard, se voûtait, les mains aux poches.

« Oui, on n'ira peut-être pas toujours !

— Un drôle d'homme!... drôle, à n'y rien comprendre! Tantôt sage et prudent, manipulant les affaires mieux qu'un huissier, tantôt téméraire, distribuant son bien à un intrus qui peut-être, un jour, le jettera dehors, oui, le chassera de sa propre maison ! »

Ils raisonnaient sans embarras, se sentaient d'intelligence, dès leur rencontre.

« Ton frère? demanda Marcel.

— Il est là. »

Anselme désignait la cloison de roseaux. Ils se concertèrent d'un regard, pour patienter, ne plus parler de Padou. Marcel observa le jardin qui devenait obscur sous les arbres. Il complimenta Anselme, pensant lui faire plaisir, se l'agréer davantage.

« Vous cultivez sans domestique?

— Oui.

— C'est à ne pas croire. On devrait le mettre sur le journal.

— Oh! répondit Anselme. Nous travaillons par habitude et par goût... Mais pour qui? »

Marcel le regarda tendrement. Il aurait voulu le flatter, être son ami tout de suite. En effet, pour qui travaillaient les deux célibataires? Il les trouvait honnêtes et charmants. Ils travailleraient pour lui, si Anselme consentait à l'accueillir, à l'aimer ainsi qu'un jeune frère frustré dans l'héritage de ses parents.

Cheminant à petits pas, de taille égale, râblés et courts, ils débouchèrent vers le coin de roseaux où Briche reposait, sur sa chaise basse, modeste comme une femme, les mains jointes entre les ge-

noux. Il sommeillait. Quand Marcel le salua, il hocha la tête, se frotta les yeux, dit bonsoir avec discrétion, et presque aussitôt prit congé.

« Est-ce que tu te couches à l'heure des poules ? lui dit Marcel.

— Levé avant le soleil, couché avant lui, c'est tout le secret de ma santé!

— Il ne sort jamais », remarqua Anselme.

L'aîné s'arrêta. Et dévisageant son frère, il l'interpella d'une voix alarmée et bonne :

« Toi, je ne sais ce qui te prend, à ton âge!... Tes idées te porteront préjudice... Nous ne sommes plus jeunes... Après tout, tu es libre...

— Vieux grognon, va!

— Ah! mes amis, il ne faut pas se tourmenter ici-bas. Bornons-nous à notre morceau de terre... Nous n'en aurons pas tant, lorsque nous serons dessous... Regarde, que c'est grand chez nous! Que c'est beau!... »

Briche, d'un geste orgueilleux, embrassait son enclos où respiraient les plantes, dans le soir. Depuis trente ans il le nourrissait de son travail. Les grands arbres étaient vagues déjà, presque noirs, et les cieux pâles paraissaient plus vastes dans le silence. Et toujours les bras étendus, Briche semblait bénir son patrimoine. Auprès de lui, son frère et Marcel regardaient, humbles et émus.

« C'est ici, dit Briche, que je veux être enterré, avec des roseaux autour de ma tombe. »

Il s'éloigna vers la porte du logis, droit, résistant au labeur et aux années. La sérénité du paysan toucha les deux hommes. Ils demeurèrent pensifs, impressionnés par le calme des choses et de l'espace.

Marcel prit la chaise de l'aîné et s'assit auprès d'Anselme. Ils se taisaient, ayant encore une méfiance l'un de l'autre. Cependant, ils communiaient dans la haine. Leur âme avait le même frisson, ainsi que deux arbres agités par la même brise, aux deux bouts de la plaine. Leur courage croissait, à mesure que descendait la nuit.

« Alors, tu allais voir Padou? insinua Anselme.

— Oui.

— Tu y vas souvent?

— Je n'y suis pas allé depuis le soir des fiançailles...

— Ah!... le soir de la bombance?

— Oui! on s'est mis en frais pour Hubert.

— Tu n'as pas l'air enchanté, toi, comme ton beau-père!

— Non!... voyons, je peux te le confier, à toi qui es discret et qui estimes la famille, est-ce que je n'ai pas le droit de me plaindre?

— Ah! je ne sais pas... Mais tu n'es pas le seul.

— Toi aussi ?

— Peut-être... D'abord, parle !...

— Écoute », dit Marcel, un peu déconcerté par l'aisance d'Anselme.

Marcel déblatéra contre le mariage de Claire, calomnia Hubert, ce domestique ; Padou, cet usurier ; Marthe, cette mauvaise mère. Il gesticulait avec force, discourait d'un flot, ayant jour et nuit médité sur ce désastre, ayant préparé des mots durs et vils.

« Enfin, conclut-il, Padou aurait dû au moins m'accorder une compensation. Hubert accaparera tout. Mon beau-père aurait dû me donner de l'argent... Voyons, est-ce juste ? »

L'autre, après un silence, répliqua de sa voix aigre, très bas, comme s'il parlait en lui-même :

« On se fait justice, parbleu !... »

— Comment ?

— Cherche où ton beau-père cache son trésor...

— Ah ! je serai bien avancé.

— Et empoigne-le-lui ! »

Marcel tressaillit. Il avait justement donné ce conseil à sa femme, l'autre soir. Anselme ajouta, pour ôter tout scrupule et raffermir Marcel :

« L'argent de vos parents est le vôtre. Si tu hésites, on te le volera, à la mort de Padou. »

Marcel se mordillait les doigts, se rongeaît les

ongles, patiemment. Pourquoi Anselme avait-il voué tant de haine à Padou? Simplement pour avoir été éconduit? Non, il fallait qu'il eût reçu de graves offenses qu'on ne connaissait point. Et Marcel, qui ne tenait pas à se compromettre seul, attendit qu'Anselme, à son tour, se confessât. Pesant et congestionné, il souffla d'impatience, se balança sur sa chaise. Mais comme l'autre ne bronchait pas du tout, il se hasarda :

« Qu'est-ce qu'il t'a fait, mon beau-père?

— Oh! moi... »

Anselme s'interrompt, ricana longuement.

« Moi?... Est-ce que cela peut t'intéresser?... Qu'il te suffise de savoir qu'autant je l'estimais, autant je le déteste!... Ah!... ça lui apprendra de me mépriser, de donner sa fortune à un intrus, de déshonorer le pays et notre métier! Nous ne serons plus chez nous bientôt, si les gens de la montagne trouvent ici une hospitalité aussi facile, et de l'or et des filles, à n'avoir que la peine de se baisser pour prendre... Je veux que Padou regrette sa lâcheté, qu'il expie l'outrage qu'il m'a fait... Oui, je lui ai demandé Claire trois fois!...

— Quel imbécile!

— Un imbécile et un insolent!... »

La voix des deux hommes bourdonnait dans l'ombre profonde. Marcel, tout de même, pensait

que le camarade était susceptible, qu'il se fâchait bien fort pour peu de chose. On ne se fait pas voleur et criminel pour une femme. Seulement, il l'approuvait de tout son cœur, hochant la tête, agitant les mains sur les genoux. Il semblait se soucier d'Anselme plus que de lui-même, et il s'empessa de le mettre sous sa protection, de se l'associer.

« Ça suffit, dit-il. Nous sommes l'un à l'autre.

— Avant d'agir, attendons que le mariage soit accompli.

— Pourquoi ?

— Sais-tu où ton beau-père cache son argent ?

— Je chercherai... Aline aussi... Elle cherchera mieux que moi.

— Oh ! nous ne le garderons pas, l'argent, parce que nous ne sommes pas des voleurs.

— Seulement, Padou en sera privé. Il se croira volé. Il souffrira.

— Il accusera Hubert. »

Cela les fit rire, mauvais et têtus. Puis, brusquement, ils eurent encore leur méfiance réciproque, et pour la dissimuler, se montrèrent généreux.

« Qu'est-ce que nous ferons de ces trésors ?

— Nous les enfermerons dans un trou.

— Chez toi ? dit Marcel.

— Non. Où tu voudras. Ou bien, nous nous les partagerons : celui de nous deux qui mourra le

premier cédera sa part à l'autre. Si Padou meurt, nous restituerons le tout à Marthe. Mais il ne faut pas qu'il en jouisse, cet usurier! »

La même injure leur revenait obstinément, comme pour les excuser dans leur forfait. Un usurier, se disaient-ils, ne mérite aucune conscience, et c'est le punir justement que de lui dérober l'argent qu'il a escroqué aux camarades. Cependant, l'injure avait jeté un froid. Marcel se rappela qu'il avait épousé Aline sans goût, par cupidité, en souhaitant que Padou conservât ses pratiques d'usure. Peut-être alors, si le beau-père préférait Hubert et Claire, n'aurait-il rien gagné à ses calculs. Il eut honte. Un moment, le remords l'enveloppa.

Anselme restait courbé sur sa chaise, tellement écrasé par l'habitude du sommeil et la fatigue de la journée qu'il aurait volontiers souhaité ne plus bouger et s'endormir là, tranquille, à l'abri des roseaux.

La nuit rayonnait, sonore et pure. Des brises remuaient les petits arbres de l'enclos. La lune blanche éclairait des hauteurs, baignait parfois des coins de bosquets, faisait pâlir les buissons de roseaux comme des visages. Des hiboux hululaient. Le flot de la rivière coupait le silence de sa plainte légère.

Marcel et Anselme n'avaient plus rien à dire, ce

soir. Celui-ci, les bras croisés, commençait à ronfler. Alors, Marcel s'esquiva. Ils se saluèrent à peine, assurés de leur intelligence, préoccupés surtout de se revoir bientôt et de se concerter.

Impossible, à cette heure, de frapper chez Padou. Tout le monde y serait couché. Marcel retourna à son jardin. Pour arriver plus tôt, il traversa la ville, redoutant de trouver sa femme encore debout, attachée à quelque ouvrage.

En effet, Aline n'avait pas osé se coucher toute seule. Dès le seuil de la terre, Marcel siffla plusieurs fois. Elle accourut. Ils s'embrassèrent, et tout de suite il lui conta les ressentiments d'Anselme et leur décision. Aline, en pensant à Hubert, ricana d'une grosse malice.

## IX

Personne, hormis la famille, ne soupçonnait les rancunes de Marcel et de sa femme. Ils revinrent chez leurs parents, les après-midi de dimanche. Là, on parlait du mariage avec entrain, on se promettait une rude bombance, deux pleins jours d'oisiveté et de ripaille. Hubert et Claire, qui avaient

besoin d'épancher leur bonheur, qui voyaient partout des miracles, chérissaient tout le monde.

Le jour du mariage, un mardi, Aline et Marcel arrivèrent les premiers. Celui-ci brillait comme une glace, en son ample pantalon de drap noir, son paletot-sac planté de boutons de corne. Sa chemise blanche éclatait, avec un foulard rouge noué en guise de cravate. Son gibus à larges bords, au poil rebroussé, s'inclinait sur l'oreille. Il s'avança superbe, les mains près des poches, paraissant plus trapu. Aline exhibait sa robe verte, son châle jaune épinglé en pointe au milieu du dos, et la plus riche parure des femmes de son rang, les chaînes d'or roulées autour du cou. Son chapeau, rempli de coquelicots et de grappes de blé, gênait les touffes de cheveux noirs. Les joues hâlées comme des pêches, les yeux jolis comme des mûres, elle observait patiemment, sans un pli, les choses et les êtres. Toutes les femmes lui ressemblaient, avec leurs robes éclatantes, leurs chaînes d'or, leurs mitaines et leurs dentelles.

Le jardin de Padou avait l'animation d'un poulailler. Il faisait un ciel clair et riant, et les campagnes aussi semblaient habillées de dimanche. Le jardin, propre, rangé, calme, attendait la fête. Hubert et Claire avaient ratissé les allées, ramassé le fumier dans la mare, balayé le toit de chaume des

porcs, nettoyé la cuisine, les alcôves, l'écurie. Tout était rentré avec soin, pour laisser dans la cour le plus d'aisance possible.

Hubert s'était levé avant le chant des coqs. Pour la dernière fois il avait couché au grenier. Il s'était empressé de distribuer la pâture aux bêtes; Claire serait dispensée de cette besogne. La pauvrete aurait assez de tourments, ce matin.

A la pointe du jour, Padou et les deux femmes s'étaient remués. Du reste, avec leur habitude de se lever au milieu de la nuit, à l'heure du marché, ils ne dormaient pas depuis longtemps. La veille, ils avaient préparé leurs habits sur des chaises. Pour ne pas rester inertes, ils se mirent à manger, lentement, Padou et Hubert en manches de chemise, Marthe et Claire en simple jupon. Ils ne touchaient pas aux habits de la semaine, de crainte de se salir.

Ensuite, ils se lavèrent au puits, dans l'auge. Hubert tourna la roue, à la place de la mule, entre les brancards, et Claire riait en trempant les doigts dans l'eau qui jaillissait à gros bouillons. Il voulut se laver après elle, se parfumer de la fraîcheur de son eau.

A l'arrivée de Marcel et d'Aline, ils étaient installés ensemble dans la cuisine, immobiles et luisants. Marcel, puis Aline, embrassa la famille, en

commençant par Claire. Padou fit claquer ses lèvres sur les joues de l'aînée. Il la pressa contre lui, par les épaules, ce qui la fit rougir d'étonnement et de bonheur. Et ils demeurèrent émus, tous, dans un silence.

Bientôt, les invités survinrent, par bandes. Ils s'étaient rencontrés à travers champs ou s'étaient attendus çà et là, dans les maisons. Suivant l'usage, ils saluaient Marthe et Padou, ensuite embrassaient les mariés qui se tenaient debout, timides, devant l'âtre. Les hommes se rassemblaient contre le portail de l'écurie, se bousculaient, riaient, en une rumeur de troupeau. Les femmes, sous la treille, se serraient doucement, comme à l'église, bavardaient à voix basse, s'examinaient avec envie.

Ceux du voisinage se rendirent les derniers. Tous les jardins étaient représentés, le plus grand nombre par les couples jeunes, quelques-uns par des enfants qui faisaient les graves. On ne remarqua pas l'absence des frères Briche, parce que depuis plus de trente ans les deux célibataires avaient cessé d'assister aux cérémonies de la corporation.

Juste à neuf heures moins le quart, Padou frappa dans ses mains. C'était le signal du départ. Les hommes, les femmes, se confondirent, et après un tumulte se classèrent.

Hubert souriait, surtout aux garçons de son âge,

bien qu'il ne fût pas à l'aise. On eût dit qu'il n'avait pas de courage et désirait se faire pardonner. Il sentait plus que jamais son infériorité de parvenu, de rustre de la montagne établi en conquérant dans la plaine. Claire avait une pudeur devant les hommes. Elle évitait le contact d'Hubert, et ils semblaient se connaître à peine.

Padou prit le bras de sa fille, Hubert celui de Marthe. Celle-ci, empesée dans son châle d'indienne à carreaux, avait les mains pendantes, lourdes de ne rien faire. Sa face charnue rutilait, entre les brides d'un énorme bonnet chargé de rubans et de plumes. Claire, chaussée de pantoufles blanches à talon haut, se dressait à présent, en sa robe de cachemire à longue traîne. Derrière elle, un petit garçon et une petite fille portaient des bouquets blancs de lis et de roses.

Ensuite, venaient Aline et Marcel, bras à bras. Ils se serraient bien fort, anxieux, souffrant de la joie qui bruissait alentour, du ciel limpide qui favorisait le mariage d'Hubert.

Le cortège se déroula sur la route dorée, au long de la rivière. On parlait peu, attendris par la solennité et les réjouissances prochaines. Les enfants se donnaient le bras, glorieusement. Les couples défilaient dans la poussière menue, alignés et bien sages, ainsi qu'un pensionnat. Les hommes, tous

pareils, d'un noir d'enterrement, marchaient raides et boutonnés. Les femmes souriaient, élargies par leurs châles qui flottaient un peu comme des voiles.

Sur la place de l'église Saint-Jean, une grande clameur s'éleva. Padou ôta son chapeau. La foule se recueillit, et le cortège, toujours en bon ordre, gravit les larges degrés, entra par la petite porte. Et par-dessus les têtes des curieux, on voyait frissonner les rubans des chapeaux, les fleurs, les plumes, reluire les chaînes d'or, et les gibus se balancer sur les nuques hâlées, les gibus solides, usés par des générations, bas ou érigés en colonnes, bourrus comme de vieux chats, pesants comme des malles.

Après l'office, les gens de la noce se dispersèrent. Ils allaient chez eux se mettre à l'aise, en tenue de famille.

A midi, ils se réunirent au café Jaudon, le beau café des jardiniers, sur le Planol. Au premier, dans une salle qui servait autrefois de casino, ils s'attablèrent, au moins deux cents convives, en un tapage de peuple discutant sous la halle. Pendant que les cuisinières, en tablier blanc, déposaient sur les nappes blanches les plats inondés de sauces comme des mares, parmi les litres, les châteaux de crèmes et les assiettes de dragées, les galants aiguisaient leurs couteaux. On servit toute la

basse-cour, et des gigots à l'ail farcis de haricots. Et les jardiniers mangèrent de midi à six heures. Ils auraient mangé davantage. C'était leur repas unique, aujourd'hui. Ils ne faisaient rien, ils n'avaient pas le grand air et la fatigue. Ils s'entraînaient les uns les autres, orgueilleux de leur appétit, attentifs à se gorger, préoccupés que l'aubergiste gagnât bien son argent. Entre voisins, on échangeait des morceaux de viande. Les hommes, prévenants, servaient les femmes. On s'interpellaient des deux bouts de la salle, avec des gestes, des cris, des coups de sifflet terribles, comme en pleine campagne.

Ils semblaient engraisés, collés aux sièges. Les hommes détachèrent les boucles de leurs culottes. Quelques-uns se débarrassèrent de leur paletot, et postés bravement, les coudes sur la nappe, se hâtèrent de vider les plats. Les femmes, par précaution, dénouaient les brides de leurs chapeaux, retroussaient leurs manches, cachaient leurs chaînes d'or sous le corsage pour ne pas les souiller de sauce ou de pâtisserie.

On commença de chanter, de jeunes farauds, des promesses dont les parents vantaient la jolie voix, et des vieux même, qui montaient sur leur chaise et berçaient des bouteilles entre leurs bras, contre la poitrine. Par ce temps de septembre, les fenêtres étaient closes. La fumée des victuailles se mêlait

au parfum des parures neuves et à l'odeur des glèbes que portait tout ce monde.

Hubert chanta une romance de sa montagne. Cet air de cornemuse, qui semblait faire danser des ours, excita un rire qui ne finissait plus. Marcel baissait le front. Les mains sous la table, il n'applaudissait pas. Aline avait un peu trop bu : elle se frottait, jalouse, contre son père. Claire ne remarquait point ses malices. Elle-même prenait goût aux gâteaux et aux vins blancs ; elle causait gentiment avec ses amies qui s'approchaient pour l'embrasser. Sa couronne d'oranger glissait parfois. Un peu confuse, pénétrée de gloriole, elle était aujourd'hui une demoiselle, adorable de tendresse et de timidité. Hubert lui tapotait les joues. Son père et sa mère la regardaient avec admiration.

On sortit de table en un brouhaha de foire, en sautant, à coups de souliers. Le soleil enveloppait encore les arbres de la promenade, reluisait sur leurs cimes vertes touffues. Sur le Planol, dans la fine lumière blonde, se couchaient les ombres bleues.

Marcel et Hubert, pour la première fois, s'en allèrent ensemble, suivis de leurs parents, d'Aline et de Claire. Mais brusquement, Marcel déclara, sous le prétexte d'une migraine, qu'il retournait chez lui. Padou n'insista point pour le retenir.

Aline, que le grand air grisait davantage, avait bien envie d'avouer que bientôt on apprendrait une fameuse affaire, dans le faubourg Saint-Christol.

Le dimanche suivant, la noce de nouveau se réunissait au jardin de Padou. Ils étaient peu nombreux cette fois, rien que des jeunes, des nouveaux mariés et des fiancés, en petit costume de fête. Ils n'iraient pas aux vêpres, pour bien s'amuser jusqu'au soir.

Et les farauds partirent alignés, en rang d'école. Hubert et Claire marchaient les derniers, seuls. Le cortège visita tous les jardins autour de la ville. De temps à autre, on buvait sous les treilles : on trinquait en l'honneur des époux, et un ami disait une chansonnette, que la bande joyeuse entonnait au refrain. Puis, on repartait par les chemins presque déserts, les mains dans les mains, d'un pas de farandole. Dans la paix auguste des dimanches, ils égayaient les champs qui brillaient au soleil. En passant, les hommes dérobaient des raisins aux souches bordant les sentiers, et on les croquait avec gourmandise, pour se reposer, à l'ombre des roseaux.

La promenade se termina par le jardin de Marcel. Celui-ci n'avait pas reparu chez Padou. Hubert s'inquiéterait, tandis que Claire avait recouvré son courage, ses habitudes de décision et de sans-gêne.

« Ne te chagrine donc pas ! lui disait-elle. Je ne crains pas Marcel, tu vas voir ! »

Marcel savait bien que la noce viendrait chez lui. Mais il eut un air d'étonnement et d'embarras. Il n'offrit pas à boire. Les farauds s'abstinrent de jouer sous les arbres qui abritaient sa maison. Le bourru rougissait et balbutiait.

Claire précipita le départ, et après avoir donné le bras à Hubert, pour ne pas se laisser embrasser par Aline, elle dit à Marcel :

« Est-ce que tu as quelque chose contre nous ? »

Marcel se gratta le front.

« Moi?... Je n'ai rien contre vous. »

Claire haussa les épaules. Tout le monde avait compris la mauvaise humeur de Marcel. Les amis d'Hubert se taisaient, contrariés et tristes. A quoi bon intervenir dans les querelles de famille ?

On s'éloigna tout d'un coup, à la hâte, presque avec un désarroi de fuite. A l'entrée du faubourg, sous une croix de pierre érigée à la rencontre de plusieurs chemins, les couples s'embrassèrent, puis disparurent comme une nuée de moineaux.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

Ce matin, dès que Marthe et Claire rentrèrent du marché, Padou quitta la maison, s'éloigna vers les coteaux de Maldinath, en se dissimulant le long des haies et des clôtures. Les travaux, par ces temps de mars, subissaient un arrêt. Hubert était allé flâner vers la vigne de Saint-Antoine.

Padou songeait, soucieux. Le mariage de Claire ne répondait pas tout à fait à ses conjectures. Il avait aimé ce bon garçon, travailleur et dégourdi, franc, dévoué à la famille, et qui semblait issu de la plaine, du pays des vignes et des olivettes. Padou, qui autrefois, après ses deux filles, avait tant désiré un héritier, pour le garder jusqu'au dernier jour, s'était épris d'Hubert comme d'un fils. En le mariant avec Claire, il s'était imaginé accomplir un chef-d'œuvre, parce qu'il se dédommageait du mariage d'Aline et qu'il établissait une sorte de compensa-

tion. Marcel était chagrin, aussi peu ouvert aux autres que fermé à leurs confidences. Aline, pressée de se marier, avait forcé son père à céder. Hubert, au contraire, égayait la maison. Il était fier et reconnaissant d'avoir été admis chez Padou. On l'aimait, naturellement, comme si on l'avait toujours connu. Mais le malheureux avait des tendances à la dissipation. Sa fortune le grisait. Il passait au café toute la journée des dimanches, et parfois des soirées, pendant la semaine. Padou s'inquiétait. Il s'accusait d'avoir fait entrer le diable chez lui, un bon diable certes, mais qui pouvait tout casser. Si aucun mal n'était commis encore, on pouvait le craindre. Comment le prévenir ? Claire serait seule capable de corriger son mari, à moins, hélas ! qu'il ne lui donnât à elle-même ses goûts d'amusement et de largesse. Alors, par exemple, ce serait la fin du jardin. On n'aurait qu'à mettre la clef sous la porte et s'en aller dans l'inconnu, au hasard des routes.

Et Padou marchait, morne, exagérant son malheur, à force d'y songer. Il marchait de son pas mesuré, s'arrêtait, examinait partout, vers les nombreux sentiers qui vont et viennent en ce coin de plaine. La solitude était grande. De loin en loin, un homme, une bête, à travers les cultures, apparaissait au travail.

Padou attendait un camarade. C'est là qu'il fixait ses rendez-vous, dans l'antique chemin de Castres, qui servait au moyen âge, au milieu des Cévennes. Sinueux, reliant par des gorges noires les deux régions de la plaine, sur des lits de cailloux, ce chemin s'enfonçait parmi des broussailles, des murs non crépis, passait à gué des ruisseaux et des rivières. Dans ces ornières isolées, on entendait la rumeur profonde des glèbes, l'écho des labeurs opiniâtres, des charrettes qui roulent vers la ville, le bruit clair des fermes qui habitent les coteaux.

Padou se promenait, son parapluie de cotonnade rouge à la main, sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, ses chausses de toile serrées aux genoux et tombant sur les sabots. Au moment où il pensait le moins au camarade, un désordre se fit au-dessus de lui, dans les ramures. Il s'interrompit. Un homme émergea des buissons, un énorme corps voûté, une face robuste couturée par l'âge et surtout par les fatigues du plaisir.

« Par où viens-tu descendre ? Est-ce que tu m'avais vu ? »

— J'ai le flair ! dit Montagnol. Je suis trop bon chasseur... Enfin, me voilà ! »

Encore agile, il dégringola prestement le talus. Padou remit son parapluie sous le bras, et ils se promenèrent ensemble, dans le chemin creux.

Montagnol venait emprunter de l'argent. La veille, au marché, il avait glissé quelques mots à l'oreille de Padou. Maintenant, il n'avait qu'un souci : se défendre contre les exigences de l'usurier, obtenir son emprunt au moindre taux. Il était de la même génération que Padou. Aussi, pour le mettre en bonne humeur, avait-il projeté de rappeler le passé et de raconter des fredaines. Cela avait paru facile, la veille. Avec sa manie de rire, de plaisanter des choses les plus sérieuses, il croyait que Padou se laisserait séduire et se montrerait plus commode.

Autrefois, Montagnol possédait des maisons et des terres, une auberge très achalandée, un petit théâtre qui faisait la gaieté et le luxe du pays. Il avait de l'or dans ses poches, régalaît toujours une bande d'amis, en des parties de chasse et de grangeot. L'or coulait comme de l'eau, de ses mains trouées. Ses enfants l'imitèrent, le dépassèrent encore en prodigalités. Après vingt ans de fête, leur fortune s'était tarie. Montagnol venait de vendre sa dernière maison. Le grangeot de Saint-Siméon, cependant, lui restait, avec une vigne de rocailles, sur lesquels il désirait emprunter, pour monter un commerce. Haut, large, rudement charpenté, fait aux intempéries, de même que les pierres, le drôle dominait Padou comme un cheval. Il aurait pu le cacher dans son ombre.

Il bourra sa pipe, l'alluma bruyamment, à bouffées savoureuses. Puis, soudain, il empoigna Padou, le secoua contre lui, en riant. Padou, dérangé dans son calme, se dégagea. Le vieux jardinier ne souffrait pas les familiarités si vite, surtout aux heures d'affaires. Montagnol comprit cette leçon de sagesse. Même, il eut de l'estime, du respect, envers ce petit Padou, qui avait ramassé une fortune, un peu chaque jour, dans son jardin, pendant que lui, l'héritier des Montagnol si renommés par leur ambition, dévorait la sienne en compagnie des pires vauriens de la ville.

Cette question d'argent les gênait de façon étrange, avec l'anxiété de deux complices qui se sont rencontrés pour échanger leurs projets et qui n'osent plus. Montagnol trépignait, rougissait, tirait dans sa pipe à fréquentes reprises, et l'émotion de Padou provenait seulement de l'inquiétude du camarade. Montagnol, par probité, redoutait de faire allusion à l'usure.

Padou avait honte des timidités de cet emprunt. Il se plaisait à ces mystères d'âme, pourtant, avec des frissons, des douceurs onctueuses. Il joignait ses mains sur la pomme du parapluie, ouvrait à demi les yeux, s'essuyait longuement les lèvres, toussait un peu, comme pour prendre la parole.

Enfin, Montagnol, que le silence importunait,

essaya de louer Padou à propos de sa famille :

« Tu dois être content du mariage de Claire?

— Oui.

— Ta femme ne change pas. Elle est toujours jeune... Moi, à ta place!... »

Il le félicita sur sa richesse, lui donna des conseils, déblatéra :

« On peut se reposer au soleil avec les plantes, quand on a usé sa vie au travail. Hubert pourrait prendre le jardin à sa charge. Tes deux filles, à tour de rôle, devraient vous nourrir, toi et Marthe, pardi!... Et il ne t'en coûterait pas un centime! Et tu n'abandonnerais pas tes prérogatives de maître!... Moi! il me faut subir jusqu'à la mort le châ-timent de ma fainéantise et chercher à gagner du pain, tandis que je pourrais être aussi tranquille dans ma maison que le bon Dieu au Paradis avec mes enfants bien mariés! »

Padou branlait la tête, laissait Montagnol dérouler ses rêves, faisait effort pour cacher son repentir du mariage de Claire. Montagnol était trop exubérant, trop occupé de lui-même pour voir dans l'âme des autres.

Déjà, ils avaient arpenté la route de la longueur d'une luzerne et d'une vigne, et revenaient vers le ruisseau de Tartuyé sans avoir abordé la question de l'emprunt. Padou n'avait pas de temps à

perdre. Un moment que Montagnol s'arrêtait de bavarder pour bourrer sa grosse pipe, il saisit son parapluie en guise de canne, et frappant le sol d'un coup sec, demanda :

« Alors, tu voulais?... »

— Je voulais... »

Montagnol, confus, bredouilla, gagna un répit en allumant sa pipe.

« Hé bien, qu'est-ce que tu veux ? »

— De l'argent, pardi!... J'ai l'intention d'établir un joli magasin de poteries, de faïence et de porcelaine... Nous serons très bien, n'est-ce pas, sur la place du marché? Il n'est pas trop tard pour renoncer aux fredaines. Hé! si nous ne nous mettions pas au travail, nous nous lèverions, un matin, avec l'armoire vide, et le boulanger ne voudrait seulement pas nous faire crédit d'un pain! »

Padou ne bronchait pas. Il semblait sourd. Il marchait de son pas mesuré, les yeux vers la terre, le parapluie sous le bras, évitant avec précaution les cailloux trop forts qui auraient retourné ses sabots. Montagnol tira dans sa pipe avec impatience. Il espérait une sensibilité du camarade, une parole, quelque chose d'amical et d'engageant. Mais rien ne venait. Et avec sa désinvolture, sa gaieté qu'aucune déception ne troublait, le vieux drille continua :

« Mes enfants n'ont pas plus de tête que moi... Ils ont mangé les quatre sous que je leur ai donnés, à leur mariage... Ils sont allés dans des pays semer le nom de la famille... Je n'ai rien à attendre d'eux. Il nous faut peu de chose, à moi et à ma femme. Nous savons être sobres. Nous irons un peu moins cagnarder au soleil, nous fumerons moins de pipes, et voilà tout!... »

Il eut, à ces derniers mots, un accent subit de résignation qui toucha Padou sans doute. Car celui-ci changea de bras son parapluie et bourdonna, le front plissé :

« Oui, oui, je comprends... »

Montagnol sentit du bonheur. Il respira. Sa bouche énorme, charnue, s'ouvrit largement aux bons souffles de la plaine.

« Avec ma femme, dit-il, nous pouvons créer un commerce solide. Mais il nous faut des avances. Nous serons comme des coqs en pâte, comme de jeunes amoureux, grâce à toi.

— Oui, oui, très bien! »

Au ruisseau, ils contemplèrent l'onde verte qui glissait parmi des pierres avec la vivacité gracieuse des coulevres entre les plages tapissées de mousse. Padou, appuyé sur le parapluie, réfléchissait, ses petits yeux fixes sous les sourcils blancs, et pareils à des bourgeons d'aubépines humides de rosée.

Comme l'autre avait décidément fini de bavarder, il se retourna, et tandis qu'ils marchaient encore, rompit le silence.

« Quel riche temps pour la terre ! Encore quelques semaines de fine pluie et de brouillards, et le sol trempé jusqu'aux os nous donnera des récoltes en abondance, l'automne prochain !

— Oui ! » dit Montagnol, déconcerté.

Padou souriait. Avec le même calme il ajouta :  
« Crois-tu que j'oublie, Montagnol?... Hé bé, combien veux-tu que je te prête ?

— Mon Dieu!... Cinq mille francs!...

— Cinq mille!... »

Padou allongea ses doigts contre ses minces lèvres fermées en grommelant des mots d'huissier et des chiffres. Montagnol le considérait, anxieux, bouleversé comme un enfant qui eût redouté les exigences de son maître, et se fût méfié de son savoir et de ses ruses. Aussi, pour se donner du courage et se couvrir de probité, pour amadouer un peu le terrible bonhomme qui détenait la puissance de l'or, s'empressa-t-il de déclarer :

« J'ai une caution excellente... Mon grangeot de Saint-Siméon, avec la vigne, valent au moins dix mille francs.

— Je l'espère bien !

— C'est sûr, ce que j'avance.

— Je prendrai mes garanties là-dessus. Quand les veux-tu, les cinq mille?

— Quand tu voudras... bientôt...

— Ici, demain matin, à la même heure.

— Oui. »

Montagnol éprouva tout ensemble une joie brutale et de l'angoisse. Il n'eut plus la force de parler. Ce fut en lui un frémissement tel que celui des ténèbres, quand la lueur d'un éclair d'orage les déchire. Un bruit de houle l'enveloppait, l'agitation menaçante, au crépuscule, des bois où jamais l'on n'a pénétré. Il lui sembla tout à coup qu'il était seul dans la campagne et que Padou n'était plus qu'une ombre.

Celui-ci, livré à des calculs, cheminait de son pas géométrique. Le parapluie sous le bras, il se frottait les mains avec insistance, puis s'essuyait le front où des rides gênaient la casquette.

« Je voudrais, dit-il, que tu amortisses la somme régulièrement, avec les intérêts... J'ai calculé. Ça ne te coûtera pas trop cher. Combien, tous les trois mois, pourrais-tu me payer?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— En tout cas, tu répondras sur le grangeot et sur la vigne. Je t'apporterai demain les cinq mille francs. Ensuite, tu passeras avec moi au jardin et tu signeras les papiers que j'aurai préparés.

— Comme il te plaira. »

Montagnol, pour conclure vite, acceptait tout. Mais il tremblait à la pensée d'usure qu'ils seraient bien obligés d'exprimer. Il avait honte. Sa faiblesse l'humiliait. Il tremblait d'horreur, devant ce péché qu'il allait subir, reconnaître. Padou le dépouillait paisiblement. Cependant, cet avare le sauvait de la misère, du déshonneur, sans s'arroger les outre-cuidances d'un maître. Padou parlait avec douceur, avec une méthode aisée et prudente, plein d'amitié. Peut-être l'habitude des fraudes, l'orgueil d'emporter les dépouilles d'autrui, lui donnaient cette assurance. On aurait dit qu'il se moquait du monde avec ses gestes câlins, ses caresses compatissantes, ses longs silences mystérieux.

Montagnol, la pipe entre les doigts, ne fumait plus. Il craignait à présent, sans savoir pourquoi, d'embarrasser Padou. On ne pouvait pourtant pas s'éloigner sans avoir la conscience nette. Combien les frais de son affaire? L'usure était-elle forte?

Padou se taisait, le finaud. Peut-être n'osait-il pas, lui aussi? Montagnol s'impatienta, frappa le sol de ses pieds avec colère, comme pour en faire tomber la boue.

« Hé bien? dit-il.

— Hé bien?

— Tu ne dis rien?

— Non!

— Les cinq mille francs?

— Hé bé, je te les prête!... Tu n'es pas content?

— Si!

— Hé bé, à demain! »

Et Padou s'arrêta, disposé à rentrer chez lui.

« Mais...

— Quoi?

— A quel taux me donneras-tu les cinq mille? »

Padou, ouvrant sa main loyale, montrant des yeux clairs qui feignaient la surprise, répondit :

« Je prête un peu plus cher que les banquiers, mais au taux légal, à cinq francs. »

Les deux hommes se regardèrent. Montagnol joignit ses mains, comme en extase. De nouveau la joie l'envahit, profonde cette fois et sans mélange. Une envie de rire mouvait sa face, tandis que Padou, toujours doucereux et calme, s'essuyait le front.

« Tu es étonné, Montagnol!... Oui, je prête au taux légal!

— Comment! tu ne fais pas l'usure!

— Vous êtes tous les mêmes...

— Tu ne fais pas l'usure!

— Mais pas du tout! Je n'en ai jamais fait! »

Montagnol, les mains jointes, riait. Il était fier de l'honnêteté de Padou, émerveillé par tant de

sagesse, par ce miracle d'humanité qu'il rencontrait tout à coup, chez un camarade. Padou, immobile, semblait réfléchir à d'autres choses.

« Le monde croit que tu fais de l'usure !

— Que m'importe ! »

Le jardinier, haussant les épaules, se mit à marcher avec calme. Montagnol le suivait avec respect. L'âme simple et haute du paysan élevait dans la lumière son âme rude, longtemps compromise sous les libertinages. Il souffrit des injustices dont le monde accablait Padou ; et reconnaissant, enthousiasmé, il aurait voulu aujourd'hui même le défendre, proclamer à tout le monde la vérité si belle.

« Mais, enfin !... Tu ne peux pas laisser dire que tu fais de l'usure !

— Ça m'est égal, l'opinion publique ! Je te supplie de ne souffler mot à personne... Sinon, je me fâcherai !

— Quel être !

— Possible ! Je mourrai comme ça. Je me contente d'être honnête, et j'éprouve une jouissance à répandre le bien, dans mon coin. Je ne vis pas pour les autres, je vis pour moi et pour les miens. Oui, chacun sa manière de vivre ! Je me crois aussi grand que n'importe qui, et je ne veux pas me rabaisser à écouter des racontars infâmes ! Mon père n'aurait pas cru à ces calomnies... Je suis

d'une honnête famille ! Tout le monde devrait me connaître... Tu vois, je fais le bien, on me jette des pierres ! Cela prouve que le monde a souvent des croyances absurdes, qu'il aime les mensonges, et qu'il ne raisonne que par caprice ! Certes, les premières fois, je m'indignais, je criais dans mon jardin, tout seul, j'aurais cassé la tête au premier insulteur venu ! Mais jamais je ne voyais personne qui eût le courage de me cracher l'injure à la face !... Ensuite, j'ai pris le parti de me taire et de pardonner. Le monde n'est peut-être médisant que parce qu'il est malheureux... J'ai pensé qu'un jour ou l'autre la vérité apparaîtra... J'ai ma conscience !... »

Sa voix montait du chemin creux, vibrait en ce fond de plaine, dans l'espace amorti de nuages. Il avait sa fierté à présent. Montagnol, pour ne pas le gêner, s'écartait, docile, plein d'égard et de vénération. Il crut lui plaire d'évoquer sa maison, son passé de travail et d'ordre.

« Pourtant, tu es riche ? »

— Oui, parce que je me contente de peu.

— Tu as de l'argent ?

— Ça m'amuse tant d'en avoir, de le compter, de me mettre des soucis et des chiffres dans la cervelle. Je suis né banquier, vois-tu ! »

Pađou éclata de rire, revenu à son calme et à sa modestie. Montagnol, lui, ne songeait plus à

rire, absorbé dans son culte pour cet homme qui, sans effort, par la seule vertu de sa simplicité, s'élevait au-dessus de l'éloge et du blâme.

« En somme, tu es heureux ? »

Padou, ému de l'embarras du camarade, lui posa une main sur le bras, en marchant, et d'un ton de confiance :

« Je mérite d'être heureux... Le serai-je, maintenant que voici bientôt la vieillesse, le temps de se reposer et de regarder travailler les autres?... Oui, je te le répète, ça me fait du bien de soulager les malheureux, de remuer de l'argent. Mais je ne tente rien pour l'argent, rien, rien!... Au fond, je le méprise. La preuve : comment ai-je marié mes filles ?

— C'est vrai, tes gendres sont pauvres. »

Padou, les mains sur le visage, toussa plusieurs fois, pour dissimuler ses inquiétudes, son appréhension de voir Hubert tomber dans le vice. Et il reprit :

« En cherchant dans les villages, puisque les jardiniers de Pézenas, à cause de ma réputation d'usure, ne seraient pas venus chez moi, j'aurais trouvé des garçons solides et fortunés, pour Aline et Claire. Non ! j'ai préféré des hommes que j'aie connus et vus à l'œuvre, laborieux et francs... Me suis-je trompé?... Nous verrons plus tard... Tout

ça, des toquades ! Une philosophie à moi !... Vois-tu, je suis né banquier, je suis un homme de spéculation... En tout cas, je n'ai fait que le bien. »

Il parlait de source, avec bravoure, dans la sérénité des choses auxquelles il pensait souvent. C'était sa vanité, son triomphe, de montrer aux hommes qu'il obligeait, sa vie droite et sans reproche, tournée vers le juste, vers des rêves de solidarité et de sacrifice qui parfois prennent les âmes, dans la fréquentation de la terre, dans la poésie du travail, sous le soleil. Il se faisait petit, courbé vers la glèbe, pareil à quelque fermier sans importance, et jouissait avec d'autant plus d'abondance de l'estime qu'il avait de lui-même.

Montagnol ne savait comment remercier et s'en aller. Padou souriait, de sa grâce ordinaire, sa jolie sournoiserie de vieux.

Pourtant, il avait un ennui. Comme Montagnol restait absorbé, devenu grave et sensible, il eut la fantaisie, parce qu'il souffrait trop sans doute, de lui confier le chagrin qui le tourmentait depuis quelques jours, le regret d'avoir mal marié ses filles. Seulement, à force de volonté, il se contint, sachant qu'on ne doit pas désespérer de la destinée, qu'on ne doit pas dire ses malheurs, mais les supporter dignement et les vaincre. Là encore, dans sa croyance à la volonté de l'homme, Padou mettait

son orgueil. Pour lui, la famille était une religion sacrée, où nul ne pénétrait.

Il garda sa tristesse. La terre, vaste et belle, détournait les pensées de détresse, offrait la consolation et l'espoir. Malgré tout, il traduisit sa douleur par une exclamation, dont le camarade ne pouvait comprendre la double portée :

« Vois-tu!... Ne nous désolons jamais. Les choses changent. Il n'y a qu'à vouloir... Tiens!... Cette terre, les vendanges l'ont dépouillée; les champs de blé sont encore noirs de labours... Quand l'automne et l'hiver seront passés, tout reverdira, portera des fleurs et des fruits, pour notre bonheur commun... »

Et, relevant le front, Padou se mit à rire :

« Tâchons de ne pas mourir. La vie ne recommence pas, et nous ne savons rien de là-haut ! »

Il montra le ciel où roulaient des nuages, comme sous un vent de tempête les vagues de la mer dans l'ombre du soir.

« Tantôt des orages, tantôt du soleil!... Est-ce qu'on peut savoir?... »

— Brave Padou ! dit Montagnol, qui lui posait ses poings sur les épaules. Brave Padou!... Tu te laisses accuser d'usure !

— Pendant qu'on accuse Padou, on n'accuse pas son voisin ! »

Ils se regardaient, attendris d'une amitié que leur grand âge rendait presque ingénue. Un bruit de charrette apparut au loin, dans les replis du chemin. Ils se séparèrent. Padou, les idées claires et solides, renouvela l'emprunt. .

« A demain !... Ici, à la même heure !

— A demain ! »

Montagnol lui serra le bras, en bredouillant merci, les yeux troublés de pleurs, et déguerpit à la hâte.

Le ciel, d'un bout à l'autre, était rempli de nuages. Le vent ronflait des Cévennes. Les ruisseaux chantaient menu dans les graviers et les sables, sous les arbres dénudés, sous les joncs et les roseaux. Les chemins se confondaient, ternes, dans l'étendue de boue, à travers le brouillard.

Padou ne se plaignait pas de ces temps de langueur. La terre avait besoin, dans son repos, de pluies fécondes qui l'amollissaient comme une pâte neuve. Il avançait par les vignobles de son pas méthodique, conjecturant le labeur et l'argent qu'on leur avait consacrés.

Alors seulement, il s'aperçut qu'il pleuvait. Une pluie d'éponge, fine, poisseuse. Il ouvrit le grand parapluie de cotonnade rouge, et pour prolonger sa promenade, fit un détour, avant de rentrer.

Sa maison lui déplaisait, aujourd'hui. Il cher-

chait à se distraire et pensait à Hubert. Le ruisseau de Tartuyé l'intéressa, avec ses hautes berges, si vieilles, bâties comme des murs. Des couleuvres glissaient dans la mousse, des grenouilles sautaient au fond des mares. Tout à coup il reconnut à quelques pas Anselme accroupi au milieu de l'eau, sur des pierres. Anselme, qui l'avait vu venir, s'était détourné, pour ne pas parler. Padou, ignorant ses rancunes, se dirigea droit vers lui, en veine de flâneries et de bavardage. Il s'arrêta, pencha en arrière, appuyé sur l'épaule, le parapluie qui formait une roue autour de son bonnet de coton bleu, et, secouant la tête avec son grêle rire pensif, clama :

« Hé ! qu'est-ce que tu fais ? »

L'autre, les yeux méfiants, remua sa face de terre ; puis, avec lassitude, les mains trempées d'herbes et de vase, répondit :

« Je pêche, je place mes carafes... Les goujons vont remonter le courant avec cette pluie...

— Gourmand !

— On jouit comme on peut!... Toi, tu as des femmes qui te font de bons fricots, le dimanche.

— Les femmes!... C'est pas ça qui manque.

— Elles ne te manquent pas, à toi!

— Tu en trouveras partout, bien plus que des ânes à la foire!

— Je suis trop vieux... On ne me veut plus!... »

Anselme, accroupi davantage sur les pierres, était obligé de crier par-dessus la rumeur du ruisseau et le crépitement de la pluie. S'imaginant avoir trouvé une malice, il la répéta :

« Je suis trop vieux... On ne me veut plus ! »

Padou comprit. Anselme n'avait rien oublié, ce têtù. Il avait peut-être raison. Qui sait? N'eût-on pas mieux fait de le préférer à Hubert, de lui donner Claire? Avec lui, on n'aurait pas eu des malheurs, une déchéance, à redouter. Aucun Briche n'avait jamais connu la débauche. Padou présuma qu'Anselme, s'il l'accompagnait, se laisserait aller à des reproches et à des insultes. Ces reproches auraient inutilement avivé sa peine. Alors, il lui souhaita bonne pêche, et rentra au jardin.

## II

La maison était morne à cause d'Hubert. La fortune avait véritablement grisé le montagnard. Tandis que Marcel, dans son foyer, était devenu plus taciturne, plus assombri dans ses habitudes d'épargne et de rapacité, Hubert, en recevant la

liberté, avait été frappé comme d'un coup de soleil. On eût dit qu'il n'avait plus rien à faire. Sans les objurgations ou les menaces de Claire, il aurait dépensé le meilleur de son temps à la chasse ou à la pêche, non pas la petite pêche avec des carafes, comme Anselme dans le ruisseau de Tartuyé, ou avec les éperviers qu'on lance d'un geste d'aile, et qui tombent en rayonnant dans les remous de la rivière, mais la grande pêche, le long de l'Hérault, sur une barque, au hasard périlleux d'un voyage. Il passait des veillées pour fabriquer des cartouches, nettoyer son fusil, coudre des filets, consolider des cannes de roseaux.

Marcel gardait rancune à ses parents. Depuis la noce, il n'était pas revenu chez eux. On distinguait bien à présent les deux natures de Marcel et d'Hubert. Celui-ci, exubérant, simple, neuf comme un adolescent, ne saurait jamais la valeur d'une pièce de cent sous. Celui-là, renfermé comme un escargot, passait sa vie à se méfier des autres, de sa femme aussi peut-être, puisqu'il défendait à Aline d'adresser la parole à sa mère, au marché.

Hubert avait du cœur. Malgré tout, on ne pouvait le haïr. Mais quel jour maudit, celui où il était entré dans la maison de Padou ! Le mariage était à peine accompli, et cet ingrat passait la moitié des semaines loin du foyer, à rôder avec les chiens

dans la campagne et dans les bois. Les remontrances ne servaient à rien. Hubert demandait pardon avec tant d'innocence et de candeur, à son âge, qu'on se plaisait à l'entendre et qu'on était désarmé. Tout de suite il contait des farces et plaisantait.

D'ailleurs, on était fier de lui. Il était le plus bel homme de la famille, un des plus beaux parmi les jardiniers. Il se tenait aussi droit qu'un platane, charmant de force et de souplesse, tandis que Marcel était trapu, ridé, la face rude, tout taillé dans un roc. Seulement, tant qu'on userait de beaux discours, Hubert continuerait ses vagabondages. Il eût fallu le mater d'une seule fois, le pousser à coups de trique, comme un baudet, dans le bon chemin, et surveiller qu'il ne s'écartât point. Padou le savait. Mais il n'avait pas, du moins encore, le courage de sévir, soit qu'il craignît de provoquer un scandale, soit qu'il craignît de contrarier Claire. Celle-ci défendait Hubert devant ses parents; et lorsqu'ils étaient seuls, elle le grondait et lui faisait honte.

Padou, en rentrant, comprit que les deux femmes se disputaient. C'était sans doute à cause d'Hubert, toujours.

Elles se turent soudain. Claire, espérant Hubert, avait sursauté vers la porte. A la vue de son père,

elle poussa un cri, et la tête entre les mains, eut une crise de larmes et de sanglots. Ensuite, elle s'apaisa, devint sage et patiente, réfléchit à sa misère comme à un vieux souvenir de douleur que le temps répare. Padou la trouvait si gentille, dans sa mélancolie, les joues ardentes mouillées de pleurs, qu'il oublia un moment ses regrets.

C'était l'heure du déjeuner. Ils se mirent à table, l'un après l'autre. Pendant que Marthe servait, Claire épiait le maître, le suppliait de la protéger, d'avoir compassion. Ils mangèrent en silence, abattus et fatigués. La place vide, celle d'Hubert, attirait les regards et les gestes. L'âme du foyer souffrait.

La pluie tombait d'une rage continue, abîmait les plantes et les ruisseaux. On songeait à Hubert, rien qu'à lui. Avait-il un abri dans la campagne ? De quel côté était-il parti ? Des heurts de vent poussaient l'orage, en paquets, sous la treille, jusqu'au seuil. Claire ferma la porte.

Mais la porte presque aussitôt s'ouvrit, et Hubert apparut, d'un bond, avec bruit, en s'ébrouant, riant d'un rire de santé et de victoire. Marthe et Claire, stupéfaites, s'interrompirent de manger, le pain à la bouche. Puis, Claire s'avança vers Hubert, sans le toucher, sans parler encore. Elle hésitait, surtout à cause de ses parents, qui l'accusaient de faiblesse.

« Je suis trempé comme une soupe !

— D'où viens-tu ?

— Oui, d'où viens-tu ? »

Il regarda les deux femmes avec stupeur, tourna, retourna ses mains, examina ses souliers, sa veste remplis d'eau, et répondit :

« Vous le voyez bien !... Je viens de la pluie. »

Ses yeux d'enfant brillaient. Il était content d'être au chaud et de retrouver Claire. Celle-ci serrait les lèvres pour ne pas rire.

« Assez de gamineries ! cria Marthe. Hubert, nous ne t'avons pas adopté pour que tu sois un fainéant et un gaspilleur !

— Je suis trempé ! gémissait-il, feignant de ne pas entendre.

— C'est bien fait ! Tu attraperas la mort quelque jour !

— Je suis trempé...

— Entends-tu ? continua Marthe. Tu mourras !... Et tu seras bien avancé de nous avoir mis tous en deuil !... »

Hubert, par intervalles, observait la bonne Marthe, semblait répondre un oui pleurnicheur, puis secouait ses habits, claquait des dents, pour qu'on eût pitié. Claire coupa un sarment sur ses genoux et le jeta dans le feu.

« Viens te réchauffer ! »

Il obéit, s'installa sur la chaise qu'elle lui offrait. Il voulut aussi lui saisir les mains, l'étreindre, se réfugier entre ses bras, et ne plus penser qu'à l'heure présente. Elle se déroba.

Au lieu de se fâcher, il se plaça tranquillement devant le feu. Le sarment pétillait sur un tas de braise avec de hautes flammes, des éclats d'or et d'azur, qui réjouissaient jusqu'au cœur. Le bien-être, par ondées lentes et molles, pénétrait la maison. Hubert s'approchait toujours davantage, s'enfonçait sous le manteau de la cheminée, ragailardi, frémissant de cette flambée superbe, après ses courses dans la boue et la pluie. Il étalait ses mains, allongeait ses jambes, respirait à grande aise, comme s'il eût été seul, le maître.

Padou, les coudes sur la table, le front patient, attendait que le calme régnât et qu'on pût exprimer un avis avec profit. Les excès de joie ou de douleur lui déplaisaient. Marthe grommelait, en continuant de manger. Claire apporta à Hubert des sabots secs. Il souriait, toujours docile à sa brave petite femme. Elle se déroba de nouveau, mais resta debout, contre lui. Il l'adora, la bouche ouverte où luisaient ses fortes dents blanches; il se frotta timidement à sa jupe, et s'esclaffa de rire.

« Je ne suis pas mort, murmura-t-il.

— Méchant! vaurien! vagabond! lui dit-elle

tout bas, sans le regarder. Tu veux donc nous rendre malheureux ?

— Et pourquoi?... Nous nous portons tous bien...

— Voilà !... Tu ne sais pas le mal que tu fais... Ce qui me désespère, c'est que tu ne te corriges jamais. »

Et, brusquement, Claire sanglota. Hubert s'assombrit. Il perdit son assurance, et demeura courbé, le visage entre les mains. Il eut la sensation de ne plus être, au milieu de la bonne famille, qu'un étranger, un intrus, un mauvais domestique qui s'était imposé par le mensonge. Il souffrit, en ce moment, et d'aussi haut qu'il pouvait comprendre la destinée. Il lui sembla qu'une pierre lentement écrasait son cœur.

Le silence, à la clarté du feu, peu à peu le doux silence le consola, attendrit les âmes alentour. Il reprit courage, se redressa, comme une branche que la tempête a pliée. Insinuant, il se souleva vers Claire, la prit avec respect, avec dévotion, dans ses bras, et défaillante, désolée du malheur des siens, Claire s'abandonna, s'assit sur les genoux d'Hubert.

Marthe grommelait. Padou, qui s'était remis à manger, les coudes collés à la table, épiait le jeune couple. Ému en ses sens de vieux, devant ses

enfants qui se pardonnaient si vite, il se félicitait de sa clémence. Claire caressait Hubert, le baisait au front, près des cheveux, et des sanglots l'agitaient encore. Hubert embrassait ardemment la jeune femme, l'apaisait, la flattait, avec des langueurs de mains et de paroles, ayant honte pour elle. Il l'embrassait de tout son cœur, exprimant ainsi son amour et son humilité, désirant qu'elle participât un peu de sa nature, afin de mieux pardonner.

« Claire ! lui dit-il. Je suis de la montagne, moi. J'ai été élevé dans les terres, à courir librement, comme les oiseaux... A présent que je suis mon maître, je retourne aux champs, malgré moi, comme les oiseaux...

— Il ne faut pas... Tu as une terre, une famille. Les oiseaux et les bêtes chaque jour ont leur pâture. Et nous, dans notre jardin, il y a la vie à gagner, et l'honneur...

— Je le sais. J'ai bien l'intention de me corriger. Mais écoute. Ma nature a changé, je me suis embelli, puisqu'il me vient des goûts de chasse et de pêche... Tiens ! j'ai trouvé, ce matin, un gîte de lièvres... J'ai attendu pour en voir sortir un. C'est ce qui m'a retardé. Ah ! si j'avais eu mon fusil !... Voyons, tu ne serais pas contente si j'apportais un beau lièvre ?... Je veux vous faire régaler tous !

— Non. Il faut travailler. Avec de l'argent, nous achèterons ce qui nous plaira.

— C'est vrai... Pourtant, si tu savais comme c'est agréable de courir à travers la plaine et les collines, d'être plus fort que le soleil et les orages, de poursuivre les petites bêtes, de déjouer leurs ruses, et puis de les viser, là!... de les tuer, de les voir tomber, de les sentir chaudes, et quelquefois palpitantes, dans la main... Je ne suis pas méchant, non! Ça vous fait quand même une impression de savoir qu'on peut donner la mort...

— C'est lâche, vois-tu... Et tu négliges tout, le foyer et la terre. »

Hubert animait son récit par des gestes : il tendait ses bras, épaulait, se penchait à l'affût, s'agitait, comme à la poursuite d'une bête.

Les sarments crépitaient dans l'âtre, la braise se répandait en sillons touffus, et Hubert et Claire étaient couverts de reflets rouges qui se dissipèrent aussitôt. Claire, regrettant déjà son indulgence, s'écarta. Hubert insistait, suppliant, insinuant de nouveau. Il offrit ses mains. Elle s'écarta davantage. Tout confus, attristé, il se remit contre le feu, les mains jointes, dans un air de prière.

Elle craignit qu'il ne fût offensé, et l'interpella de sa place, avec douceur :

« Tu n'as pas faim? Tu ne viens pas à table? »

Il remua la tête et dit :

« Non. »

Le silence devint plus large. La porte était fermée. La maison était seule, et comme loin de tout, sur la terre. Dans l'âtre, le feu s'éteignait ; des lueurs grises couraient furtivement sur les murs jaunis, effleuraient les casseroles de cuivre, éveillaient aux carreaux de la fenêtre un jour blanc et sensible, pareil au jour d'automne. La douleur du foyer s'augmentait de ce frisson de crépuscule.

« On n'a aucun droit à la table, quand on oublie ses premiers devoirs ! » prononça Padou.

Après avoir plié son couteau dans la poche, épousseté sa veste, il se leva. Il avait mangé selon son habitude, à sa maigre faim de rêveur. Claire repoussa son assiette. Marthe se hâtait de desservir, d'enfermer sous clef, dans le buffet, le pain et les bouteilles.

Hubert, sous la sévérité du maître, n'avait pas bougé. Padou s'avança vers lui, et paisiblement lui posa une main sur l'épaule.

« Hubert ! dit-il, cette existence ne me plaît pas. Est-ce que tu as cru entrer dans une maison de rentiers ?

— Non !

— Laisse-moi m'expliquer... Je croyais te con-

naître. Ce que tu fais n'est pas bien, tu nous as trompés. »

Hubert tressaillit. Padou remarqua ce mouvement de fierté; cela lui plut. Il se détendit de sa rudesse, et continua :

« Nous t'avons accueilli, les bras tout grands... Nous t'aimons comme un fils. Nous sommes bien disposés à te pardonner, Hubert ! Mais je n'aurais jamais supposé que tu m'eusses donné aussitôt l'occasion de t'adresser des reproches... C'est bien pénible de gronder quelqu'un, surtout un homme de ton âge... Je veux que cette vie de vagabond cesse, entends-tu ? »

Hubert porta ses mains au visage, pour se cacher.

Padou, immobile, regardait le feu comme pour y trouver l'inspiration des choses qui le tourmentaient.

« A quoi bon pleurer ? Les hommes ne pleurent pas. Il faut avoir de la droiture et du cœur... Quelle destinée serait la tienne, si tu voulais ! Je t'ai donné ma maison, je t'ai associé à moi... Marcel est jaloux, tu le sais : du reste, cela m'importe peu, car je n'ai rien à me reprocher... Mais enfin, tu es envié. Je ne te demande pas de la reconnaissance, je te demande seulement de légitimer la confiance que tous nous avons mise en toi... »

Hubert se redressa vers le maître, et avant que celui-ci pût se défendre, l'étreignit avec effusion,

en pleurant. Claire s'était rapprochée ; il l'embrassa de nouveau, la garda contre lui, précieusement.

Elle le conduisit vers la table, pendant que Marthe, rouge d'émotion, rapportait le pain et les verres, apprêtait une assiette, remplissait la cruche de vin. Padou prit la chaise d'Hubert, et s'installa, à son tour, devant le feu, les pieds sur les dalles de l'âtre.

La pluie agitait le jardin, frappait les murs par rafales. On ne parla plus de longtemps. Padou réfléchissait, se contenait de pleurer aussi. Les yeux fixes, il pensait à Anselme, revoyait tous les jardins, tous les foyers semblables à son foyer, et ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse. Il se rappela les drames de famille dont on clabaudait quelquefois à la ville. Il redouta, dans son angoisse profonde, qu'il n'y eût sur sa maison un malheur, l'expiation du péché d'usure, que le monde faisait peser sur lui injustement. Hubert ne voulait pas commettre le mal : on le voyait, certes ! Mais peut-être une fatalité le condamnait à accumuler fautes sur fautes, à ne jamais savoir diriger sa destinée, à courir aux calamités irréparables, comme à un abîme.

Un ennui morne, un malaise d'âme, pénétrait le logis. On ne parlait point. Le feu s'éteignait. Claire ouvrit la porte, pour que l'ombre se dissipât. Ils

regardèrent le jour terne et fumeux, où dans les ondées de pluie se confondaient les plantes, les talus, les sillons. Hors de la terre, les paysans ne savaient pas s'occuper. Ils restaient béats, inertes, les poings sur les genoux. Une désespérance, le fardeau de vivre, les accablait. Dans leurs vieux habits de la semaine, rapiécés et poisseux, ils ressemblaient aux statues informes qui sont placées à la lisière de certains domaines seigneuriaux, de loin en loin.

Pourtant, il fallait se distraire. Marthe, le dos à la table, accrocha ses grosses lunettes sous le bonnet, et se mit à tricoter une jupe. Padou, rencogné dans la cheminée, soigneusement, comme un chat qui va dormir, ferma les paupières, et, les bras croisés, inclina sa tête sur une épaule. Là, on serait bien pour se reposer, pour dissimuler aussi. Tout en poursuivant le chemin de ruine où Hubert l'entraînait, il écouta auprès de lui les jeunes mariés qui se courtoisaient sur le banc de bois, sous la fenêtre, et qui, de peur de troubler la quiétude du logis, chuchotaient avec discrétion, enlacés, frémissants de plaisir, avec un peu de honte. Marthe, en tricotant sa jupe, s'endormit.

Claire grondait son homme, toujours avec les mêmes paroles. Lui, promettait d'être sage, de se consacrer au travail. Il renoncerait à la chasse ; il

vendrait le fusil tout neuf, d'invention récente, que la mère lui avait acheté, le surlendemain du mariage. Bientôt, eux-mêmes ne surent plus que dire. Et ils s'admirèrent longuement, en se pressant les mains en souriant, avec une sorte d'étonnement et d'extase.

## III

Après midi, Padou, sans prévenir, prit son grand parapluie et s'en alla. Sur la route, il rencontra des camarades. On se mit à causer.

Tous les jardiniers, avec leurs chausses de toile tombant sur les sabots, leurs vestes de velours, leurs casquettes bordées de fourrure, tous pareils, abrités de larges parapluie de cotonnade, sortaient à la même heure, ces temps de pluie, comme des escargots. Ils allaient, en longeant la rivière, observer la crue des eaux, conjecturer le temps des jours prochains. Ils présumaient d'un avis unanime que la petite pluie fine durerait environ une semaine, favorable aux cultures, et qu'il n'y aurait pas d'inondation. Les premières heures d'oisiveté avaient été bonnes. A présent, on s'ennuyait dans

la maison, pendant que la pluie monotone détériorait le jardin.

Aujourd'hui, Padou avait une autre raison de sortir, au risque d'attraper un rhume ou de dégringoler dans la rivière avec les lambeaux de talus qui parfois, minés par les orages, s'écroulent d'un bloc. Une chaussée, dominant les bois échelonnés vers l'Hérault, séparait de la Peyne le jardin de Marcel. Padou entrerait chez son gendre comme par hasard, sans compromettre sa dignité.

Marcel comprit les intentions de ce roué de vieux, dès qu'il l'aperçut sur la route, rôdant le long des haies, épiant la maison.

Récouvert d'une bâche qui pendait par des ficelles autour du cou, un bonnet de coton enfoncé sur les oreilles, la face mouillée de sueur et de pluie, Marcel piochait ardemment, au milieu d'un carré de choux. Padou, fier de voir son gendre au travail, l'interpella par des gestes, sans hâter le pas. Marcel tourna le dos, continua de piocher.

Aline était seule à la maison, occupée à laver à grande eau le plancher de la cuisine. Enragée à la besogne, elle n'entendit point venir son père. Padou se présenta sur le seuil, un peu sournois, penaud. Subitement, l'ombre de la grêle silhouette humaine et du large parapluie tournoya dans la cuisine, et la jeune femme jeta un cri d'effroi.

« C'est moi », dit Padou.

Il n'entrait pas. Il n'était pas chez lui. Aline le considéra de mauvaise grâce. Il l'avait vraiment effrayée. Elle en tremblait encore. Que venait-il faire aujourd'hui ?

« Entre ! » dit-elle.

Padou ferma son parapluie, l'appuya contre le mur, à un cep de vigne, et pénétra avec précaution, sans lever les yeux alentour, sur les murs et sur les meubles, pour ne pas être accusé d'espionnage. Aline, bourrue, lui donna une chaise, dans la cheminée. Le vieux préféra s'asseoir à même les dalles. Le froid était plus vif que dehors. Il eut un frisson. Elle n'offrit pas d'allumer du feu, et il se garda bien de réclamer. Elle se baissa de nouveau, comme s'il ne se fût pas trouvé là, elle se remit à laver sa cuisine avec entrain, les manches retroussées, la jupe serrée au corps, nouée par derrière. Padou regrettait presque d'être venu. Le silence était pénible, faux, ombragé de menace.

Là-bas, dans le jardin, Marcel peu à peu s'était retourné vers la maison. Parfois il hochait la tête, surveillait la porte, à travers les plantes, mais sans cesser de fouir sa terre. Tout à coup une idée lui apparut, qui le fit rire de gaieté. Il se tint courbé un moment, les yeux écarquillés par une lueur intérieure, sans voir. Jour et nuit il pensait à la for-

tune de son beau-père. Alors il s'imagina que le vieux venait lui rendre justice, lui apporter dans un petit sac de toile étroitement ficelé quelques louis d'or d'autrefois, jolis et sonores. Il eut un bonheur très pur, très enfantin, qui le mouilla sous la pluie. Lentement il se releva, examina le ciel tout noyé de nuages, la vaste plaine en désordre, secouée d'un bout à l'autre par des lames de vent froid. Puis il déposa sa pioche sous un roc, au pied d'un arbre, et rentra.

« Bonjour, père !

— Bonjour, Marcel!... Tu as tort de travailler. Tu ne crains donc pas la mort!

— Je crains la misère. Une fois qu'elle s'est mise dans les terres de quelqu'un, elle est dure à s'en aller, plus dure que la mort. »

Aline, qui remarquait la sympathie spontanée des deux hommes, voulut aussitôt les unir davantage. Elle plaisanta, avec une désinvolture familière.

« Vous n'êtes pas drôles, avec vos histoires de mort et de misère ! »

Elle quitta son balai au coin de la porte, et vint se mêler à eux, goûter ensemble le charme de la paresse, l'émotion d'une amitié nouvelle.

Padou se réjouissait de leur soumission. Ses yeux calmes brillaient, comme chez les enfants qui, le

matin d'une fête, voient leur mère bien vêtue. Ses minces lèvres rasées remuaient avec un désir de bavarder et de rire. Il examina la cuisine, si propre, si recueillie, que décoraient le buffet et l'armoire, les chaudrons roux, les chandeliers de cuivre, les jarres d'huile ou d'olives. Il se résolut, d'un geste confiant : il usa de la chaise que sa fille avait placée tout à l'heure dans la cheminée.

Aline et Marcel attendaient qu'il parlât. Ils espéraient l'un et l'autre, sans avoir pu échanger le moindre mot, mais s'épiaient à la dérobée, que le père, fatigué de leur rupture, venait chez eux tenter la réconciliation. Padou apportait certainement des louis d'or. Ils se rapprochaient toujours, lourdauds, pleins de respect.

Padou déboutonnait sa veste, s'étalait bien à l'aise et ne bougeait plus. Il ne comprenait pas les enfants. Radieux de les sentir près de lui, humbles et attendris, il ne pensait qu'à sa joie. Eux aussi, malgré tout, éprouvaient le plaisir de se reconnaître ensemble, de s'observer dans la paix des choses. La pluie, la tristesse du jour, rendaient meilleur le bien-être de l'abri, du jeune foyer.

Bientôt, ils s'ennuyèrent d'être immobiles, indécis, les bras pendants. Marcel attacha derrière la porte sa bâche qui ruisselait, et parcourut la cuisine en frappant des pieds, pour se réchauffer.

Aline frotta la table, le buffet, puis la table encore. Elle faisait la moue, évitait de s'approcher de son père. Celui-ci, en soupirant, se renversa sur la chaise, au fond de la cheminée. On n'allumait pas du feu pour le père. A quoi donc songeait Marcel? Ce bourru marchait avec indolence, d'un pas lâche et hésitant. Il frôlait Aline, la poussait du coude, et Padou semblait ne rien voir.

Marcel s'avança vers l'âtre, vers le vieux paysan, le maître quand même. Il était gêné, comme s'il eût porté un grand poids sur les épaules. Pour ne pas rester inerte et badaud, il serra son foulard autour du cou, redescendit les manches du tricot, se coiffa d'un chapeau de feutre par-dessus le bonnet de coton.

Padou ne se dérangeait pas. Marcel comprit qu'on ne devait plus compter sur la moindre justice. Il baissa le front, brutal et méfiant. Le silence parut s'accroître. L'averse monotone cheminait par les terres grises. Une bourrasque tourbillonna dans les arbres, battit la porte, fondit à travers le jardin. On eut froid dans la maison, plus froid qu'au dehors.

Marcel, taciturne, les épaules ramassées, s'insinua davantage auprès du père. Il avait un air d'hypocrisie, de mauvais rire, et le balancement satisfait d'une bête qui va saisir sa proie. Padou, avec sa placidité ordinaire, toussota plusieurs fois,

par fantaisie, puis se remua sur la chaise, afin de déguerpir.

« J'étais venu vous visiter, en passant ! dit-il.

— Tu nous as bien vus ? » goguenarda Marcel.

Padou, qui ne s'émouvait pas facilement, fut narquois aussi, mit ses mains dans les poches :

« Oui, je vous ai bien vus !... Vous êtes toujours les mêmes : des travailleurs qui aiment leur maison. »

Padou marcha vers la porte, en claquant des lèvres. Marcel l'accompagna d'un pas d'ombre, ironique, avec des grimaces sournoises. Il étouffait d'indignation, ses joues s'enflaient, ses dents grinçaient, semblaient broyer du fer. Il cherchait un cri de menace, une provocation qui fût prudente, qui ne le compromît pas trop, et qui pourtant fît du mal au vieux. Il aurait voulu, dans sa vanité, prouver de l'intelligence, exprimer qu'il saurait obtenir gain de cause et être le plus fort contre tous. Mais rien ne venait à l'esprit, sinon de trop longues paroles. Alors, il ricana :

« Tu peux rester ! Tu peux fouiller ma maison, tu ne découvriras pas un trésor !... Hubert ne m'a pas donné un sou... »

Padou s'arrêta. Marcel était devant lui. Leurs souffles se confondirent.

« Laisse Hubert ! dit Padou.

— Hubert est devenu le maître, je crois... Il dépense à tort et à travers, pour ses plaisirs, comme un riche.

— Le maître, c'est moi.

— Puisque c'est encore toi, tu ferais bien de ne pas nous prendre pour des bâtards.

— Je n'ai pas d'ordres ni de conseils à écouter.

— J'ai le droit de réclamer, et je réclame!

— Je n'ai rien cédé à Hubert. »

Marcel, décidé à la querelle, éclata d'un élan, d'une voix de révolte :

« Menteur!... Si tu n'étais pas notre père, je te jetterais à la porte!... »

Padou releva le front, sous l'outrage.

« Impie!... »

Les deux hommes, vibrants d'hostilité, se toisèrent. Marcel jeta loin contre le mur son chapeau de feutre lourd qui le cachait, et ses gros yeux, qui sortaient de l'orbite comme des olives noires, étincelèrent, sa face s'anima, rouge de fureur. Padou ne bronchait pas, les traits impassibles à force de volonté. Aline s'était interrompue dans son labeur de ménagère. Elle souffrait de l'affront infligé au vieux, du danger qu'il courait. Et, n'osant intervenir, elle sentit combien elle redoutait son homme.

« Oui! reprit Marcel, oui! Je ne cesserai pas de demander justice! Tu nous as relégués dans un

jardin loin de toi, dans un jardin neuf, que je suis obligé de créer!... Hubert n'a eu qu'à s'asseoir chez toi, pour devenir mon égal! Il est plus que moi, et c'est ce que je n'admettrai jamais, entends-tu!

— Quand même j'aurais fauté, est-ce que les enfants ont le droit d'accuser leurs parents? Crois-tu que c'est avec des arrogances que tu me gagnes?

— A quoi bon te mentir avec des flatteries?

— Et tu préfères m'injurier?

— Je dis ce que je pense!...

— Hé bé, merci!... Tu penses de jolies choses sur mon compte!...

— Je croyais que tu m'apportais de l'argent.

— De l'argent?

— Parbleu!... Il n'y a que ça de vrai dans le monde! Du reste, tu le sais bien.

— Vous n'en aurez qu'à ma mort. Chacun aura sa part. Et cette part ne sera peut-être pas très grande. J'ai peur que tu te l'exagères...

— Il peut être mangé avant ta mort, cet argent qui ne t'appartient plus, puisque vous êtes deux hommes dans ton jardin.

— Hé bé, qui l'a gagné? Est-ce que c'est toi? Je puis en disposer à mon gré... Je suis le maître. »

Padou, lui aussi, élevait la voix. A mesure qu'ils se disputaient, l'outrage s'enfonçait en lui, plus déchirant, comme des clous dans la chair. Jamais on n'avait méconnu son autorité, chez lui. Jamais, au dehors, personne ne l'avait insulté à la face.

« C'est égal ! soupira-t-il. Voilà une belle réception. Je vous remercie... Non, ce n'est pas encourageant ! »

Marcel, à son tour, crut voir une menace. Et agitant les bras au-dessus de Padou, pour l'embrasser, l'empêcher de sortir, le renverser dans un coin, comme un chien, il ouvrit la bouche, voulut cracher le suprême outrage, le mot d'usure, entêté à vaincre quand même. Pourtant, il se contint, dans la crainte encore de commettre un sacrilège. Et secoué par le frisson de sa haine, accablé, laissant retomber ses bras, stupide, il se recula soudain, eut horreur de lui-même.

« A présent, tu veux me battre ? dit Padou. Allons, ça ne va pas mal ! »

Et le jardinier ramassa son parapluie qui avait glissé le long du mur, le déploya bien à l'aise, et partit de son petit pas, sans prêter attention à Aline qui l'avait accompagné jusqu'au seuil.

Marcel, cependant, s'était redressé, avide, farouche. Il s'élança, écarta rudement sa femme, barra la porte de son corps trapu, et les mains derrière le

dos, se mit à regarder le vieux déguerpir sous la pluie. Marcel ricanait, haussait les épaules de dépit et d'impatience. Enfin, d'une voix rogue qui porta sombrement contre la terre, il lâcha, ainsi qu'une poignée de boue, pour chasser à jamais le père d'Aline, l'outrage sanglant, le mot du crime :

« Usurier!... »

Padou, tout en marchant, tressaillit, chancela, comme sous le choc brutal d'un éclair dans l'orage.

« Usurier!... »

Padou cheminait, résistant et fier.

Marcel cria plus fort :

« Usurier!... »

Padou, cette fois, s'arrêta net. Il avait à peine dépassé les arbres de la terrasse, au pied de la côte douce qui conduit à la route, entre des haies. Il se retourna. Marcel le regardait toujours. Dans le rayonnement écarlate du parapluie, Padou demeura immobile une longue minute, les yeux fixes, le front haut d'orgueil et de colère. Il était devenu blême, sa bouche tremblait. Marcel ne bougeait pas, fasciné peut-être : il trembla, lui aussi, pâlit d'une épouvante ou d'un remords.

La rumeur des vents et des eaux, des torrents qui broyaient les cailloux et dans leurs remous emportaient des arbres, grondait à travers la plaine. La pluie, sur les collines, dans les vallées, au

loin, brouillait les bois, les champs et les villages.

Marcel était rentré. Padou s'éloigna, hanté par l'image laide du foyer, où il avait établi Aline, où il avait espéré voir de la jeunesse et de l'amour, connaître des petits-enfants qui auraient grandi dans le bonheur. Mais il ne voulut pas, même vis-à-vis de lui, avoir l'air de faiblir. Il continua sa promenade jusqu'à l'Hérault, par la chaussée, par les sentiers de roseaux et d'amarines. Des camarades l'accostèrent. Il causa tranquillement, toujours un peu courbé, le parapluie sur l'épaule, sans qu'il trahît la moindre inquiétude. Au retour, il considéra les vignes protégées de talus, la rivière bouillonnante et jaune, les champs de luzerne, les bosquets, le jardin de Marcel.

#### IV

La pluie persista tout le mois de décembre, temps de paresse et d'ennui, d'une odeur de cave. Les routes étaient impraticables. Les ruisseaux avaient débordé, l'Hérault lui-même. Ça et là, à travers la plaine, s'étalaient des flaques, des lacs inanimés, d'où les mûriers, à moitié ensevelis,

émergeaient avec leurs branches noueuses. Les revendeuses des environs ne venaient plus. On alimentait tout juste la ville.

Mais le jardin de Padou était représenté chaque matin au marché. Hubert, le premier levé, transportait, en plusieurs voyages, les corbeilles étagées sur sa tête. Claire ou Marthe l'accompagnait. On était très content de lui. Cela excitait l'envie d'Anselme et de Marcel, qui se rencontraient de temps à autre, par les chemins, et qui, pour avoir quelque chose à dire, parlaient des absents.

Les beaux jours de janvier apparurent, d'une lumière de cristal, d'une froidure qui purifiait les glèbes, en des joies d'aurore. Les chiens et les bêtes se régalaient au vent des campagnes renaissantes, à la clarté des cieux qui semblaient essayer une robe neuve. Ce fut le moment de sarcler, d'émonder les arbres, de replanter les roseaux. La plaine se montra dépouillée, mise à nu. Le matin et le soir, quand le vent respire à peine, il fallait se vêtir avec précaution. Alors, on s'occupait dans la cuisine ou dans l'écurie. Souvent, on regardait brûler des branches, dans la cheminée. On se couchait très vite, pour économiser l'huile de la lampe. D'ailleurs, que dire? on était tout le jour ensemble, et c'était une douceur de se séparer, de se revoir le lendemain, avec les mêmes plis du

visage, les mêmes pas à travers le jardin, les mêmes gestes à table.

Hubert était faible de volonté. La frénésie de s'amuser le tourmentait encore. Il n'osait pas, se dissimulait avec peine. On devinait, pourtant, sa tentation. Que de fois il admirait son fusil accroché au manteau de la cheminée ! Il le caressait du bout des doigts, en passant, et il riait avec malice, quand on le surprenait. Il vantait le beau soleil, les champs sans verdure, où il fait si bon courir, seul, au gré des sentiers. Des chasseurs, avec leurs chiens, longeaient le mur du jardin. Il les interrogeait, estimait la valeur de leurs gibecières et de leurs armes. Une fois, Padou eut pitié.

« Parbleu ! lui dit-il, je ne t'ai pas défendu d'aller à la chasse !... Pourvu que tu ne négliges pas tes affaires !

— Merci ! » murmura Hubert.

Et sans regarder le vieux, tout confus, il décrocha son fusil, le nettoya aussitôt.

Le lendemain, il fut le premier au marché. Claire l'accompagnait, aussi heureuse que lui qu'il prît un peu de plaisir. Même, elle proposa de porter un fardeau de corbeilles. Mais Hubert évitait qu'elle eût de la fatigue et du souci. Quand la besogne fut terminée, il décampa, son fusil sur l'épaule.

Ce montagnard avait une jambe de lion, qui sans

fatigue dévorait des kilomètres, du matin au soir. Il explora toute la plaine, contourna les collines. Les fermes surgissaient çà et là, à l'écart des chemins, blanches, dans la lumière. Il les fuyait. Des camarades l'auraient fait bavarder et boire. A force de marcher, de parcourir les champs, les coteaux plantés de vignobles, les terrains incultes mangés de broussailles, les olivettes grises, il rencontrait du gibier. A midi, son havresac était plein. Dans les bourgs et les hameaux, les paysans le plaisantaient, demandaient s'il n'avait rien acheté aux braconniers.

A la tombée du jour, Hubert se trouva à Saint-Antoine, de l'autre côté de l'Hérault. Là, sur ce mont pelé, se répandait la vigne maigre de son beau-père, parmi quelques luzernes. Il la visita rapidement, puis gagna le village de Castelnau-de-Guers. Sur la route, il rejoignit des hommes de son âge, qu'il avait connus un dimanche, à une fête des environs, et ils le firent boire, par bonté, avec la joie de l'accueillir. Comme il était las et qu'il n'avait pas mangé depuis le matin, il but avec avidité, plusieurs fois de suite. Sa tête s'échauffa bientôt, s'exalta, eut du vertige. Les amis lui versaient à boire. Il pérerait.

Lorsqu'il sortit de Castelnau, Hubert titubait un peu, discourait sans suite, la langue épaisse. Son

havresac semblait plus lourd, chargé de pierres. Mais la marche le remit d'aplomb, l'air vif le réveilla. Tout de même des nuages brouillaient ses yeux, des choses légères bourdonnaient, ainsi que des abeilles, autour de son front, puis s'envolaient. Il était radieux, très fier de ses exploits de chasse. On serait surpris à la maison, on ferait la noce pendant trois jours. Claire, cette petite folle, allait lui sauter au cou. Il riait, il aurait salué tout le monde sur la route. Les rouliers descendaient de leurs charrettes, les villageois se hissaient sur leurs chars à bancs, pour le regarder, tant il marchait vite, gesticulant, emporté par la course.

Hubert avait beau se hâter, la nuit serait rendue plus tôt que lui à la ville. L'ombre, par bonds énormes, flottait dans la campagne, en poussière de troupeaux. Des silhouettes d'arbres remuaient, des maisons pâles, des cabanes de chaume. Au-dessus de Saint-Antoine, la lune blanche, dans une brume banche, montait lentement.

Hubert eut la fantaisie de faire un crochet par la chaussée, d'atteindre le jardin de Marcel. Les durs et éclatants soleils avaient séché les terroirs, qui dans le calme vibraient d'une sonorité de dalles. Il prit un sentier droit à travers les vignes, escada le talus. Jusqu'à l'Hérault, les bois dormaient, dans leurs creux de joncs et d'herbes. Le ciel pla-

nait très haut, pur, comme une plage luisante, plein d'astres. Les choses d'ombres, vivantes, grouillantes, bourdonnaient, innombrables.

Hubert ralentit le pas. La maison de Marcel semblait proche, la maison noire au toit massif, aux murs patauds. Il se pencha vers le jardin, qui était profond et mort, et resta un moment à examiner.

Hubert perçut derrière les buissons un remuement fureteur, un chien sans doute qui rampait. Il se déroba, et après avoir armé son fusil, s'avança de nouveau, se tint en garde, à l'affût. Il avait toujours pensé que Marcel l'attaquerait lâchement, à l'improviste. Il s'avança davantage, exaspéré, fiévreux, touchant le sol d'une main pour ne pas perdre courage. Tout à coup le bruit se rapprocha. Parmi les broussailles froissées, deux yeux brillèrent. Il reconnut Marcel. Les deux rivaux étaient là l'un contre l'autre, amenés par le hasard peut-être, dans un coin isolé de campagne. Hubert leva le front et ne bougea point, le fusil entre les mains, disposé à épauler, à faire feu sur l'ennemi. Marcel, qui le regardait fixement, souffla comme un chat, et les broussailles s'étant refermées, s'éloigna en rampant. Lorsque la sensation de sa présence se fut éteinte dans l'ombre, Hubert se redressa, suspendit son fusil désarmé à l'épaule.

Il se blâmait d'avoir eu peur, regrettait le temps perdu. Il se mit à courir.

Cependant, on serait satisfait, au jardin, de savoir l'hostilité bien déterminée de Marcel. Hubert reconnut avec joie que le bon cœur des parents de Claire lui était réservé, à lui, le montagnard. Il espéra que cela durerait longtemps. Marcel se punissait lui-même.

Dès qu'il rentra, les deux femmes, en criant, le repoussèrent vers le seuil. Il voulut se défendre, étaler son gibier, raconter la méchanceté de Marcel. Elles le bousculaient toujours. Marthe le menaçait, l'aurait frappé au visage, s'il s'était révolté. Claire empoigna le havresac, le jeta sur le carreau, pour le piétiner. Aussitôt elle se ravisa, elle revint à Hubert, brutale, indignée de ses fautes, tourmentée aussi du chagrin de le gronder. Lui se résignait, ahuri sous les reproches, épuisé par l'émotion de tout à l'heure, la rencontre de Marcel.

« Tu ne vois donc pas que tu mets le désaccord dans la maison ! tu restes dehors tout le jour, tout le jour ! On s'inquiète à cause de toi !... Je parie que tu n'as rien mangé depuis ce matin ?

— Non, je suis fatigué... J'étais si content ! Voyez !... Une si belle chasse !... »

Il s'accroupit pour ramasser le sac. La mère l'empêcha :

« Laisse !... Tu aurais dû rentrer dans la matinée !... Oui, si tu continues, je prendrai ton fusil, j'irai le perdre dans la rivière !... »

Hubert s'humiliait, stupéfait par toutes ces injures. Il n'osait rien dire de Marcel.

« Allons, mange !... »

Claire l'invitait à la table.. Elle lui servit le couvert, un plat de haricots, une tranche de pain. Il l'implorait timidement, cherchait sa main, la frôlait du genou. Elle s'écartait encore, boudeuse, têtue, comme une enfant. Tout penaud, il remplit son assiette.

Il n'avait pas faim. Il se sentait pesant et grossier. La lueur de la lampe le troublait. L'odeur de la maison tiède augmentait son malaise. L'ivresse, plus forte, remontait en lui. Il avait dans la bouche le goût des boissons mauvaises qu'on lui avait données, au village. Son front brûlait, serré dans des étaux. Il s'accouda, brusque, refusa de manger.

La mère avait porté le sac sur le buffet, et sournoisement, après avoir vérifié le riche produit de la chasse, s'extasiait avec gourmandise, les lèvres sensuelles, et songeait. Padou, reposé sur les dalles de l'âtre, le menton dans le gilet, semblait dormir.

Alors, Hubert essaya de se lever. Mais il crut que la maison s'en allait dans un lent tourbillon. Il

chancela, s'affaissa sur le banc. Claire, désolée, le soutint vite entre ses bras, d'une longue étreinte.

Marthe rangeait dans un panier les deux cailles, le perdreau, les alouettes. Elle était trop émue pour parler. Même elle s'apitoyait, elle pardonnait. Le pauvre Hubert ! C'est pour eux qu'il s'était fatigué, rendu malade ! Il serait toujours un grand garçon sans expérience ! Après tout, ce n'était point sa faute, si on l'avait mal élevé... Et Marthe avait des idées de douceur et de clémence, ne voyait que des fêtes pendant la semaine. On jouirait un peu, avec le gibier d'Hubert. Elle s'approcha de Claire, lui remit une lampe.

« Va coucher ton mari ! va !... »

Padou, se détournant à peine, se renversa sur la chaise et gémit :

« Notre vieillesse sera malheureuse... »

## V

Pâques arrivait tard, cette année, en avril. Les roseaux avaient grandi. La mousse couvrait les murs et les fossés. Les oiseaux se multipliaient, pépiaient dès l'aurore. Pour les éloigner, on piqua

dans les endroits découverts des mannequins habillés de haillons, de vieux balais en croix coiffés de chapeaux de paille. Ils s'enhardissaient quand même, et leur maraude mettait Padou en colère, chaque matin. La rivière coulait une eau vive, limpide, presque aussi bleue que le ciel. Les lessiveuses venaient au-dessous du jardin, parmi les peupliers, laver le linge de la ville : elles l'étendaient au soleil, sur le gravier, ou bien l'épinglaient le long des cordes attachées aux arbres, sur les buissons, sur les clôtures. Le toit de la maison verdissait aussi : des fleurettes y surgissaient, comme des étoiles.

Les jours de beau temps, quand l'aurore rouge allumait les toits bruns et roses du faubourg, mettait en relief, dans l'ombre mouvante, les ponts et les routes, creusait la rivière pareille çà et là à un pâturage, et que le jardin émergeait, dans le progressif rayonnement de l'espace, Padou était vraiment heureux. Les coudes appuyés sur le manche de la pioche, il relevait sa casquette et regardait, patiemment, alentour. C'était le même bonheur que depuis cinquante ans, et qui restait neuf, réfléchissant les choses, comme l'eau de la rivière qui semble toujours la même et qui pourtant, chaque année, donne à boire à de nouveaux oiseaux, nourrit de nouvelles plantes issues de vieilles racines.

Padou regardait.

Son jardin était pour lui un miracle. Il resplendissait de propreté et d'ordre, en ses carrés tirés au cordeau, arrosés à des heures fixes, d'un bout à l'autre. Il n'y avait pas un caillou dans les sillons, pas un brin de paille, pas une fleur surgie à l'improviste. On le surveillait incessamment. La terre était brune, humide, presque savoureuse. Les salades avec leurs grosses feuilles frisées, les radis avec leur houppes dentelée, les poireaux, le persil, les pois, les choux avec leurs énormes bouquets pâles, répandaient une harmonie de verdure odorantes, qui donnait appétit. Les arbres bourgeonnaient : leur écorce, velue de mousse, parfois crevait de sève. La rosée scintillait partout, sur le sol, sur les murs, sur les plantes. Une voix d'innocence s'exhalait, un balbutiement de réveil.

Padou était heureux. La terre ne ment jamais. Elle tient ses promesses, reconnaissante des sacrifices qui lui sont consacrés. Elle devrait être un exemple aux hommes. Et bientôt Padou, en la regardant, songeait à sa famille.

Marcel et Aline ne venaient plus au faubourg Saint-Christol. Padou n'irait plus chez eux. Il ne s'humilierait pas une seconde fois. Aline était à plaindre d'avoir à subir cet homme plus dur qu'une pierre, de vivre dans son ombre, en servante, et

d'apprendre avec lui la cupidité et le mensonge. Si Padou avait marié ses filles à des garçons de rien, c'est qu'il avait espéré qu'ils auraient grandi au-dessus des meilleurs, par gratitude, par fierté. Il aurait voulu montrer la sagesse parfaite dans sa famille, montrer au monde son orgueil d'avoir accompli le bien, d'avoir eu raison contre les préjugés et les médisances. Plus tard, quand il eût été vieux, incapable de travailler, il se serait glorifié d'avoir confié sa terre à des mains puissantes et pures. Et aussi, il aurait eu des petits-enfants : il les aurait menés à l'école, comme font tous les grands-pères. Les boutiquiers l'auraient arrêté sur leurs portes, et l'auraient admiré. Quelle revanche, alors!...

Mais il ne réaliserait pas ces rêves. Après lui, Hubert et Marcel se disputeraient devant le monde, dévoreraient l'héritage en procès. Même, qui sait ? conserverait-il sa fortune jusqu'à sa dernière heure ? A présent, il avait peur de la ruine, et cela le rendait honteux, le faisait rougir. Il baissait la tête, fermait à demi les paupières, pour ne plus voir le jardin ni le soleil.

Hubert s'échappait souvent, courait les campagnes. Parfois, il rentrait ivre. Une fois, il avait joué de l'argent dans un village, il avait emprunté. Et Padou, qui connaissait les hommes, savait qu'il

ne se relèverait jamais du péché de jouissance et de paresse. Hubert était né domestique. Cependant, entêté dans ses illusions, Padou pardonnait. Quand il réprimandait Hubert, il craignait de l'humilier, parce que ses parents ne l'avaient jamais grondé, lui, le jardinier de race et de travail, et que dans sa droiture profonde un reproche l'eût blessé au cœur. Et puis, Hubert avait l'esprit de famille. Il aimait comme siens les parents de sa femme, leur parlait si souvent de sa montagne, de la solitude où mourrait sa vieille mère. Chez eux, il avait connu une existence nouvelle, il les remerciait, leur disait son bonheur, trouvant des mots ingénus, d'adorables tendresses.

Depuis quelques jours, il se réservait, il était sage, caressant. On lui promettait de l'amener à Saint-Siméon, le vendredi saint, et cette partie de plaisir lui donnait une joie d'écolier.

Ce vendredi, parés des habits du dimanche, ils s'en allèrent tous ensemble à pied à Saint-Siméon, en remontant la rivière. Hubert et Claire marchaient devant, d'un pas alerte. Ils riaient, sautaient sur les talus, gambadaient dans les roseaux et les fourrés. Padou et Marthe étaient toujours en retard, celle-ci retroussant sa robe de laine rouge, et Padou recueilli, les poings derrière le dos.

Des charrettes, bondées d'enfants et de femmes,

des groupes endimanchés, arrivaient de la ville et des bourgades. Pas un seul travailleur à travers champs. De l'autre côté de la rivière, au coude de la route bleue qui contourne parmi des platanes, Saint-Siméon se dressait comme une quille. Sur ses gradins, des grangeots blancs se préparaient à la fête, parmi des luzernes, des vignobles, des olivettes. A mi-côte, l'antique chapelle au toit roux ouvrait ses étroites fenêtres de campagne. De temps à autre la cloche sonnait, sonnait de sa voix mélancolique et jolie, pendant que les couples, par les sentiers buissonneux, accomplissaient la pénible ascension.

On accourait de partout. Depuis des siècles, ce vendredi, veille de Pâques, ce pays de Languedoc allait à la chapelle de Saint-Siméon entendre la messe, prononcer des vœux et des prières. On allait, toujours, sans rien savoir du saint et de sa légende. Mais un souffle de religion poussait les âmes, une émotion d'amour tombait des cieux pleins de soleil. On allait aussi manger la *coque*, boire du vin, courtiser les jeunes filles. On se réunissait par bandes au bord de la rivière ou sur la colline, au sein des arbres, dans l'herbe et au creux des talus.

Padou portait dans sa poche un litre de vin blanc d'Adissan. Hubert portait un litre de vin rouge; le vin de Saint-Antoine. Claire avait au bras un

panier rempli de pain, d'olives, de viande froide, et elle prenait garde de ne pas le renverser, en écoutant cet espiègle d'Hubert.

## VI

Le jardin était resté seul. Pauvre jardin, bien morne, les portes et les fenêtres closes, sans la rumeur des gens au travail, des poules devant l'écurie, du puits à roue, de l'eau qui court dans les rigoles à gros bouillons. Il semblait abandonné, sans maître, bien que l'aisance, un honneur de famille apparussent sur les murs gris et râpés, où grimpaient des plantes au-dessus de la treille, en un libre décor. Le faubourg Saint-Christol dormait. Toute la ville était à Saint-Siméon.

Vers midi, Anselme et Marcel se rencontrèrent dans le chemin de Castres. Ils étaient les seuls êtres vivants, sous le coteau de Maldinath. Ils marchaient très vite, les bras ballants, dissimulés le long des haies et des roseaux. Derrière le jardin de Padou, contre le talus du poulailler, ils s'arrêtèrent un moment, avec une apparence de causerie et de paresse, pour bien examiner les environs. Pas une

âme ne troublait la solitude. La rivière chantait sur les cailloux, les arbres murmuraient haut dans le soleil.

Alors, d'un bond, d'une masse de leurs corps trapus, ils franchirent l'enclos. Les poules s'effarouchèrent, dans leur cage abritée de chaume. Mais dans l'ivresse du crime, tourmentés aussi par la peur, les deux hommes se précipitèrent à l'aventure, à tous risques.

La clef de la maison était sous le banc de pierre de la treille. Padou, en bon jardinier, usait de cachettes et de mystères. Marcel, à présent, les connaissait. Il ouvrit avec précaution, fit entrer Anselme d'abord, par politesse. Quand ils furent dans la cuisine, bien assurés de leur sécurité, il referma la porte fébrilement. Puis, dans la pénombre, ils hésitèrent, se serrèrent l'un contre l'autre.

« Tu es sûr qu'il n'y a personne? demanda Anselme.

— Oui.

— Je n'ai pas vu partir Padou. »

Ils s'appuyèrent à la table avec une grande fatigue, les yeux inquiets.

« Tais-toi! dit Marcel. C'est toi qui me fais peur, avec tes idées! »

Il s'avança dans l'alcôve, glissa au pied de la vaste armoire qui reluisait, rougeâtre, tout au fond.

« Il est là!...

— Quoi?... L'argent?

— Oui! Il est là, sous l'armoire, je le sais, dans une boîte, dans des sacs.

— Prends-le!... Du courage! »

Marcel s'agenouilla, s'accroupit, avec méthode, épia lentement alentour. Pour enfiler le bras sous l'armoire, pour chercher, à tâtons, il fut obligé de s'allonger, de salir le pantalon et la blouse au carreau de la chambre.

« N'aie pas peur! dit Anselme.

— Non, je n'ai pas peur. Tais-toi!... C'est toi qui m'effrayes chaque fois que tu me touches... Il est à moi, l'argent, oui, aussi bien à moi qu'aux autres!

— Tu as raison. »

Cependant, la pénombre se dépouillait. Un jour de cave venait de la cuisine, par la fenêtre aux carreaux glauques. Il faisait tiède dans la maison, qui sentait l'ail et le linge très fort, parce qu'elle était fermée. Le foyer gardait sa respiration douce d'une vieillotte, et aussi son âme, malgré l'absence des maîtres. Tout était en ordre : les chaises posées dans les coins, les bancs, remisés sous la table, la vaisselle très propre étagée sur le buffet; et dans l'alcôve, le lit énorme recouvert d'un fichu rouge, des images colorées égayant la tapisserie dépolie, un petit Jésus qui ouvrait ses ailes blanches, un

crucifix de bois pendu au chevet, avec un rameau de laurier ; puis, un tapis très ancien où étaient couchées une paire de sabots et une paire de pantoufles ; puis, la glace au cadre doré reflétant ce jour d'agonie comme une eau très lointaine.

Tout à coup, Anselme tressaillit, se pelotonna derrière la porte vitrée où se plaquaient des rideaux écarlartes chamarrés de fleurs bleues.

« Quelqu'un ! »

Marcel, qui soufflait avec effort, aplati sur le carreau, se releva d'un bond, effaré. La clarté blême de la fenêtre lui frappa les yeux. Le bruit qui avait saisi Anselme toujours aux aguets n'était que le claquement d'ailes d'un couple de pigeons : ils avaient rôdé sous la treille, et d'un élan s'étaient perchés sur l'appui de la croisée, en se becquetant, heureux d'être seuls, abrités sous la fraîcheur des murs et des feuillages.

« Vilaines bêtes ! grommela Marcel. Je leur tor-drai le cou !... »

Le rustre observait avec envie les oiseaux familiers, d'une face rogue, penaud, les poings comme des marteaux. Il maltraita Anselme.

« Tu es un imbécile ! Tu m'exaspères ! Si j'avais su, je serais venu seul !

— Allons, calme-toi ! Ne crie pas si fort. Dépêchons-nous !

— C'est facile, de donner des conseils.

— Tiens, je vais t'aider! »

Déjà Briche s'abaissait, se vautrait contre l'armoire. Marcel le repoussa.

« Écarte-toi, tu me gênerais! »

Marcel s'allongea de nouveau, tendit les bras, fouilla parmi la poussière, le front sur le pavé.

« Vois-tu, avec tes craintes ridicules nous perdons le temps!

— Ne t'emporte pas! Ne pense à rien!...

— Tout à l'heure, je tenais la boîte. Voilà que je ne sais plus où elle est... Voyons, où est-elle? »

Il parlait avec lourdeur, haletant, replié sur lui-même. Brusquement, tandis qu'il ne trouvait pas le trésor, il eut la vision d'un miracle. La boîte aurait-elle disparu? Se serait-elle soustraite à sa main criminelle? Il perdait courage, il eut froid.

« Elle n'y est plus? demanda Anselme.

— Tais-toi! La voici...

— Fais-la passer!

— Oh! elle ne m'échappera pas!... Elle était là-bas au fond, et bien cachée, par exemple! »

Il se releva péniblement, la boîte entre les bras, sur la poitrine.

« Voyons!... »

Anselme s'approchait, radieux, hésitant, comme

pour effleurer avec délicatesse une nichée de moineaux surprise parmi des branches.

« Écarte-toi ! dit Marcel.

— Elle est à moi aussi.

— Elle pèse...

— Justement !... Nous la porterons à nous deux.

— Où je la mets ? »

Marcel, sans faire un pas, conservait toujours la boîte sur sa poitrine, la défendait contre l'avidité d'Anselme. Ils n'osaient franchir le seuil de l'alcôve, sortir du refuge de l'ombre, et restaient accoudés l'un à l'autre. Anselme, plus petit, essayait de voir à travers les doigts bouffis de Marcel, levait les yeux sur lui avec admiration. Ils parlaient à voix basse, n'ayant plus la même épouvante du crime, mais la crainte d'être découverts à l'improviste, de ne pouvoir sauver leur proie. Ils la possédaient enfin, cette fortune. A force d'émotion et de convoitise, elle s'augmentait encore, contenait une certitude de bonheur. Puis, ils avaient la conscience de se venger, de punir Padou et sa famille. Anselme verrait ses voisins en déchéance. Marcel, dans le bien-être de son foyer, attendrait que son beau-père demandât grâce. Hubert serait au-dessous de lui. Il commanderait aux deux jardins, en meilleur maître que Padou. Il ne pratiquerait pas l'usure.

Anselme sentit la joie glorieuse de Marcel. Ils se sourirent tendrement, oublièrent tout.

Mais le silence des murs, ainsi que l'ombre, les émut. L'armoire craqua, avec une sorte de plainte. Alors, d'une hâte spontanée, ils se précipitèrent ensemble dans la cuisine, jusqu'à la fenêtre. Là, au jour glauque des carreaux, Marcel écarta ses doigts larges, montra la boîte, d'où les sacs émergeaient, gonflés et poisseux, souillés par une longue fréquentation des mains de Padou.

« Elle pèse? demanda Anselme.

— Oui.

— Laisse voir!

— Ils sont gros, les sacs. »

Marcel recouvrit le trésor entre ses mains, près du cœur. Anselme voulut s'avancer encore, timidement. L'autre le repoussa des coudes. Ils se regardèrent, hostiles déjà, avec étonnement. Mais ils ne bougeaient pas.

« Allons-nous-en! » dit Anselme.

Celui-ci espérait avoir du courage une fois dehors, à la clarté de son faubourg. La moitié de l'argent était à lui. Là-bas, dans la campagne, il le posséderait autant que Marcel, il saurait réclamer, faire entendre sa force et son droit. Dans cette maison, il pensait trop à Padou, et Marcel avait des arrogances qui le déconcertaient, parce qu'il n'était pas chez lui.

« Allons-nous-en ! »

Marcel considéra le trésor sans répondre. Dans sa pesante ivresse de brute, il restait debout, courbé. Parfois, il avait un frisson de tendresse, ainsi qu'à son jeune âge, au temps d'innocence. Ses yeux erraient alentour, dans un rêve.

Tout à coup, il y eut dans l'enclos des bruits de pas, des voix qui se rapprochaient. Anselme s'abrita dans la cheminée, s'accroupit sur les dalles, pendant que Marcel, rampant le long du mur, après avoir déposé la boîte sur la table, écoutait à la porte. Un grand silence tomba, attentif. L'avare, qui s'impatientait, peu à peu ouvrit les yeux vers l'argent, mais Marcel tout à coup se détourna, avec son front livide, sa bouche qui frémissait de menace. Anselme eut peur. Il s'était levé pour saisir la boîte, la toucher une seconde. Devant la colère du jeune homme, il s'accroupit de nouveau, humble, résigné.

Marcel désigna les tiroirs du buffet où l'on enfermait les couteaux, et grogna :

« Je les aurais tués, Padou et sa clique !... »

Il ajouta, en se rongant les ongles :

« Nous devrions sortir. »

Ils hésitaient, s'embarrassaient, au suprême effort. Ils allaient donc emporter l'argent, le compromettre à la lumière, par les routes. Cela leur donna un frisson de péché, de nature sombre et

éternelle, une sensation de la mort. Ils tressaillirent.

« Où irons-nous ? dit Anselme.

— Chez toi. »

Marcel réfléchit, cependant. Ils étaient immobiles, dans l'encoignure de la porte. La maison de Padou les tenait prisonniers. Inconsciemment, ils craignaient de laisser la trace de leurs mains, de leur âme, redoutaient le témoignage des choses mêmes. Tout à coup, ils se détournèrent, comme si quelqu'un eût été là, derrière eux, gisant sur le carreau et les suppliant. Et ils se regardaient. De leur complicité profonde, renaissait le courage. Pareils à des enfants, ils avaient honte de laisser paraître la honte et le remords, l'un devant l'autre.

Une joie les secoua, brutale comme une ondée de vent dans les blés. Chacun d'eux convoitait l'argent tout entier, sans partage. Le désir d'en savoir le compte exact leur faisait remuer les lèvres.

« Allons chez moi, dit Marcel, nous ne serons vus de personne.

— Je veux bien.

— Ouvre !... A présent, tu sais, ne tremble pas... »

Anselme tourna la clef lentement, glissa du seuil, en toussant, d'un air tranquille, comme si Padou

les eût accompagnés. Il examina le jardin par les barreaux de la treille, longuement.

« Je n'entends rien, murmura-t-il, je ne vois pas un chat.

— Pardi ! Tout Pézenas s'amuse à Saint-Siméon ! »

Marcel, qui avait enveloppé la boîte sous sa blouse, essayait de plaisanter. Néanmoins, il ne s'aventura que lorsque Anselme eut refermé la porte et replacé la clef sous le banc de pierre, avec précaution.

« Allons, nous sommes sauvés ! »

Et ils sortirent, bons camarades, causant de leur métier, respectueux des belles cultures de Padou. Sur la route, ils baissèrent la tête, craignant encore de rencontrer du monde, surtout aux détours, aux coins brusques des murailles. Le jour, si limpide, si plein du parfum et de la gaieté de la terre, les importunait. Marcel, sans se lasser, sans demander le moindre repos, dissimulait habilement la lourde boîte, que des passants prendraient sans doute pour une veste ou une paire de sabots.

De plus en plus ils pressèrent le pas. Le chemin les conduisait, par la plaine, derrière les faubourgs. Quelques mètres avant de franchir la rivière, sur la passerelle de la tannerie, tandis que déjà ils apercevaient, par-dessus la chaussée, la maison de

Marcel, celui-ci, ayant un excès de scrupule, toucha le bras d'Anselme.

« Dis, ton frère ne soupçonnera pas ta longue absence ? »

— Pas du tout ! Deux fois par semaine, je vais faire un tour dans la campagne. Briche, lui, ne s'absente jamais. »

Du coin de la tannerie, ils distinguèrent là-bas, sur la route de Castelnau-de-Guers, deux gendarmes qui menaient à la ville un homme de mauvaise allure, en haillons, et très fier, la tête haute. Anselme s'abrita contre son camarade.

« Ce mendiant doit avoir les menottes, remarqua Marcel. Il y est habitué... Sans doute un de ces maraudeurs qui dévastent nos jardins, qui vivent de fruits, comme les bêtes ! »

Anselme se taisait. Marcel reprit :

« Tu sais, tu ne le garderas pas, ton argent ! Il ne faut pas s'en servir. Nous nous vengeons, voilà tout. Mais nous ne sommes pas des voleurs... A la mort de Padou, nous restituerons la somme entière. Va, il n'ira pas réclamer à la justice, ce diable d'usurier ! »

— Tu crois ?

— Oh ! oui. Nous n'avons rien à craindre. »

Anselme, le front bourru, continua :

« Toi aussi, tu ne le garderas pas, ton argent !... »

Moi, je n'ai besoin de rien. Ce n'est pas moi qui mangerai les économies de Padou.

— Les économies !... »

Ce mot les fit rire.

Aline, qui les attendait, accourut au-devant de son homme. Elle allait donc revoir et serrer chez elle, sous son armoire, cette boîte sans couvercle où autrefois, toute petite, elle avait vu son père ranger des louis d'or et des billets de banque. Elle entra la première. Marcel déposa son fardeau sur la table, et il eut encore la force de plaisanter :

« Le trésor du beau-père m'a coupé le bras. Je devrais bien me réserver quelque chose de plus que toi, Anselme, puisque je l'ai porté tout le long de la route !

— Non !... Nous ne devons rien garder, tu le disais toi-même tout à l'heure. Donc, autant faire deux parts égales ! »

Aline observait ce vieux qui était riche, et qui pourtant aimait l'argent, à son âge. Très émus, ils se mirent tous trois, patients et muets, à compter leur fortune.

Le silence demeura profond longtemps. Ils tremblaient. La porte était ouverte, pleine de jour, égayée du reflet des verdure. Le jardin, au bord de la rivière, était bien isolé, loin, et cependant, ils n'osaient plus parler, accoudés sur la table

qu'Aline avait balayée, serrés l'un contre l'autre, tous trois.

## VII

Déjà le soleil déclinait, rayonnait là-bas, autour de Saint-Siméon, pareil à d'immenses gerbes de blé mûr. La plaine frissonnait, toute blonde.

On revenait de la montagne en riant, en dansant, par groupes. On gambadait ensemble, les femmes, les garçons, les fillettes. Les carrioles couraient sur la route, dans la poussière. Les ânes mêmes, chargés de corbeilles vides, ruaient de temps à autre, pour s'amuser aussi.

Marthe et sa fille retournaient au faubourg Saint-Christol, par le même sentier que le matin, le long de la rivière. Padou suivait, les mains derrière le dos. Hubert s'était laissé entraîner au café par des camarades. Les deux femmes parlaient de lui, tendrement, avec un fond de mélancolie. Padou pensait à ses gendres.

« J'ai peur, confessait Claire.

— Il passerait sa vie à se régaler, dit Marthe. Ce nigaud ne comprend pas que ses amis le dupent,

qu'ils sont jaloux de l'avoir vu parvenir si haut. Il lui serait pourtant si facile d'imiter ton père... Où se trouve-t-on plus heureux que chez soi, dans le foyer ?

— Cependant, il a de l'esprit. Il saurait faire fortune, se tenir aussi bien que les autres. Il est vaillant à l'œuvre, quand ses folies de jeune homme ne le dérangent pas. Il n'est pas mauvais.

— Non. Je sais qu'il nous aime, pardi!... Mais je vois plus loin que toi!... S'il ne renonce pas à ses habitudes de dissipation, ce sera notre malheur sans retour, la perte du jardin peut-être. Une fois qu'il aura la réputation d'un noceur, il ne pourra plus se corriger, et il aura perdu à jamais la confiance du monde.

— Si j'avais du courage, j'irais le chercher au café.

— Non. Ce serait du scandale. Il faut cacher les plaies de famille, que veux-tu!... D'ailleurs, malgré tout, il y a de la ressource dans Hubert, parce qu'il a du cœur... Celui que je redoute vraiment, c'est ton beau-frère. »

Claire ne répondit pas, intimidée par la seule pensée de Marcel. Elle avait aussi un sentiment de noblesse ; elle voulait rester impartiale et ne pas même paraître exciter ses parents contre le mari d'Aline. Cependant, comme sa mère ne disait plus rien, elle reprit ses paroles :

« Moi aussi, je redoute Marcel. Il peut nous faire beaucoup de mal. Dieu veuille que mon père vive longtemps !

— Tu as raison, ma fille ! » soupira Padou, qui assistait discrètement à la conversation des deux femmes en marchant toujours derrière elles, de son pas monotone.

Ils atteignaient le ruisseau de Tartuyé. Là, leur maison semblait morte, tournant vers la campagne un mur noir sans ouverture. Dès la brèche, les deux femmes cédèrent le pas au maître. Indolent, courbé, souriant de résignation, à peine s'il accorda un regard au jardin. Il s'abaissa, pour prendre la clef sous le banc de pierre, pendant que Claire et Marthe posaient à leurs pieds le panier et les bouteilles.

Mais d'un bond il se redressa, tout pâle, éperdu.

« Nous sommes volés ! » cria-t-il.

Les deux femmes s'écartèrent.

« Oui, nous sommes volés !... La clef n'était plus à sa place... »

Il ouvrit difficilement, d'une main fiévreuse, en bredouillant de colère. Il poussa la porte avec ses poings, puis attendit, écouta, honteux d'avoir peur. Les femmes s'avancèrent, appuyées à ses épaules. La cuisine avait son air d'habitude, son bien-être pauvre apaisé de pénombre. Padou chancelait, s'adossait aux murailles. Le silence le terrifiait.

Comme tout à l'heure, il ouvrit l'alcôve d'un coup brutal, et hochant la tête dans cette ténèbre, aperçut d'abord des silhouettes qui bientôt s'évanouissaient.

« Sous l'armoire ! » chuchota Marthe.

Il était allongé déjà, cherchait bruyamment. On avait remué la poussière. Il sentit la trace d'un corps sur le carreau.

« Nous n'avons plus la boîte ! gémit-il. Ah ! mon Dieu !... »

Il se releva, suffoqué de sanglots, titubant, se tâtant à la poitrine, au cœur, comme s'il avait des blessures. Le malheur l'écrasait. Longtemps il resta inerte, incapable de penser, dans une stupeur. Il se contenait de pleurer, la tête lourde, se soulageait par de grands soupirs, tandis que près de lui les deux femmes se lamentaient, le front entre les bras, contre le mur.

Cependant l'espoir remua le paysan. Il eut l'idée qu'il s'était trompé sans doute, ou ne se souvenait plus. Il chercha partout, à la hâte, en jurant, sous le lit, dans le placard, dans l'armoire. Mais l'argent n'était plus.

Alors, Padou s'abandonna, eut le dégoût de vivre. Il s'affaissa sur une chaise, au pied du lit, et prosterné dans son désespoir, écouta les battements de son cœur, comme s'il devait mourir à présent.

« Est-ce qu'on nous a tout pris ? demanda Marthe.

— Tais-toi !... Nous sommes des misérables ! »

Il se dressa, les poings serrés, regarda autour de lui, dans la pénombre. Il courut jusque dans la cour, emporté, ivre. Et là, au soir qui tombait paisiblement sur le jardin, il se mit à crier, menaçant la terre :

« Voleurs ! Misérables ! Lâches ! Voleurs ! »

Il ne savait que dire, il était fou. Toute cette chose affreuse, ce monstre de vol, l'épouvantait plus qu'un meurtre, égarait sa raison, le rendait mauvais comme un fauve. Le calme du soir l'irritait davantage, la clarté pâle des cieux, la sérénité de sa terre, au sein de laquelle, chaque soir, il se reposait, la conscience douce, se disant qu'il possédait une fortune, qu'il méritait du bonheur, après avoir tant travaillé et répandu le bien toute sa vie. Sa vie était finie désormais. Toutes les misères l'accablaient en même temps, au seuil de la vieillesse.

Il se mit à hurler de douleur, à plusieurs reprises, comme une bête. Et les bras tendus, les yeux mouillés de larmes, il sembla implorer le soleil qui s'en allait des campagnes. Longtemps encore, les mains jointes, il regarda le ciel, dans une fervente prière, ébloui d'un rêve de protection divine, espérant que par un miracle l'argent pouvait lui être rendu.

Marthe s'était approchée pour le consoler. Il refusa de l'entendre, s'échappa, se sauva vers la route, parcourut en tous sens le jardin, et sa clameur furieuse, désolée, troublait le recueillement du faubourg.

« Voleurs! On m'a tout pris! Il valait mieux me tuer! On m'a tout pris! On m'a déshonoré! Voleurs! Il n'y a plus de justice! Il n'y a plus de bon Dieu! Il n'y a rien!... Où sont-ils, ceux qui m'ont volé mon argent? Qu'est-ce qu'ils en feront? Il est à moi, à moi, rien qu'à moi! Il devrait être souillé par le crime, cet argent! On les reconnaîtrait, les voleurs! Si on les trouve, il faut qu'on les tue! Il me faut mon argent!... »

Le pauvre paysan fouilla l'alcôve d'Hubert et de Claire, la cuisine, l'écurie, le grenier. Et toujours, dans son impuissance, il clamait. Il se voyait jeté à la rue, mendiant, roulé dans les infamies, méprisé du monde, traînant sur les routes, à travers des pays inconnus, sa réputation d'usure.

Enfin, las et meurtri, il se réfugia dans la cheminée, s'assit sur les dalles. Oppressé par le poids de sa colère, haletant d'avoir couru, d'avoir tant crié, il gémissait encore, semblait râler. Marthe lui dit :

« On verra bien que c'est une calomnie, l'usure, à présent que nous allons être pauvres!... On verra bien que tu es un honnête homme... Notre

malheur, au moins, servira à quelque chose. »

A ces mots, Padou s'agita, ouvrit les yeux, regarda vers la porte, comme si la lumière lui était rendue. Puis il redevint immobile, reposé. Après un silence, il se retourna vers Marthe, et dit, les mains jointes sur les genoux, pensivement :

« C'est vrai. On verra que je suis un honnête homme. C'est Dieu peut-être qui nous éprouve. »

Claire pleurait, accoudée à la table. L'apaisement du foyer l'émut soudain.

« Je vais chercher Hubert, dit-elle.

— Non ! protesta Padou. Les gens apprendront notre malheur assez vite. »

Il tremblait comme un roseau, malgré qu'il se défendît de la colère. Cette fois, la détresse était profonde. La Destinée était plus forte que lui. Dans l'espoir de retrouver son calme, sa santé d'âme, à la vue du jardin, il s'éloigna au dehors jusqu'à la route.

Le silence était doux, attendrissant, autour du jardin, comme un silence d'église où l'on prie tout bas. Des lumières, au loin, surgissaient des vieux murs de la ville, parmi lesquels se tassait l'ombre. Le faubourg sommeillait dans sa quiétude des soirs, les arbres se caressaient de leurs frais feuillages, et la rivière chantait son refrain de montagne, plus sonore, sur les cailloux et les sables.

## VIII

Le lendemain, à l'aube, on trouva Hubert étendu dans un ruisseau de la chaussée, près du jardin de Marcel, où il ronflait, bienheureux, les bras en croix. Il se réveilla malaisément, tout étonné de vivre, confus devant les travailleurs d'une vigne voisine qui riaient. D'abord, il ne se souvint plus pourquoi il était venu vers la rivière. Et pendant que, soulevé sur ses coudes, il se frottait les yeux, le souvenir grandit, se développa autour de lui. Il retrouva peu à peu la familiarité du paysage, reprit possession de lui-même.

Il avait honte. Il s'effraya de son inconduite et de ses fautes. Il était seul. Dans la vigne, les travailleurs se cachaient derrière les roseaux et l'appelaient, en se moquant. Rien qu'à la voix, il les reconnut. C'étaient trois jeunes rustres, fils de petits propriétaires, qui s'employaient au compte des riches, pour amasser des économies. Ils ne valaient pas plus qu'Hubert. Seulement ils savaient mener sans bruit leurs noces et leurs ripailles. Hubert les redouta, parce qu'ils étaient bavards et que, sans

méchanceté, par simple caprice de jeunesse, ils iraient dans leur voisinage raconter qu'ils avaient trouvé le beau-fils de Padou vauté au fond d'un ruisseau et cuvant son vin.

Hubert décampa très vite. Heureusement, Marcel, qui piochait à l'autre bout de sa terre avec Aline, n'apprendrait rien. Marcel ne parlait à personne : les travailleurs de la vigne ne se hasardaient pas chez lui.

Hubert hâtait le pas. Quand il fut obligé de se ralentir sur la passerelle de la tannerie, la honte lui revint, il se rappela la nuit abominable. Le chemin l'accompagnait chez Padou, à travers les jardins clos.

Il se rappela. D'abord, à Saint-Siméon, tandis qu'il descendait avec ses parents les chemins de la montagne, des camarades l'avaient pris au bras de Claire, promettant de ne le garder qu'une heure. Et puis une fois entraîné dans le plaisir, Hubert n'avait plus songé à quitter les camarades. Ils avaient soupé tous ensemble à l'auberge, et passé la nuit à boire et à jouer, dans le grand café des jardiniers, resté ouvert après onze heures, de par l'autorisation du maire. Il se rappela très bien. La fièvre le brûlait encore.

Il voyait une table ronde, au tapis vert poisseux et déchiré, des hommes qui se disputaient, puis

brusquement se taisaient, sinistres. Des lampes fumeuses éclairaient ce coin de salle. Alors, il n'y avait plus d'amis. Les hommes se défiaient, se surveillaient, les yeux brillants dans les visages calleux. Des mains allaient et venaient, couvraient le tapis, jalouses, menaçantes, crispées sur les pièces d'or et d'argent.

Hubert avait joué. Dès le début, la mauvaise fortune avait excité ses convoitises. Il s'était obstiné, avec des colères, frappant la table à coups de poing, comme les autres. On buvait des liqueurs fortes. On riait, on se moquait de tout, de la vie, de la terre, des bonnes choses de famille. Une volupté sensuelle prenait la tête et le cœur. Hubert ressentait les nausées encore, revoyait les camarades qui sortaient de leurs poches de l'argent, beaucoup d'argent. Cela l'étonnait qu'ils eussent prévu le jeu, préparé cette nuit de débauches.

On avait joué jusqu'à l'aube. Hubert avait perdu mille francs. Le jour leur avait fait honte à tous. Ils s'étaient séparés l'un après l'autre, sournoisement. Quelques-uns étaient restés, lesquels, fatigués des cartes, avaient bu, pour s'abrutir, pour oublier. Hubert était parti le dernier, avec un camarade qu'il avait accompagné à son jardin, sur la route de Castelnau.

Ensuite, il avait rôdé sur les bords de la rivière,

s'était caché dans les bois, sous les roseaux, ainsi qu'un chien malade. Il s'était couché dans l'herbe d'un fossé, et le sommeil l'avait pris tout de suite.

Hubert avait perdu mille francs. Lui qui mangeait à la table d'un autre, et que Padou pouvait chasser de son toit comme un domestique, avait osé jouer de l'argent, exposer une fortune qui ne lui appartenait pas ! Les camarades lui auraient prêté toujours davantage, parce qu'ils savaient que Padou avait de quoi répondre et qu'il payerait, pour éviter l'accusation d'usure. Mille francs ! Il fallait payer sans retard. Comment avouer là-bas, chez Padou ? Déjà, ces braves parents devaient être fort en colère. On le cherchait sans doute, et Claire pleurait, la pauvre Claire.

Alors, incapable de marcher, s'abandonnant au désespoir, il tomba sur un talus, et les mains jointes, tout poigné d'angoisse, considéra le ciel, balbutia des prières. De grosses larmes coulèrent sur ses mains.

A l'extrémité de la prairie, l'Hérault grondait sa plainte éternelle qui remplit la campagne. Hubert eut un attrait vers les gouffres. Il se rappela des suicides. Il se troubla, lâche, à la pensée de la mort.

Il était trop las aussi, pour avoir du courage. Le sommeil le reprenait. Mais il résista.

Enfin, il se disposait à continuer la route, lorsqu'un vieux jardinier, un camarade de Padou, qui

s'en allait jeter à l'Hérault une portée de chats, s'arrêtant devant lui, et appuyant le sac sur le talus, pour souffler un peu, lui parla :

« Hé bé, que diable fais-tu ici ? »

— Je me repose.

— Est-ce toi qui aurais pris l'argent, par hasard ?

— Quel argent ?

— Tu feins de ne pas comprendre ?

— Je ne comprends pas. »

Le vieux clignota avec malice, avec une moue de méfiance, et reprit :

« Ah ! les hommes de ton âge prennent drôlement les choses les plus sérieuses ! »

— Je ne comprends pas.

— Que fais-tu ici ?

— Mais quel argent ?

— L'argent qu'on a volé à Padou, tonnerre !

— Padou !... Son argent !... Ah ! mon Dieu ! »

Hubert, pâle, tremblant, regardait le vieillard, et tout à coup il sanglota. Le vieillard, au lieu de le consoler, chargea tranquillement le sac sur l'épaule, s'éloigna de son pas monotone de brute.

Hubert comprit qu'il était soupçonné. Il releva le front.

« Hé ! cria-t-il. Écoute. »

Le vieillard s'arrêta, détourna à demi sa face rocailleuse et brûlée, tirée par l'effort. Hubert, tête,

grave, avoua ses débauches de la nuit, se défendit contre les soupçons du vol, dont sa perte au jeu lui donnait une sensation si profonde.

Le vieux ricana :

« Il vaut encore mieux avoir perdu mille francs que de les avoir volés !... Adieu ! »

Hubert songea que ce camarade était peut-être content des détroisses qui accablaient Padou. Cette émotion, soudain, le dégrisa. Ce fut en lui comme un orage de lumière, une fraîcheur d'âme qui renouvela sa force et sa pensée. Il continua résolument sa route, par les traversettes, ruelles désertes et grises fermées de murs énormes, où de loin en loin apparaissent les portes noires des jardins. A l'approche de la ville, sa hâte croissait d'arriver, de voir ses parents. Au faubourg, des gens l'appelèrent. Il ne répondait pas, il marchait vite. Il rencontra Anselme, qui détourna la tête et rougit comme une fille.

Le jardin était seul. Dans le voisinage, on entendait les coups de pioche, les cris des hommes aux bêtes qui labouraient, les aboiements des chiens, toute la vie quotidienne du labeur. Les arbres embaumaient, paisibles, éclatants de feuillages. Pour la première fois, dans ce calme, dans les clartés jolies et les brises de printemps, Hubert éprouva une terreur, l'humiliation de sa nature périssable

au milieu des choses éternelles de la terre. Brusquement, il courut.

Padou était sous la treille, accroupi au seuil, depuis une heure. Les bras sur les genoux, tout replié sur lui-même, il réfléchissait. Il se croyait perdu à jamais. La terre ne l'intéressait plus. Dans la cuisine, les deux femmes, assises face à face, aux coins de la cheminée, les bras croisés, soupiraient de temps à autre, s'essuyaient les yeux, se regardaient avec désolation, puis regardaient dans l'âtre les cendres de l'avant-veille.

Hubert s'arrêta devant le maître.

« Te voilà? dit celui-ci. Lâche! Tu es un vaurien et un ingrat!... Lâche!... »

Cet accent de mépris, sans courroux, troubla Hubert davantage. Et comme si désormais ce nouveau venu n'était rien, s'il n'était plus digne d'être aimé et de vivre en sa maison, Padou se détourna. Hubert n'osait pas rentrer. Pourtant, les deux femmes étaient là, derrière la fenêtre. Claire l'avait entendu. Il se couvrit le visage dans les pans du paletot, pour ne plus voir, pour parer les reproches. Mais on le laissait à la porte, isolé dans sa misère, humilié, sans force, sans honneur.

Claire, après un long silence, l'appela :

« Hubert! »

Padou s'écarta. Hubert pénétra dans la cuisine,

courbé, penaud, impuissant à exprimer sa honte et sa résignation. Pour gagner du temps, il fit le tour de la table. Dès le seuil, il avait eu l'émotion du désastre qui atteignait la bonne et vieille demeure. A mesure cette émotion s'accroissait. Le remords de ses fautes bourdonnait à ses oreilles, et devant les deux femmes prostrées dans leur douleur, il chancela, pris d'un vertige. Enfin, Claire le dévisagea :

« D'où viens-tu ? »

La mère ne bougeait point, enveloppée d'un châle, et frissonnant de froid. Cette immobilité impressionnait Hubert. Les deux femmes savaient sans doute sa nuit de débauches.

« D'où viens-tu ? » reprit Claire.

Il ne pouvait parler. L'ombre des murs l'importunait aussi, son cœur lui pesait comme une pierre. On eût dit que la mort était dans la maison. Le soleil, la voix douce des champs n'existaient pas pour eux, aujourd'hui.

Claire, voyant Hubert sans courage et sans fierté, s'apitoya. Elle fondit en larmes, le front entre les mains, pleine de honte, comme lui.

« Ah! Hubert! »

Il s'avança auprès d'elle, à genoux, et lui saisit les mains, les baisa avec effusion. Claire se défendait encore, mais il la désirait, la suppliait de pro-

férer un mot d'amour, un mot de pardon et de faiblesse. Il parla. Il parla d'une voix soumise, craintive, pour que seule Claire l'entendît :

« Je sais tout... Nous sommes pauvres maintenant.

— Oui, pauvres, ruinés.

— Écoute... Me croiras-tu?... Vous m'avez si souvent pardonné! »

Il lui pressait les mains, l'attirait à lui, souhaitant de lui exprimer par une étreinte son repentir, son dévouement, sa résolution de force et de droiture, devant le malheur. Claire céda doucement. Elle répéta :

« D'où viens-tu? »

Mais elle se penchait avec indulgence. Hubert se souleva un peu, ils s'embrassèrent. Un émoi de jeunesse, la bonté et le plaisir d'aimer, frémit en eux. Ils se réfugièrent dans une consolation réciproque. Hubert lui baisait les mains toujours, ne sachant pas autre chose, et se serrait contre elle, à genoux. Il l'embrassait, lui ravissant les derniers regards et les dernières caresses. Car bientôt, quand il aurait avoué sa faute, elle le rejetterait de la maison. Et il la flattait, reposait son front brûlant sur sa robe, il avait envie de lui dire des mots jolis et amoureux, pour se la concilier déjà. Adorable et généreuse, sa brave petite femme le protégerait contre ses parents.

« Je sais tout, dit-il, j'ai tout appris...

— Oui, nous avons à peine de quoi acheter du pain. Ils nous ont tout emporté. Tu sais que le jardin n'est pas à nous, que nous n'en sommes que les locataires. Nous avons le loyer deux fois par an. Voici Pâques, après-demain. C'est un jour d'échéance... Comment ferons-nous?

— Ton père m'en veut, je crois.

— Mon père est si malheureux ! Après avoir travaillé toute la vie, le voilà à la rue... On l'accuse d'usure, et nous n'avons plus un sou !

— Ne lui fera-t-on pas crédit? »

Claire haussa les épaules.

« Je ne sais pas... Nous n'avons pas d'amis, surtout en ce moment.

— Et Marcel ?

— Tu vois bien qu'il n'est pas venu. »

Ils se turent. Le silence inquiéta Hubert : il regardait Claire, et par moments l'étreignait, avec angoisse, et ses mains frémissaient, tristes et suppliantes. Tout à coup, ses yeux étincelèrent, il éclata :

« Je suis un misérable, moi ! J'ai joué toute la nuit ! Je ne voulais plus revenir, plus te revoir, Claire... On m'a trouvé dans un fossé, là-bas, près du jardin de Marcel. Alors, je suis venu, je n'ai pas eu le courage de me détruire... Oh ! misérable que je suis !... »

Hubert se frappait le visage, en pleurant, contre les dalles, et criait de colère. Marthe s'était retournée. Le maître entra.

« Qu'est-ce qui se passe? »

Padou resta planté au seuil. Il était vieilli de dix ans, ridé, abattu, tremblant sous la pensée. Immobile et morne, cherchant des paroles pour ne pas dire ses ressentiments, il regardait vers l'âtre. Claire releva Hubert, ils s'embrassèrent encore, instinctifs. Le maître se rapprocha.

« Hubert! déclara-t-il. Je ne t'en veux pas. A présent que nous sommes pauvres, nous verrons si tu es venu à nous par intérêt. Nous n'avons plus d'argent... »

Et le vieillard présentait ses mains ouvertes, calleuses et jaunes comme une terre inculte.

« J'ai joué, balbutia Hubert. J'ai perdu... »

— Beaucoup?

— Oui. »

Claire le repoussait doucement. Il ne résistait plus, s'écartait lui-même, sans force, l'âme trouble. Il entendait la voix sombre du remords, qui formait autour de lui une sorte de ténèbres. Il pensa que c'était fini, le bonheur d'être aimé. Alors, résigné, il confessa tout.

« J'irai où vous voudrez, dit-il. »

— Combien as-tu perdu?

— Mille francs.

— Tu es une bête ! » gémit Padou.

Claire se recula contre le mur. Marthe, désespérée, les mains sur la tête, poussa des cris fous, invectiva le monde, les voisins, toute la ville.

Le silence retomba. Il semblait que la détresse se répandait au dehors, par le ciel et les campagnes. Ils tressaillirent tous comme des roseaux un soir de pluie glacée.

Padou regarda Hubert fixement, avec une pitié profonde, une volonté de pardon et de sagesse.

« Nous verrons, dit-il, si tu es un homme. Il faut marcher droit, entends-tu ? Il nous faut vaincre les misères... Toi, puisque tu es jeune, tu peux encore être heureux... »

Et le paysan, dans l'effort douloureux qu'il faisait pour réprimer sa colère, se déchirait les doigts avec les ongles. Mais peu à peu, en parlant, il se sentait fort, meilleur, sous les outrages de la Destinée. Hubert se redressa.

« Je suis un honnête homme, dit-il. Vous verrez bien. Tant mieux que nous soyons pauvres !

— Nous verrons... Nous sommes vieux, nous autres... Toi, Hubert, il te faudra conquérir ta position, comme j'ai conquis la mienne.

— J'ai commis des fautes, je saurai les réparer. On me connaîtra dans le pays... Nous resterons

ici, Claire, et nous serons heureux, comme vous. »

Claire s'avança vers Hubert. Ils s'appuyèrent à la table, attentifs aux paroles du maître.

« Voilà la troisième fois, dit celui-ci, qu'un vol se produit dans les mêmes conditions, depuis que je me connais. Jamais on n'a trouvé les coupables. Néanmoins, j'irai porter plainte. J'irai chez le commissaire, pour avoir la conscience tranquille... Mais, ajouta-t-il, occupons-nous de nous-mêmes. »

Marthe rôdait par la cuisine. Padou prit sa place à table, s'accouda, se mit à compter sur ses mains, et reprit :

« C'est après-demain jour d'échéance. Nous n'avons pas vingt francs dans l'armoire. Qui nous prêterait? Personne. D'ailleurs, je ne veux pas quémander... Nous vendrons la vigne de Saint-Antoine. Nous rembourserons ta dette, Hubert, et nous aurons de quoi payer largement deux semestres... Puis, avec le travail, c'est à nous de reconstituer quelques économies. »

Un espoir passa dans les âmes. Ils s'observèrent. Il sembla que l'on respirait mieux, que la maison se rouvrait au soleil.

« Et ceux qui vous doivent? » interrogea Hubert.

Padou ricana :

« Ceux qui me doivent se garderont bien de se

montrer! Ils se cacheront, au contraire, ils ne demanderont pas mieux qu'on m'ait volé! »

Il ricana encore d'une ironie arrogante, et sortit.

On ne s'était pas rendu au marché, ce matin. Les heures allaient paraître plus lentes et vides. Malgré tout, Padou avait de la peine : une peine qu'il voulait tuer, se méprisant, lui aussi, d'être lâche, de trop penser à l'argent, de ne pas croire à la terre et à Dieu. Il prit une bêche et s'égara au fond du jardin, parmi des arbres qui le cachaient. Il bêcha ardemment, avec obstination, faisant la gageure d'être plus fort que le malheur, de l'oublier, et de ne plus sentir que la fatigue de son corps. Hubert et les deux femmes l'imitèrent. On fit travailler la mule. Le puits à roue grinçant recommença de tourner, l'eau bouillonna dans les rigoles, brillante et blanche.

Ce fut, comme chaque jour, un bien-être de labeur, une joie de petit soleil, dans l'isolement de ce bord de faubourg. Les poules, dans la cour, pico-raient le fumier. Les pigeons voletaient sur le toit par couples. Le porc grognait dans sa bauge, sous le toit de chaume. Les fenêtres, le portail de l'écurie aux larges battants, laissaient entrer la lumière. Des mouches, des abeilles bourdonnaient sous la treille. L'espace était bleu, sonore, gai. Parfois, la brise soulevait la poussière blanche sur les

routes dorées, tandis que la rivière chantait, luisante comme une ceinture de perles, et que les lessiveuses étendaient leur linge blanc sur l'herbe, dans le bosquet

Cependant, le voisinage était en rumeur. Des femmes s'approchaient des roseaux et du mur de clôture. Les passants, plus nombreux, s'arrêtaient. On eût voulu s'informer des moindres détails du vol, et surtout des inquiétudes de la famille, des soupçons de Padou, échanger avec lui des avis et des conseils. Mais on savait Padou très réservé, fermé aux confidences. Le calme du jardin refroidissait les plus hardis. Puis, l'idée de l'usure planait toujours. Quelques-uns déjà clabaudaient qu'il y avait certainement un mystère dans ce vol, puisque Padou était si tranquille. On craignait toujours cet homme si doux, si effacé, qui avait eu les mains pleines d'argent et s'entendait si bien à parler aux louis d'or.

Avant dix heures, Padou cessa de travailler. Il jeta la bêche, et vint vers sa femme, qui, de l'autre côté de la luzerne, arrachait des herbes.

« Il faut tout de même porter plainte, dit-il. A présent, je trouverai le commissaire à la mairie. J'y vais.

— Oui, tu feras bien, on ne peut pas savoir. »  
Marthe espérait un peu. Elle sourit à son homme

et aux plantes, dans une sensation d'amour profond, accru par le malheur.

Padou quitta ses chausse de velours, se vêtit de dimanche, avec son feutre, son foulard rouge, son paletot noir, et déguerpit. Hubert se leva de son sillon pour lui crier bonjour. Claire le regarda défilier le long du mur, jusqu'aux roseaux. Et cela lui donna du courage, au pauvre petit vieux.

Il avait honte de traverser la ville. On l'arrêta au moins cent fois. Les boutiquiers, devant leurs portes, tenaient des conciliabules. On se racontait des vols et des meurtres, qui remontaient à plus d'un siècle. Padou, quant à lui, avouait simplement qu'il était ruiné, qu'il n'avait aucun soupçon, aucun indice. Les gens ne le plaignaient guère. On s'imaginait qu'il avait des trésors enfouis dans sa maison, que peut-être il profitait d'une vétille pour attirer sur lui la considération et la pitié.

Le commissaire de police, un brave homme, ancien gendarme aux gros yeux noirs, accueillit rondement Padou.

« Oui ! oui ! s'exclama-t-il. J'allais venir. Je vais m'occuper de vous. Allez-vous-en ! Vous m'attendrez chez vous... Avez-vous des soupçons?... Non ? Diable !... Les voleurs ne sont pas restés dans le pays, c'est probable... Bonjour ! bonjour ! A tantôt !... »

Le tantôt, il se présenta au jardin, accompagné d'un énorme sergent de ville, qui était tout galonné d'argent sur le pantalon et sur la casquette. Il distribua des coups de canne dans la cuisine, dans les alcôves, dans l'écurie, partout. Il fouilla la paisible demeure de la cave au grenier, en prenant des notes. Padou, qui ne croyait pas beaucoup à ces fariboles, était navré de voir sa maison troussée, retroussée sans scrupule par un inconnu. Même, cet homme de police chez lui l'effrayait un peu, lui offrait, par une étrange version des réalités, la vraisemblance du déshonneur, d'une faute.

Le commissaire, très zélé, se représenta pendant quelques jours. Cette affaire lui causait des ennuis et des fatigues. Cependant, tout le pays à la ronde s'en occupait, le journal de la préfecture la discutait souvent. Glorieux du lustre de son nom, il se pavait en un beau prestige, espérait surtout de l'avancement, s'il attrapait le voleur.

On ne découvrit rien. Les jours de printemps s'écoulèrent, par intervalles égaux d'averses et de soleillée. Tout le monde se tourna vers la terre. Bientôt, une légende se forma autour de ce vol : ce fut un roman d'aventures, qui de temps à autre entretenait les discussions, aux cafés et sur les places. Seulement, le jardin de Padou prit comme dans le lointain une couleur de tragédie. Padou devint un

personnage. On fut bien obligé de croire à sa détresse, puisqu'il n'avait pu payer son loyer, le jour de Pâques, et qu'il avait mis en vente la vigne de Saint-Antoine. La considération vint à lui. Malgré ses affectations de modestie et de retraite, il éprouva de l'orgueil.

Même, parfois, il eut des vellétés de représailles. Il se rendit fréquemment au marché avec l'envie de dénoncer, en passant, certains de ses sollicitateurs congédiés, qui avaient autrefois colporté sa réputation d'usure. Mais il se contenait, refusait d'être mauvais et vil.

Ses obligés l'évitèrent, ainsi qu'il l'avait deviné. Les sommes qu'il avait prêtées, une quinzaine de mille francs, auraient fait sa fortune. Il lui était impossible de proclamer un seul nom, ne possédant plus de preuves. S'il s'était fâché, les emprunteurs auraient crié à la calomnie, et sans doute auraient assigné Padou devant les tribunaux. Les voleurs avaient trouvé vingt mille francs en louis d'or et billets de banque. Mais, des autres papiers, que feraient-ils? Ils auraient bien dû les lui laisser. Aussi Padou était-il convaincu que le vol avait été consommé par deux hommes au moins, et qu'ils étaient du pays, qu'ils connaissaient ses habitudes.

Seul, Montagnol, après le départ du commissaire, était venu au jardin. Padou, qui le savait plus

malheureux que lui, écarta ses offres généreuses.

Le jardin renaissait au bonheur, dans une virginité. Hubert, robuste et sain, ne quittait plus sa tâche. L'adversité le retrempait. Le cœur du foyer était en lui. Il admirait la patience et la simplicité du maître, s'efforçait de mériter ses éloges. Levé le premier, avant l'aube, il mettait tout en branle dans la maison, fournissait la pâture aux bêtes, balayait çà et là, puis attelait la mule et s'en allait au marché disposer les corbeilles pour Marthe ou Claire. A son retour, il prenait la bêche, et silencieusement s'adonnait aux cultures. Du reste, il prévoyait que bientôt le jardin serait à sa charge. Il s'appliquait à savoir être le maître, à porter dignement la succession de Padou. A cause de Marcel, il lui plaisait de n'être qu'un pauvre, de ne devoir sa destinée qu'à lui-même. Marcel ne pourrait plus l'accuser d'avoir reçu des privilèges. S'il avait de l'argent, un jour, il montrerait au monde des mains pures, il passerait dans la ville la tête haute, avec la vanité légitime d'avoir gardé chez lui Marthe et Padou jusqu'à leur dernier jour et de les avoir soignés.

Marcel ne venait pas au jardin. Ses secours d'argent, Padou les aurait repoussés. Mais il subissait mal l'ingratitude des enfants, leur dureté stupide. Aline surtout, Aline qui chaque matin se rendait

**au** marché, où elle évitait sa mère, le préoccupait **beaucoup**. Autrefois, elle aimait ses parents, elle **ne** les aurait pas laissés souffrir. C'est parce qu'il **était** privé d'elle, qu'il la souhaitait si ardemment.

A la fête des jardiniers, au mois de juin, Padou paya son écot, ainsi que tous les ans. Le drapeau de la corporation, avec un cortège de jeunes hommes qui dansaient au son des fifres et des tambours, vint le saluer, saluer son jardin et sa maison. Mais il ne se dérangea point, même pour aller à la messe. Ce fut la première fois qu'il essaya de travailler, ce jour de grande fête. Hubert, Claire et Marthe, demeurèrent avec lui, parmi les plantes.

L'après-midi, il eut une tristesse infinie, une défaillance de tout l'être. Il délaissa sa bêche, sans rien dire; erra, les bras ballants, à travers les vergers, jusque dans la cour. Il s'assit sur une pierre, contre le portail de l'écurie.

Des idées noires le harcelaient. Lui qui était si clément, si brave envers les brutalités du sort, il éprouvait un malaise de corps et d'âme. Il estimait la vie méchante et injuste. Ce jour unique de fête, plus sacré que les dimanches, évoquait les années prospères, si loin déjà, pendant lesquelles sa fortune avait suivi une ascension constante et sereine. A présent, elle était anéantie, cette fortune, comme si jamais elle n'eût existé. La vigne qu'il avait

achetée avec l'espoir de grosses vendanges, et pour rester au niveau de ses camarades, il l'avait vendue un vil prix, l'autre soir. Il avait à peine quelques louis d'or dans l'armoire. Mon Dieu! comme les destinées les plus solides s'effondrent! Elles sont pareilles aux arbres superbes qui mettent tant d'années à grandir et qu'abat un choc de tempête. Et puis, cette réputation d'usure, qui pesait sur tous ses actes, sur tous ses malheurs, le faisait souffrir sans cesse. Elle restait attachée à son nom, collée à sa peau, comme une plaie, malgré que tout proclamât sa pauvreté et son honneur.

Padou songeait aussi à ses enfants. Il avait prêté ses sentiments aux autres hommes. Qu'importe s'il s'était trompé! Du moins, maintenant, Hubert lui donnait raison. Mais Marcel? Ah! Marcel! il était plus dur que les aïeules qui sont avares! Pourtant, il était du pays, il était de la plaine, celui-là. Pauvre Aline! Elle vieillirait, enchaînée à cet égoïste, elle aurait son cœur.

Padou, en regardant son jardin, se sentit pleurer. Le gai soleil, odorant, brillait par les solitudes, par les feuillages illuminés et tendres. Les arbres, les taillis, s'animaient au souffle large et régulier des campagnes.

Padou entendit les cloches de la fête qui sonnaient vêpres. Dans l'azur, vers les horizons sono-

res, les cloches de Saint-Jean répandirent leur voix grave, réveillant de nouveau les années lointaines, les émotions d'enfance et de jeunesse. L'immensité se recueillit. Padou joignit ses mains en un doux élan de prière. Il songea, lui si vieux, à ses parents, à la mort. Il revit sa mère, une femme petite et calme comme lui, qui l'embrassait tous les dimanches, au retour de la messe; son père, un rustre épais, trapu comme Aline, qui riait tout le temps, qui jouait des farces aux voisins et aux amis. Padou étendit ses bras avides, dans une vision, pour retenir l'âge heureux et pur. Et déçu, il se mit à trembler, il essuya ses paupières, contempla le jardin.

Marthe s'était approchée. Il lui fit un peu de place, l'obligea de s'asseoir sur la grosse pierre. Et il l'admira en souriant. Il remontait peu à peu à la réalité, à la gaieté du soleil.

« Je ne puis rien entreprendre aujourd'hui. C'est plus fort que moi.

— Va faire un tour de campagne avec ta fille. Il y a si longtemps que tu n'es pas sorti... Hubert restera avec moi. »

Padou se tut. Une idée le sollicitait. Il ne savait comment l'exprimer, dans la crainte d'être lâche. Alors, pour s'en distraire, il parla d'Hubert et de sa fille.

« Ils nous aiment bien, vois-tu. Ils sont notre consolation. Grâce à eux, nous pourrions mourir en paix. D'autres que nous n'habiteront pas le jardin de mon père. »

Il désignait là-bas, sous les amandiers, les jeunes époux qui s'étaient rapprochés aussi, amollis par la tendresse de ce jour de fête. Hubert et Claire se caressaient des mains, des épaules, en observant leurs parents, sans oser marcher à leur rencontre.

Padou frémissait comme un jeune homme, à la pensée des choses qui lui montaient aux lèvres. Cependant, il se retourna vers Claire et Hubert, et avoua son idée :

« Écoute !... Je sais que c'est lâche, mais on ne commande pas à son cœur : je veux aller voir Aline. »

Il attendit la réponse de Marthe. Celle-ci hésitait, humble, toujours résignée devant le maître. Certes, le plaisir de tenter une réconciliation auprès d'Aline la séduisait aussi. Mais elle nourrissait contre Marcel une rancune profonde et de la méfiance. Jamais elle n'aurait le courage d'aller la première chez ce bourru. Elle se tut, abandonnant Padou à son inspiration.

« Ce n'est pas pour Marcel, dit-il, c'est pour Aline. Ils n'ont pas d'enfants. Ils ne savent pas ce que souffrent un père et une mère. »

Et Padou pressait sur ses genoux les mains de

sa femme. Puis, tout pensif, il considéra les arbres du bosquet qui faisaient dans la lumière des frissons pareils aux replis de l'eau sous la brise. Marthe se leva au-devant de Claire, laquelle s'avavançait, disant :

« Hubert ne peut pas travailler, ni moi non plus... Entendez-vous les cloches de la fête ?

— Les vieilles cloches qui vieilliront plus que nous, qui réjouiront encore d'autres générations... »

## TROISIÈME PARTIE

---

### I

Anselme n'était pas heureux.

Le partage du trésor de Padou avait donné à chacun des compères dix mille francs, lesquels, ainsi comptés en somme ronde, semblaient avoir été préparés à l'avance pour qu'il n'y eût point de contestation. Anselme avait laissé à Marcel tous les papiers de créances. Ce qui les ravit beaucoup, ce fut de rencontrer, parmi les débiteurs de Padou, des camarades qui passaient pour aisés, des familles qui menaient grand train. Marcel, en sa qualité de gendre, se targuait d'un droit sur le vol. D'abord, pour l'accomplir, il s'était aventuré davantage ; il avait montré le plus d'audace et de ténacité, et la responsabilité devait lui rester presque entière. Malgré tout, Anselme tremblait d'être découvert. Car il se voyait à plaindre, même aujourd'hui qu'on renonçait à chercher les coupables. Il n'avait pas

d'excuses, tandis que Marcel pouvait espérer une indulgence.

Ce chagrin l'étonnait, dans sa raison un peu trop primitive. Il avait simplement voulu se venger d'avoir été évincé par Claire, en privant Padou de sa fortune. Et le crime était apparu, vibrant d'une portée lointaine. Sa conscience le lui renouvelait incessamment. En outre, il était déçu. Malgré sa résolution de restituer, à la mort de Padou, ces dix mille francs à Hubert, il s'accusait de n'être qu'un voleur bas et vil, peut-être moins digne de pitié que les hommes de rebut qui croupissent en prison. Il rougissait de l'estime qu'on lui portait encore, de l'affection que lui gardait son aîné. Celui-ci remarquait bien que Frère Anselme se détraquait, mais sans jamais soupçonner le motif d'un tel désarroi.

Après le partage, Anselme avait couru chez lui enfermer les billets de banque dans un coin de sa grande chambre, au fond d'une caisse. Il les maniait le matin et le soir, s'efforçait en vain d'en éprouver quelque plaisir. Pourquoi les avoir tant enviés, s'il ne pouvait en faire usage et les joindre à son argent honnête, à l'argent du jardin ? Au contraire, ils lui rappelaient les succès d'Hubert, et sa haine imbécile de vieux. Combien il aurait pu être heureux, dans sa fortune, avec Briche ! Il au-

rait vécu jusqu'à son dernier jour, parfaitement tranquille et fier devant lui-même ; et de jeunes couples l'auraient courtisé, à cause de son héritage. Il ne pensait qu'à ce trésor de Padou, et n'osait pas le détruire. Quelquefois, il avait l'intention de le rendre, d'aller pendant la nuit le glisser au seuil de la maison voisine, sous le banc de pierre où, le jour du crime, il avait remis la clef. Mais Marcel s'y opposait, avec la menace d'une dénonciation publique. Alors Anselme fut condamné à cacher dans sa chambre, près de son lit, cette richesse inutile. Lâche, toujours seul, il ne s'approchait pas du mur de Padou. Il ne saluait plus Marthe au marché. Padou n'expliquait sa sournoiserie que par l'éternelle injure du mariage, et cela faisait rire.

Les premiers jours, Anselme avait rencontré Marcel, et on avait pu causer, reconforter dans l'amitié les illusions et le courage.

Mais, à présent, Marcel l'évitait, contrarié de ses gémissements et de ses miséricordes. Anselme ne retrouvait même plus son complice pour parler du crime. Pendant l'été, aux après-midi si brûlantes que les terres tombent au silence et que les travailleurs se couchent sous les ombrages pour laisser passer la canicule, il déserta son jardin. Il erra au soleil, par des ravins pleins de poussière, le long

des ruisseaux taris, dans les chemins creux comme des fosses. Il erra aussi le long de la rivière, dans les bois de la chaussée.

Un jour, brusquement il entra chez Marcel.

Celui-ci piochait, le seul peut-être dans la campagne en feu. Anselme, stupéfait de cette vaillance, s'arrêta sous un chêne de la cour. Marcel arriva sur lui, en agitant ses bras. Anselme, placidement, essuyait avec sa manche les bords trempés de sueur de son chapeau de feutre.

« Hé bé! quoi! Qu'est-ce que tu veux? Tu m'embêtes avec ton argent! Ton argent! Toujours ton argent!... Porte-le-moi, s'il te gêne! Qu'il soit chez moi ou chez Padou, qu'est-ce que ça fait? Ça ne sort pas de la famille! »

Anselme s'essuyait le visage. Il laissa passer la colère de Marcel et répondit :

« Tu ne sais pas si je viens pour l'argent.

— Hé bé, pourquoi alors? »

Anselme chercha des explications : en vain. Il s'assit sous le chêne, au penchant du talus.

« J'ai chaud. Tu n'as pas de quoi boire? »

Marcel, les bras nus, la figure abritée d'un chapeau de paille, en son costume de terrien, la culotte de velours, la chemise de laine, les guêtres de toile montant aux genoux, demeurait abasourdi du calme d'Anselme. Il l'épiait d'un mauvais re-

gard. L'autre, instinctivement, dissimulait ses mains et ses yeux.

« Tu n'as pas de quoi boire ?

— Si ! Entre... J'ai du vin. D'abord, m'expliqueras-tu ces mystères ?

— Il n'y a pas de mystère. »

Ils entrèrent un peu courbés, à pas lourds, avec leur allure de travail. Marcel remplit deux verres de vin. Ils s'attablèrent face à face, à l'air de la porte, dans la cuisine où pénétraient la chaleur du sol, le parfum grisant de l'eau et des plantes. Anselme, après avoir bu, se frotta les lèvres de ses paumes calleuses, et dit :

« Ton vin est bon. Je te félicite... Ça vous ouvre les idées. »

Puis, étalant ses coudes, il ajouta :

« Voilà !... Nous n'avons pas atteint Padou. Tu croyais l'avoir ruiné. Il se relève.

— Alors ?

— Alors, je ne peux plus vivre avec cet argent.

— Tu vois bien que j'avais deviné, vieille bête ! »

Et tous deux, agitant les bras, se défièrent. Aline, qui rentrait, comprit leur querelle. Mais insinuante, intimidée par les rudesses de son homme, elle se retira, sans dire bonjour à Anselme.

« Alors, tu ne peux plus vivre avec cet argent?

— Non. Je viens te proposer de le rendre.

— Apporte-le-moi, pardi!... Voyons! puisque ce n'est pas un vol!... Tu vois bien que les billets de banque ne sont pas utiles à Padou non plus, puisque cet avare se refait une santé!... S'ils te gênent, apporte-les-moi!

— Ce n'est pas un vol. Seulement, Padou n'a pas son argent. Et les papiers, à quoi ils nous servent?

— Les papiers? Ils sont en sûreté.

— Où?

— Ici! Les créanciers n'auront rien perdu pour attendre. S'ils ne payent pas, nous aurons toujours leurs héritiers.

— On voit que tu as étudié la question et que tu as tout prévu.

— C'est que l'argent, vois-tu, c'est sacré! »

Marcel se rengorgea, très flatté de l'admiration d'Anselme. Il remplit encore les deux verres. Des mouches bourdonnaient sur la table, contre le plafond jauni, dans les coins d'ombre fraîche. La chaleur accablait le jardin. Les grands arbres, rangés en cercle devant la maison, respiraient à peine. On entendait au loin, sur la route blanche de Castelnau, les charrettes paresseuses chargées de barriques et de cornues, que les paysans portaient

en réparation à la ville, pour les vendanges. Dans la plaine, les champs de blé, très rares, ondulaient en vagues touffues. Les vignes régnaient à l'infini, sous les brouillards bleus du soleil. Çà et là, des luzernes, des bosquets noirs, des olivettes grises, des arbres isolés, tout petits, sans ombrage. Le ciel planait ardent, bleu, sans un frisson, comme une eau qui dort. C'était un pays de lumière et de silence, partout la solitude, la paix profonde que la moindre rumeur trouble, ainsi que pendant la nuit.

Les deux hommes jouissaient de se reposer dans la maison, de boire, de parler un peu, de réunir leur complicité. Il leur plaisait d'écouter la terre.

Anselme s'inquiétait toujours. Il fourrait ses poings dans les poches, les retirait aussitôt, puis se frottait la bouche, ses longues lèvres minces ridées comme des figues sèches. Puis, les mâchoires entre les mains, il ruminait, cherchait des paroles séduisantes, tandis que Marcel, appuyé à la table, serrant contre lui son verre à demi vidé, considérait le seuil. Anselme voulait bien rendre l'argent à Padou, mais non pas à son camarade. Celui-ci, malgré ses promesses, conserverait le tout à la mort de son beau-père, sous le prétexte qu'il avait des droits. Et puérilement, le célibataire demanda :

« Tu n'as pas des remords? »

Marcel fit sonner haut son rire, montra son front dur qui parmi les cheveux noirs luisait comme le fer d'une pioche.

« Non! je n'ai point de remords!... Je suis de la famille... Voyons, tu me cèdes ta part ou tu la gardes ?

— Puisque tu ne veux pas consentir...

— Allons, décide-toi !...

— Je la garde ! »

Et Anselme se tut, sombre, refoulant par orgueil son dépit et sa colère. Le poing crispé sur la table, il se leva, boutonna son gilet.

« Je m'en vais. »

Mais il avait de la peine à se séparer de Marcel, qui voyait les choses avec tant de sang-froid. Il allait se retrouver seul, près de son frère, sans espoir de réhabilitation désormais.

« Tu m'as fait perdre une heure, déplora Marcel, et tu as perdu un après-midi.

— Hélas! ce n'est ni la première ni la dernière... Ah! si j'avais su!... Je suis bien malheureux... »

Il tremblotait sur ses jambes, indécis, suppliant. Sa douleur toucha Marcel. Pourtant, le jeune rustre se préservait de toute faiblesse, dans son habitude de rêver la ruine de Padou. Sa fortune était assurée,

si Anselme, après lui, s'obstinait bravement dans le crime. Au contraire, Anselme tremblait comme un vieillard à qui on fait l'aumône. Et Marcel le regardait avec étonnement, et respectait son émotion.

« Tu ne veux plus boire? »

L'autre hésita, attiré par le goût du bon vin, par la jouissance de boire en compagnie, une heure de paresse. Enfin, il refusa, mollement, pour ne pas se laisser corrompre.

« J'ai déjà trop bu... Adieu ! Je m'en vais, puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre.

— C'est toi qui ne veux pas. Adieu ! »

Marcel accompagna son camarade jusqu'à la chaussée. Ils marchaient l'un derrière l'autre, indolents, sans parler, sous la canicule si forte qu'ils fermaient à demi les yeux et baissaient la tête. Anselme s'éloigna sans se retourner par le chemin solitaire.

Marcel redescendit au jardin avec une fatigue, une incertitude, et, sous le chêne de la cour, se reposa, humble, pensif.

Déjà il avait le regret de ne pas avoir retenu Anselme. On aurait pu s'entendre. Anselme était riche. Qui sait si on ne pourrait pas acquérir son héritage, en le flattant, en se faisant acheter le silence à propos du vol par un testament solide, signé chez un

notaire ? Marcel aurait très vite échangé les dix mille francs de son beau-père contre le jardin des frères Briche et leur fortune. Il rougit de plaisir à cette pensée d'héritage, hennit tout bas, comme un jeune cheval. Il reconnut avoir été maladroit, même grossier. Mais il se promit de prendre sa revanche, après avoir porté son dessein durant quelques jours et l'avoir bien mûri.

Aline, toujours craintive, au travail, rôdait autour de son homme. Il attendit qu'elle eût terminé son ouvrage, puis l'appela d'un signe, la pressa entre ses bras avec délicatesse. Il l'aimait bien. Elle, peu habituée à ses caresses, l'aimait bien aussi, et le remerciait.

« Tu as vu Anselme, dit-il. Tu sais qu'il venait pour l'argent... Veux-tu le rendre à ton père ?

— Non ! » répliqua-t-elle, frissonnant comme un oiseau.

Étant plus petit, il se haussa légèrement, pour la baiser au front. Aline se livrait, anxieuse, tréssaillait d'une joie sensuelle. Il épiait les arbres autour de lui, le jardin, et s'attendrissait. Elle pressentit encore une malice, un rêve de fortune. Un moment, la peur la saisit. Marcel, trop téméraire, ne reculait devant aucune besogne, une fois sa résolution prise. Mais à présent, il était doux, modeste, plein d'effusion et de sagesse. Elle avait

plutôt confiance. Et ils se cajolèrent avec amour, les yeux dans les yeux, souriants, parmi la lumière des branches. Il lui serra les mains plus fort, la baisa au front de nouveau et se confessa :

« C'est pour me faire plaisir que tu ne veux pas rendre l'argent à ton père ? »

Elle se tut. Il ajouta :

« Nous sommes des voleurs, pas vrai ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu l'as pensé... Non, ce que nous avons fait n'est pas bien... D'autant plus que c'est nous qui sommes volés... Nous aurions toujours eu les dix mille francs à la mort de ton père, pas vrai ? Nous n'avons pas même la satisfaction de punir un coupable. Ton père est un honnête homme. Nous n'avons pas trouvé la moindre preuve d'usure... Anselme veut se débarrasser de l'argent. Peut-être aurions-nous intérêt à faire comme lui, à le flatter... Comprends-tu?... Anselme est riche... Son héritage !... D'ailleurs, non, ce n'est pas bien, nous sommes des voleurs... »

Il parlait avec précaution, amadouait Aline, la caressait comme un chien soumis et fidèle, la baisait aux joues et aux mains. Aline était charmée de ce revirement brusque, que l'ambition dictait sans doute. Mais c'était beau quand même, cela montrait de bons sentiments. Elle cachait ses mains

rugueuses, recouvrait de son foulard le corsage qu'elle avait entr'ouvert, à cause de la chaleur. Une pudeur lui venait, une volupté de chair et d'âme. L'émotion l'empêchait de parler. Cela faisait sourire Marcel. Il s'assit sur le talus, dans l'herbe, abritant contre lui la jeune femme, dont les cheveux lui frôlaient le visage.

« Écoute! reprit-il. Je suis décidé à rendre l'argent... Mais oui, ne pleure pas, écoute!... Cette idée m'est venue tout à l'heure, dès qu'Anselme a été parti. »

Aline pleurait, riait tout ensemble. Marcel la trouvait plus jolie que jamais.

« Si nous restituons l'argent, dit-elle, ça nous portera bonheur.

— Tu as raison. Et moi qui viens d'injurier Anselme!... J'ai du regret... C'est drôle, je me sens devenir un autre homme. »

Il se recueillit, ferma presque les yeux, pour mieux songer. Aline, à présent, s'abandonnait contre lui. Les arbres ne bougeaient pas. On entendait bruire confusément les campagnes lointaines, se dérouler au soleil la rivière rapide. La splendeur du jour plaisait au cœur. Marcel se troublait davantage, en ses pensées de fortune. Toute la terre était heureuse. Il avait le frémissement des joies pures de l'enfance. Il aimait Aline,

convoitait aussi l'héritage d'Anselme, le voyait accessible.

« Anselme est riche... Nous sommes amis et plus que frères, n'est-ce pas? A qui léguera-t-il son bien?

— Ils n'ont pas de famille, les Briche.

— Nous serons riches... Anselme!... Il faudra l'aimer, le soigner, le suivre partout... Nous irons chez lui, nous le ferons venir chez nous... Nous serons riches, s'il veut, et cela ne nous empêchera pas de rattraper les dix mille francs de ton père. »

Marcel s'esclaffa de rire, fier de sa hardiesse et de son intelligence.

« Vois-tu, dit Aline, je ne l'avouais pas, mais l'argent de mon père me procurait des cauchemars, la nuit... Enfin, nous pourrions respirer librement, comme tout le monde. Et toi, tu n'étais pas inquiet?

— Si, quelquefois... Du reste, j'aurais rendu cet argent. J'étais inquiet à cause d'Anselme... Vois-tu? »

Il s'interrompit, les yeux ardents, et ses doigts s'agitaient, crochus. Il souffla dans un effort, embarrassé ou honteux de ses convoitises.

« Vois-tu, je n'ai jamais bien aimé notre jardin. Je n'aime pas ce côté de la plaine, j'ai peur de l'Héroult et de la Peyne... Les dimanches, il vient trop

de monde par ici, en promenade... Puis, les inondations peuvent en un seul jour emporter le travail de vingt ans !

— Tu désires le jardin d'Anselme ?

— Tout juste !

— Ah ! ce serait trop beau !... Un jardin qui existe peut-être depuis des siècles, qui a des murs de couvent et une maison capable de loger deux familles... Les Briche doivent se perdre là dedans.

— Je vois que tu me comprends... Oh ! que ce serait beau !... Nous serions les premiers au faubourg Saint-Christol. Hubert, à côté de nous, serait un petit grillon...

— Hubert ! Claire ! soupira Aline. Ils sont comme nous, ils n'ont pas d'enfants.

— A quoi diable vas-tu penser ?

— Je pense que s'ils avaient des enfants, ils nous flatteraient plus tard...

— Ah ! ma bonne Aline ! »

Ils s'embrassèrent, radieux d'être unis, de si bien s'accorder dans le désir et dans le rêve. Le bonheur leur donnait une inspiration d'amour qu'ils n'avaient jamais connue.

Ensuite, ils s'avancèrent vers le jardin, orgueilleux des fruits de leur labeur.

« Cependant, dit Marcel, il est superbe, notre jardin ! Autrefois, il n'y avait ici qu'une mauvaise

vigne abandonnée... Regarde ça, à présent. Je te dis que c'est superbe !

— Je parie qu'il n'y a pas un caillou de trop ! ajouta Aline. On la mangerait, cette terre ! »

Marcel rajusta ses guêtres, serra sur son ample pantalon sa ceinture de laine rouge. Et il visita lentement son jardin, comme s'il le voyait pour la dernière fois. Aline l'accompagnait, la tête enveloppée du foulard à carreaux bleus, le corsage ouvert. Ils s'extasiaient de temps à autre, posaient le pied doucement, redressaient une herbe, écrasaient une petite motte.

Il y avait de tout dans le jardin : des pois, des tomates, des choux, des radis, de l'ail. Les arbres fruitiers étaient espacés de façon à ne point priver les cultures de soleil.

« C'est nous qui avons fait ça. »

Et, avec un geste de domination, Marcel contemplait son bien.

« Il est adorable !

— Nous le vendrons cher, quand nous aurons celui d'Anselme.

— Nous serons riches. »

Ils se regardaient en souriant, se sentaient bons et purs.

Puis, tout à coup, ils se trouvèrent penauds, d'être là tous deux, au milieu du domaine, à perdre

les heures, les bras ballants. Il ne leur était jamais arrivé de stationner ainsi, comme s'ils voulaient écouter et surprendre la terre dans son mystère. La maison noire, sa porte entre-bâillée, était en face d'eux, là-bas. Ils y allèrent, instinctivement.

Marcel s'assit à table, avec lassitude, et soupira :

« C'est drôle, je ne puis pas travailler.

— Alors, nous ne faisons plus rien ? demanda Aline, qui avait retroussé ses manches.

— J'ai une paresse... »

Aline ne voulait pas défaillir, perdre un après-midi. D'ailleurs, en travaillant, elle aurait oublié ces choses d'héritage qui la tourmentaient comme une maladie.

« Je vais, dit-elle, laver des salades pour le marché de demain. Il fait frais au puits, sous les mûriers et les chênes. Viens-tu ?

— Non. »

Mais il cachait encore une inquiétude. Et voulant savoir, sans le brusquer, Aline se rapprocha, cajoleuse, encourageante.

« Viens avec moi. Le travail dissipera tes idées.

— Non ! impossible... Écoute... J'ai envie d'aller chez Anselme.

— Non... Reste avec moi. »

Aline avait rougi comme une enfant grondée.

« Tu ne veux donc pas que je te quitte ?

— J'ai peur. Reste avec moi, je ne veux pas être seule. »

Et tandis que Marcel laissait échapper un geste d'ennui, elle s'excusa :

« Tu comprends, tes confidences m'ont troublée. »

Marcel réfléchit. Certes, il excusait bien sa femme. Mais lui aussi n'était pas à son aise. Ces choses d'argent le grisaient lourdement, l'affolaient vite.

Alors, avec une gravité profonde, il déclara :

« Nous irons ensemble chez Anselme... Il faut que je le voie, que je lui parle... On ne doit jamais renvoyer les affaires au lendemain. »

Aline maugréa :

« Que diront les gens de nous voir passer ensemble ? Ils croiront que nous allons chez mon père !... »

— Toi, tu t'occupes trop du monde !

— Eh bien, partons ! Nous passerons par les traversettes. »

Elle mit son tablier de serge quadrillé, chaussa ses gros souliers à clous, et attendit. Marcel ôta ses guêtres, endossa la veste de velours.

Ils fermèrent la porte de la maison et celle de l'écurie, et partirent très émus, d'un pas paisible. Marcel ne savait trop ce qu'il allait faire, au milieu

de tous les projets qui, avec un tumulte de bourrasque dans sa tête, tantôt l'emplissaient de lumière, tantôt l'assombrissaient. Il redoutait qu'Anselme maintenant ne voulût pas céder, par caprice, comme cela arrive presque toujours. Il fallait le séduire à tout prix. On l'inviterait à quelque repas : mais sous quel prétexte ?... Et pendant que Marcel imaginait des choses, Aline épiait les jardins par-dessus les murs, en grim pant sur les talus. Des amis les saluaient : Marcel saluait du front, se rongea it les ongles.

Ils ne trouvèrent pas Anselme chez lui. Briche les accueillit très mal, grogna contre eux tout de suite, en les repoussant vers la porte.

## II

Anselme s'était enfui vers Maldinath. Il cheminait, cheminait, au soleil, sans repos, retombait toujours au chemin de Castres, tournait simplement autour de la colline, dans des sentiers poudreux, sous des feuillées et des rocs, qui, privés d'eau depuis trois mois, exhalaient des miasmes de fièvre. Il fuyait le faubourg, la ville ; il fuyait la maison, ne sachant où se réfugier, n'ayant

jamais connu que cette plaine, l'horizon de ces collines. Tout le reste du monde lui était étranger.

A son retour de chez Marcel, il avait avoué à Briche un peu de sa faute, sans dévoiler son complice, en des paroles incohérentes, une hâte d'ivresse. Il avait pleuré, crié sa misère, gémi longuement, comme une femme, s'était frappé la tête contre le mur, pour se tuer. S'il avait eu du courage, il aurait couru chez Padou et lui aurait tout raconté.

Briche avait compris sans peine que Marcel était le complice, l'instigateur du vol. Cette fois, sa nature calme et forte se révolta. L'honneur était perdu. Le pire, c'est qu'il lui était impossible de se défendre, de défendre son frère, d'empêcher que cela fût, ce crime stupide et monstrueux. Leur nom était souillé d'une tache que rien n'effacerait. Le monde ne savait pas encore. Mais qu'importait que le monde fût ou non informé ? L'admirable probité de la famille n'était plus. Il semblait que l'infamie remontât dans le passé, au père, à l'aïeul, aux parents qu'ils avaient aimés.

Et Anselme, là-bas, par les chemins, ne pensait qu'à son frère, avec la honte de se représenter devant lui. Il attendit la fin du jour. Et le soir, sous la colline, l'ombre lui fit peur. Quand tous les travailleurs eurent regagné la ville, quand s'éveilla confusément dans la nuit la parole langoureuse des

arbres, il suivit un torrent, entre des roseaux, dans des pierres.

Il rentra couvert de poussière, harassé, les paupières brûlées.

« Je mérite la mort, dit-il.

— La mort n'est rien, répliqua l'aîné. Nous avons chacun notre heure fatale... Mais moi qui riais, quand je te voyais triste !... Allons, va rendre l'argent à Padou. Tu dois bien souffrir...

— Et toi, mon pauvre !

— Moi, je te pardonne... Mais les hommes, quand ils sauront !... »

Et Briche, dans le silence, ajouta doucement :

« Marcel est venu.

— Marcel ! »

Anselme tressaillit, comme si le complice eût été là, entre eux, brutal et mauvais.

« Marcel !... C'est lui qui n'a pas voulu... Il a la moitié, il ne veut pas la rendre.

— Je le pensais... Toi, va chez Padou ! »

Anselme ne s'empressait pas de répondre. Pourtant, il acquiesça :

« Oui, j'irai ce soir. Je ne veux pas qu'il me connaisse, j'irai pendant la nuit.

— Non ! Il faut...

— Non, je ne peux pas... J'aimerais mieux mourir ! »

Briche se résigna, compatissant à la douleur de son frère. Ils demeurèrent inertes, oublièrent de manger. Dans la nuit profonde, la lampe vacillait, faisait vivre le noir logis, où pénétrait le souffle du jardin, l'âme de ce coin du monde clos de hautes murailles, derrière lesquelles il semblait que commençât l'inconnu redoutable.

Briche, autant que son frère, avait l'angoisse du péché. Ils étaient vieux, ils étaient seuls, privés de consolation et d'espérance. Ils songeaient à l'inutilité de leur existence de devoir et de sagesse. Ils songeaient à l'au delà de la vie, superstitieux, appréhendant une expiation, comme dans leur enfance. Leur esprit s'égarait, persécuté sans cesse par le remords. Ils sentaient, sans échanger un mot, que leurs pensées marchaient côte à côte et qu'ils se méfiaient du lendemain, qu'ils étaient trop faibles pour remonter à la sérénité douce, ainsi que la terre reconquiert son calme après un jour de tempête.

Le lourd bruit d'ailes d'un hibou, à travers des branches, rompit le silence. Briche, désolé, se tourna vers son frère.

« Je ne comprends pas que tu aies convoité l'argent de Padou... C'est bête, c'est insensé!... Il n'y a pas d'excuses!

— On ne mesure pas la conséquence des choses

qu'on veut accomplir par méchanceté... Aujourd'hui, je vois la faute horrible. Mais, avant de l'accomplir, non, je ne comprenais pas...

— Va le rendre !

— Non, n'insiste pas ! Ça me fait trop souffrir... Et puis, Padou pourrait se venger. Il n'aurait qu'à proclamer ma sottise. »

Briche se tut. L'horreur du scandale l'arrêtait.

« Tu as raison.

— Oui, laisse-moi faire. J'irai le rendre, je m'arrangerai cette nuit. »

Alors, selon l'habitude de chaque soir, Anselme ferma les portes, explora le jardin, de crainte des voleurs. A son retour, Briche était déjà couché, dans l'alcôve. Il prit la lampe, et gagna sa chambre, traînant les sabots d'un pas aussi régulier qu'un pendule sur les marches de pierre et qui ébranlait la maison sonore.

Il ferma les volets, pour ne pas entendre la campagne et pour s'isoler davantage. Les murs apparurent blancs et froids. La lampe était douce, animée à peine. Machinalement, il s'agenouilla au chevet du lit, sur une chaise basse, la chaise où, tout petit, il voyait son aïeule assise pendant des heures, dans la contemplation de son passé, au coin de la cheminée vaste. Il s'agenouilla. Comme les prières de son enfance lui revenaient, les courtes et bien-

faisantes prières qu'il récitait avant de s'endormir, sous la surveillance de sa mère, il joignit ses mains et pria, appuyé au dossier de la chaise, les yeux demi-clos, le front sur les mains. Une lueur charmante descendit en lui. Il se sentit du courage et de la fermeté, distingua très clairement les choses qu'il se proposait d'entreprendre. Son cœur battit, une joie monta sur sa face.

Il ouvrit les volets. Penché sur le jardin et vers le ciel, il s'écouta vivre, avec le plaisir d'être seul, de résister encore au sommeil qui couvrait la terre. Il était vieux, n'avait plus longtemps à jouir de son bien. Il pensa à ses amis, aux hommes de son âge, aux défunts, à ceux qui restaient et que des familles entouraient comme des rois. Pourquoi ne s'étaient-ils pas mariés, son frère et lui? Pourquoi? Peut-être parce qu'ils n'avaient pas eu d'amourettes, comme les camarades; peut-être parce que leurs parents étant morts trop tôt, ils avaient été livrés jeunes au souci du patrimoine, et que, enfermés entre leurs murailles, absorbés par le travail de chaque jour, ils avaient laissé passer le temps. Quand Anselme avait senti dans son cœur une émotion de tendresse, un désir d'être aimé, il était trop tard. Claire avait bien fait de se moquer.

Et des plaisanteries jaillirent à ses lèvres. Il re-

garda ses mains calleuses, se palpa les jambes, la poitrine, comme pour constater sa vétusté. Il se mit à marcher. Une hilarité le secoua. Tout d'un coup, s'étant aperçu dans l'étroite glace accrochée au mur, il eut honte, s'estima imbécile et grotesque. Il se vit très laid, avec ses cheveux gris, sa longue bouche édentée, ses yeux enfermés de bouffissures, son nez rougi de verrues.

Mais il lui sembla avoir froid. Car il avait tressailli. Alors, après avoir de nouveau fermé la fenêtre, il retira de la caisse le sac de toile où étaient pliés les billets de banque, et descendit précipitamment. Dehors, au bas de l'escalier, il écouta. Son frère dormait.

Vite il traversa le jardin et la route, à pas de velours s'introduisit chez Padou. La treille était d'un noir et d'une humidité de cave. Anselme, avec une grande peine, retira les billets de sa veste, et d'un geste de dégoût les jeta sous le banc de pierre.

Puis, il déguerpit au galop, la tête basse. La charrette, qui était posée contre le portail de l'écurie, les brancards en l'air, le fit tomber. Il se crut menacé, puni, pris dans un piège. Le silence, les ténèbres, l'effrayaient. Il se releva en rampant, sournois, sans bruit, et se remit à courir, éperdu. De nouveau il broncha contre la borne, roula comme

un paquet dans l'ornière de la route. D'un bond il se releva, repartit au galop, en soufflant.

Dans sa chambre, il regarda le désordre de ses habits, aperçut du sang sur son front, sur son visage, partout, sur ses mains. Ce sang lui fit horreur. Il eut la vision d'un meurtre.

Il dormit à peine, d'un sommeil entrecoupé, et se réveilla avant l'heure. L'approche du jour lui donnait de l'angoisse. Dès l'aube, Padou retrouverait son argent. Ce miracle révolutionnerait le faubourg, la ville, le pays entier. On reparlerait du vol pendant plus d'une semaine.

Il descendit à la cuisine. Une clarté blanche tombait du ciel, grandissait là-bas, vers Saint-Antoine, pareille à de l'eau frémissante sur une rive lointaine. Il n'alluma pas la lampe, par économie, et, ainsi que chaque matin, frappa au vitrage de l'alcôve. L'aîné s'étira, et lentement, avec souffrance :

« Je suis malade... Impossible de me lever. La tête me tourne. »

Anselme resta confondu. Qu'allait-il donc faire aujourd'hui? C'est lui, forcément, qui conduirait son jardinage à la ville. L'expiation commençait. Est-ce que Dieu le condamnerait à dévorer son remords dans la solitude? Il serait forcé tout à l'heure, autour de la halle, de se mêler au bavardage des camarades, même de saluer Padou.

Il gagna le puits et, à cause des taches de sang, se lava dans l'auge pleine. Ensuite, il attela son cheval. Comme tout était préparé depuis la veille, il partit aussitôt, distribuant à droite et à gauche des coups de fouet, pour s'étourdir, pour passer indifférent parmi les choses. Mais la pensée de l'argent, le remords, étaient là, tenaces, croissant à mesure qu'il s'efforçait à l'insouciance. Il se courbait, triste et las. Ses jambes flageolaient parfois, comme s'il avait bu. Il avait des rêves, des visions troubles. Les maisons s'écartaient devant lui. Il s'éloignait de la charrette, de la grosse roue qui aurait pu l'écraser. Il se hâtait, frappait brutalement sa bête.

Au marché, dans la crainte que Marcel et Aline ne survinssent, il s'empessa de céder à bas prix son jardinage aux revendeurs de la banlieue. Les camarades observèrent sa précipitation, son incohérence. L'un d'eux, plus hardi, lui demanda s'il était toujours amoureux ou s'il avait volé quelque chose. Frère Anselme ne répondit pas, revint chez lui tout de suite.

Au pont de pierre, il rencontra Hubert et Marthe qui conduisaient tranquillement leur charrette à la ville. Aussitôt il eut l'envie étrange de les arrêter, de leur dire quelques mots. Mais il se contint, comprenant combien ce serait déplacé, insolent même,

puisqu'il depuis longtemps les Briche ne parlaient plus à la famille de Padou.

Quand il barra le portail de son jardin, le jour brillait jusqu'aux Cévennes. Les cimes vertes s'allumaient, les murs étaient couleur de neige, des oiseaux pépiaient. Il remisa son cheval, essuya la charrette à coups de balai, puis, anxieux, vint frapper à l'alcôve de son frère.

Presque à l'instant, une tempête agita les arbres, parcourut les cultures, enveloppa la maison, comme pour l'emporter. Anselme frissonna. C'était une voix de misère, la mort peut-être, et déjà le paysan s'imaginait seul, abandonné dans le jardin. Il voulut s'abriter dans la cuisine, mais le vent s'engouffrait avec violence. Il eut peur. Il ferma à clef.

Cependant, comme il avait très faim, il prit une grosse tranche de pain frotté d'ail, et s'installa près de la porte.

Maintenant la lumière était rouge sur la terre, des nuages blancs moutonnaient à l'occident, sur la chaîne noire des Cévennes. Bientôt, la pluie tomba, torrentielle. Et la tristesse des choses consolait Anselme. Cet orage lui plaisait, semblait lui faire du bien. Il était loin du monde, chez lui, dans son bon foyer.

Briche se réveilla pour réclamer à boire. Malgré les prières d'Anselme, il n'accepta point de méde-

cin, ne parla même point de son mal. Têtu, confiant en ses propres forces, il préférerait pâtir que d'avoir recours aux hommes.

« Laisse-moi ! geignait-il. Si je dois mourir demain, les savants ne me reculeront pas d'un jour... Laisse-moi... »

Anselme, docile, se réfugia dans la cheminée, sur la chaise basse. Là, il resta des heures, immobile, les mains jointes, songeant à Padou qui avait sans doute déjà retrouvé ses dix mille francs. Il n'était plus un voleur, il se sentait devenir brave, dispos à vivre. Pourtant, il aurait voulu savoir, car la crainte d'être soupçonné le tourmentait toujours. Il pensait encore à Marcel, appréhendait ses reproches et ses représailles. Mais le cadet des Briche n'était plus un voleur ; on saurait répondre à Marcel.

Tout en songeant, Anselme s'endormit sur la chaise, ainsi que faisait autrefois, dans ce même coin de l'âtre, l'aïeule qui mourut sans regretter la terre.

### III

Chez Padou, on se réjouissait de la pluie. Pendant des semaines, il y avait eu un temps sec,

de grosse lumière. Les herbes étaient brûlées, les ruisseaux taris. Des fruits, calcinés, s'étaient détachés des arbres avant leur maturité. Il avait fallu que la mule, tournant le puits à roue, travaillât tout le jour, pour alimenter les vergers et les taillis. Cette pluie était un bienfait du ciel. Ça tombait dru, comme des caresses de rustres, à pans abondants, avec un bruit de tambour. La terre fumait, odorante et tiède, les feuilles frissonnaient ensemble, les arbres s'épanouissaient de plaisir, l'écorce brillante et tout réconfortés.

Padou, penché aux petits carreaux de la fenêtre, les mains derrière le dos, considérait son jardin. Il le conquérait une seconde fois, depuis le vol. Et guilleret, hochant la tête, le maître proféra la vieille formule du paysan :

« C'est des louis d'or qui tombent ! »

Claire lui souriait.

« Toi, depuis quelque temps, tu es mystérieuse!... Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ah! plus tard, tu sauras!... »

Cette cachotterie excita la curiosité du vieux. Il vint s'asseoir près de Claire qui, debout, repassait du linge. Insinuant, remué du désir de partager la joie de sa fille, il demanda encore :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Parle, voyons ! »

Claire rougit. Marthe se mit à rire.

« Je sais bien ce que c'est, moi !

— Non ! riposta Claire. Tu ne sais rien. Parle, toi, voyons ! »

Mais la mère, heureuse du bonheur des enfants, s'amusait à stimuler l'inquiétude de son mari. Elle s'excusa avec malice :

« Je ne suis pas autorisée à parler... Hubert peut-être!... »

Claire appela son homme.

Hubert était dans l'écurie, occupé à réparer les outils du jardin. Il passait en revue la houe, le sarcloir, la serpe, la claie, la brouette. Même il essayait de construire une hotte. Toujours docile, il accourut, bougonnant d'être dérangé. Mais Claire rougissait devant lui. Marthe et Padou souriaient avec un air de badinage. Il frissonna de la joie commune et, ayant retroussé ses manches sur les poignets, s'assit à table, attentif, près du père. Celui-ci expliqua la question, insista tendrement :

« Allons, parle, toi ! »

Hubert, confus, d'abord hésita, observa sa jeune femme. Comme elle ne protestait pas, il finit par répondre, balourd, brusque :

« Il y a que vous serez bientôt grand-père et grand'mère !

— Nous?... Mais tu plaisantes !

— Ah ! pardi ! je l'avais bien prévu ! »

Marthe et Padou se regardèrent. Puis, tous ensemble éclatèrent de rire. Cependant, les deux vieux furent gênés l'un devant l'autre. Padou s'approcha de Claire, pour l'embrasser; mais il n'osa point, resta debout, à l'admirer si modeste et si laborieuse. Le silence se fit un moment, à cause de l'émotion.

« La maison, reprit Padou, va redevenir gaie... Ça va nous rajeunir... Ah! dès que je serai grand-père, je ne ferai plus rien. Hubert, tu pourras te démêler à ton aise!... Je ne m'occuperai que du petit.

— Tu attendras au moins qu'il soit un peu grand, rectifia Marthe.

— Oh! les enfants, ça grandit si vite!

— Si c'est une fille? dit Claire.

— Moi, je préfère un garçon! déclara Hubert, pendant que Padou répondait:

— Moi, ça m'est égal! »

Il se trémoussait de contentement, le vieux Padou, il se frottait les mains et faisait claquer les lèvres, comme s'il buvait du muscat. La pluie battait toujours, d'une rumeur pareille à celle d'un troupeau traversant les champs à la course. Marthe, qui reprisait les flanelles d'Hubert, leva la tête pensivement. Elle humecta le fil pour le passer dans l'aiguille, et dit:

« Nous nous occuperons de la layette.

— Quand tu voudras, répondit Claire, qui depuis quelques jours était plus douce et plus jolie.

— Je me doutais de la chose, reprit la mère.

— Moi aussi ! appuya Padou, en clignant de l'œil. Mais à présent, j'en suis sûr, et je me sens tout drôle et frémissant, comme si la pluie me tombait sur les épaules. »

Hubert se promenait dans la cuisine, les mains aux poches, riant d'un léger rire de vanité. Claire l'épiait avec amour, avec un tel orgueil de le voir heureux et estimé, qu'elle eût pleuré. Comme on ne disait plus rien, il s'en retourna à l'écurie.

Alors, Padou, plus libre en l'absence d'Hubert qui aurait pu se formaliser qu'on le comparât à Marcel, déclara :

« J'ai peur qu'Aline n'ait jamais d'enfants... Ça leur ferait du bien d'avoir une famille, ça les rendrait meilleurs. »

Jamais on ne parlait de Marcel et d'Aline. Leur apparition soudaine au milieu du foyer, en ce moment de tendresse, répandit une mélancolie. Le silence tomba. La pluie résonnait fortement. Claire travaillait sans relâche : elle surveillait le feu, rangeait les corbeilles sous sa main, rapprochait les fers de ses joues, pour voir s'ils étaient chauds à point, étalait le linge sur la table, le battait à grands coups, avec méthode.

Après midi, la pluie cessa. Les nuages se déchirèrent ainsi que des rideaux, tombèrent du côté de la mer, et le ciel se développa dans une clarté d'or, une limpidité de printemps. Les verdure<sup>s</sup> brillèrent, mouillées de gouttelettes blanches. La rivière chantait. Les campagnes exhalaien<sup>t</sup>, comme à l'aurore, de forts parfums que la brise dispersait dans le frais soleil.

Mais le jardin était en désordre : des feuilles roulées çà et là, des cailloux rassemblés, une fange sillonnée de menus ruisseaux. Padou ôta sa veste, et, avec le balai de l'écurie, commença de balayer la cour, puis la treille.

Tout à coup, un gros paquet sortit de dessous le banc de pierre. Padou avec précaution le ramassa, le porta à ses yeux. C'était un tas de papiers touffus embrouillé de ficelles. Des choses étaient écrites au crayon. Il lut : « A Padou, l'argent. » A Padou !... Le paysan se redressa vers son jardin, regarda. Est-ce qu'on se moquait de lui ? En tout cas, il était ému à présent. Le soleil se troublait devant ses yeux. Il laissa tomber son balai et entra, en riant d'un rire de peur.

« J'ai trouvé ça ! » dit-il.

Les deux femmes se reculèrent, Marthe redouta un nouveau malheur.

« Jette-le ! » criait-elle.

Mais Claire appela Hubert, saisit le paquet et l'ouvrit aussitôt. Hubert accourut. Il poussa un cri, comme les autres. Les dix billets de banque de mille francs, parmi le linge repassé, montraient leur belle couleur d'azur.

« C'est pas possible ! bredouillait Padou. C'est trop fort !... Ils sont à nous, ces billets !

— Ils sont à nous ! » répétait Marthe.

Tous les quatre se penchaient sur la table, éblouis, animés d'une même gloire. Ils avaient peur aussi, et gardaient le silence. Ensuite, ils se tournèrent vers le dehors, comme si un inconnu venait les surprendre, pour réclamer cet argent ou en apporter encore.

Padou examina les billets, les compta, les recompta, sans se presser.

« Il n'y en a que dix ! murmura Claire.

— Et les autres ?... Et les créances ? »

Padou vérifiait ses billets, sans les reconnaître. Ses doigts ne pouvaient s'en détacher. Il souffrit de son argent plus que jamais, bien qu'il fût radieux.

« Et le reste ? Et les créances ?... Est-ce qu'on me les rendra ? »

Il tendit ses bras vers la porte et cria :

« Enfin, quel est ce mystère ?... Tout est donc possible en ce monde ! C'est pire qu'au théâtre...

— Le voleur a eu du remords, dit Marthe.

— Mais il n'a pas tout rendu.

— Ce sera pour plus tard, ricana Hubert.

— Non, voyez-vous, ils sont plusieurs complices... ou plutôt ils ne sont que deux. Un seul s'est repenti.

— Il devait savoir nos habitudes... Oui, il les savait. »

Claire avait toujours dissimulé son soupçon, même à Hubert. Maintenant, puisque c'était l'heure d'avoir du courage, elle avait parlé. Ils pensèrent tous à Marcel, et à leurs regards se comprirent.

« Non, soupira Padou, ce n'est pas possible. Ce n'est pas lui !... Et toi, Marthe, qu'en dis-tu ?

— Peuh ! nous avons vu tant de choses !

— Non, je ne puis croire cela... Ce serait affreux... Pas d'accusation en l'air ! On m'a bien accusé d'usure.

— Alors, si ce n'est pas Marcel, dis-moi qui ça peut être.

— Qui que ce soit, soyons contents ! Ces billets n'espéraient pas rentrer si tôt chez eux. Cette fois, on ne les pincera plus. Je creuserai un trou dans la muraille, et ils seront mieux en sûreté que mon âme.

— Ce sera pour les enfants, dit Hubert.

— Oui, nous n'y toucherons plus, parce que, vraiment, ça nous vient du Paradis. »

Jusqu'au soir, la maison n'entendit plus parler que de la fortune revenue. La joie était bruyante. On plaisantait, on s'interpellait de loin. Padou, en arrangeant la treille, fredonnait des chansons de jeunesse, tenté à chaque minute d'appeler les passants pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Le lendemain, il se rendit à la mairie faire sa déposition au commissaire de police. Celui-ci, après avoir ciré ses moustaches, déclara que l'aventure était funambulesque, n'imaginant pas de mot plus expressif pour ce miracle qui détruisait son enquête. Sans savoir comment cela s'était propagé, le miracle était connu dans les boutiques avant que Padou fût sorti de la mairie. On l'arrêta sur les portes, au milieu des rues. On le félicitait, on l'enviait. Il ne tenait plus de joie, glorieux comme un paon. Et puis, le soleil, après l'orage de la veille, le clair soleil du matin embrasait la ville et les montagnes. Un air de fête chantait au cœur. La terre sentait bon, les feuilles des platanes, sur le Planol, avaient un goût de miel. Padou, heureux des choses, admirait les murs, les vitrines des magasins. Le fracas strident des marteaux des charrons lui plaisait comme une musique, au milieu de la paresse de la petite ville. Les chiens gambadaient, en troupes d'écoliers, et il les trouvait beaux. Les gens le saluaient. On ne lui en voulait plus,

on l'estimait honnête et vaillant, le pauvre, qui avait tant souffert de sa réputation d'usure. Il dressait la tête, montrait son front rose, ses petites lèvres railleuses. Il épiait avec complaisance les femmes des villages qui venaient à la ville faire leurs emplettes, montées sur des carrioles ou cheminant d'un pas leste par la poussière, en jupe de couleur, le cou nu, les joues brûlées de fatigue.

Padou sentait une fraîcheur au corps, un désir de printemps, d'herbes et de ruisseaux. Il regrettait sa jeunesse, la poésie des saisons d'amour et de fiançailles, pareilles à un conte d'aïeule aujourd'hui. Car, on a beau souffrir, la vie est courte.

Il marchait, en agitant ses mains ouvertes, en s'emplantant les yeux de la beauté du ciel et des vertes campagnes. Tout à coup, lui apparut du pont de pierre, son jardin, sa maison noire abritée parmi des arbres. Il ne vit plus, le long du bosquet de la rivière, que ce coin du monde, auprès des jardins rivaux protégés d'énormes murailles.

Le chemin avait passé vite. Padou aurait voulu marcher encore. Il trouva sa famille au travail, les deux femmes et Hubert. Lui-même prit sa bêche, rentra dans les sillons, et suspendant sa veste à la fourche d'un pommier, les jambes couvertes de chausses, il frappa la terre.

On continua l'ouvrage dans le même calme, le

même entrain. Pourtant, ils pensaient à l'argent. C'était un rêve. Ils étaient sûrs de retrouver la somme entière, avec les créances, à force de la souhaiter, et parce que le miracle ne pouvait pas rester inachevé. Padou, à de fréquents intervalles, s'interrompait, considérait le bosquet, la maison, la route. Sa femme lui souriait. Claire et Hubert, qui remarquaient ses préoccupations, en causaient à voix basse.

Une fois, tandis qu'il s'épongeait le front, Padou aperçut Marcel le long des roseaux.

Alors, le maître se dressa, stupide de terreur, devint tout rouge, comme un enfant. Marcel avançait vers la porte, d'un pas régulier, indifférent. Padou s'effraya, ses jambes fléchirent, et il levait la tête, il allait crier. Mais l'autre, sans se hâter, sans se retourner, effleura la brèche du mur, s'éloigna.

Et depuis longtemps il avait disparu que Padou regardait encore vers la route.

Marcel était venu défier ses parents en plein jour. Où allait-il donc, ce monstre? Padou s'approcha de Marthe et des jeunes époux. Ils se concertèrent à l'ombre des roseaux, courbés, apeurés, comme les plantes au frisson de l'orage, et n'osant proférer le nom de Marcel.

## IV

Marcel allait chez Anselme. C'est à dessein qu'il avait longé le mur de Padou, persuadé que son apparition jetterait le désarroi chez ses parents. Le bonheur de son beau-père l'avait consterné d'abord, mais obstiné dans sa rancune, aussitôt il se redressa, voulut se rendre redoutable. Si le soupçon montait jusqu'à lui, tant pis ! même, cela n'était point pour lui déplaire, après tout. On discuterait, du moins, ses affaires. Les envieux seraient avec lui, les obligés, les ennemis de Padou. On finirait peut-être par lui accorder des droits, par le croire victime de la partialité du vieux. La vanité le tourmentait, la gloriole de paraître, de compter dans le pays. Le remords n'avait pas plus de prise en lui qu'un grain de blé dans le roc des garrigues.

La pleutrerie d'Anselme l'exaspérait. Alors, n'ayant pas la volonté de patienter jusqu'au soir, Marcel allait de suite morigéner le célibataire, s'assurer de l'espoir d'héritage qu'on pourrait fonder sur lui, et à la rigueur, le menacer d'une dénonciation. Si les voisins constataient sa présence dans

Le faubourg, tant mieux ! Il serait protégé par la complaisance des Briche, qui valaient plus que Padou, puisque jamais la moindre idée de mal n'avait plané sur leur maison. Marcel, du reste, ne s'offusquait de rien. Ne pensait-il pas, depuis quelque temps, à l'usure ? Le mal n'existe guère dans les moyens qui mènent à la richesse. L'essentiel, pour réussir, est sans doute de mépriser les hommes, et de croire en soi-même. Marcel, à tout prix, deviendrait fort, jouirait en maître de la vie. Ses semblables ne le troublaient pas plus que les choses de la terre.

Il fit un détour derrière les enclos, revint au jardin des Briche. La petite porte qui regarde les champs était entre-bâillée. Il entra. La paisible lumière des verdure, entre les hautes murailles, lui imposa tout à coup du calme et du respect. Le domaine reposait dans une tristesse, les fenêtres closes.

Il pénétra sous les mûriers touffus, avec hésitation, pressentant des malheurs, un deuil qu'il offensait. Et dans son âme où la peur de l'inconnu réveillait les croyances religieuses, passa un peu du bon soleil de l'espace. Il s'attendrit.

Anselme, accroupi sur une pierre, devant le seuil, en train d'éplucher des roseaux, n'entendait rien, ne prêtait plus attention au jardin. On eût dit un de ces enfants qui gardent la maison, pendant que le

père et la mère sont partis pour la vigne. Il s'en-nuyait, pauvre vieux, dans son coin, hanté par une seule idée, ainsi que les aveugles, par l'idée du vol, de l'argent imbécile arraché, un jour de perdition, au foyer de Padou.

A la vue d'Anselme, Marcel se ressaisit, marcha délibérément. Ses lourds souliers marquaient le sable de clous, et grinçaient.

« Tu es seul ? »

Anselme le considéra, comme quelqu'un qu'il ne connaissait point.

« Hé bé, je te répète si tu es seul ? »

Marcel s'avançait, les yeux durs et volontaires, les poings serrés pareils à des marteaux.

Cependant, l'inertie d'Anselme, pleine de répugnance, le déconcerta. Il eut une humilité, une émotion affectueuse.

« Est-ce que je suis un ogre ? »

Avec une affectation de bonhomie, Marcel s'assit sur la pierre, auprès de son complice, qui s'écarta. Anxieux, ils s'observèrent. Les mains d'Anselme étaient petites, rugueuses, gonflées de veines. Marcel regarda les siennes, rouges et velues. Anselme ruminait de sa longue bouche râpée comme la gueule d'un dogue, et Marcel le trouva bien usé, avec ses yeux mornes, ses joues qui bourgeonnaient, terreuses, parmi les rides.

L'autre laissait faire, patiemment, rassuré par l'indécision du jeune homme. Enfin, il étendit ses bras vers la cuisine :

« Mon frère est couché, murmura-t-il. Malade, oui, malade... »

Il frissonna, sans pouvoir pleurer, étant trop vieux. Il aurait voulu toucher Marcel, surtout ne pas parler de l'argent, n'en plus parler.

« Est-ce que ton frère sait la... chose ? demanda celui-ci.

— Oui.

— C'est mal, Anselme. Il va nous prendre pour des voleurs... Que pense-t-il de moi ?

— Il se doutait depuis quelques jours en me voyant triste. Quand je lui ai tout avoué, il est devenu blanc comme un mort... Ce matin, je l'ai trouvé au lit... Nous étions fous, fous !...

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendu pour rendre l'argent ?

— Tu n'as pas voulu m'écouter.

— Mais, hier soir, je suis venu ici, avec Aline.

— Toi ?

— Oui. Ton frère nous a repoussés. Ce matin, par exemple, j'étais décidé à forcer la porte... Où est-il, ton frère ? Est-ce qu'on peut le voir ?

— Je te dis qu'il est couché. Pourquoi veux-tu le voir ?

— Pour lui dire que je ne suis pas un voleur, que l'argent de Padou est à moi et que je ne me reproche rien. »

Marcel se levait. Mais Anselme le contint.

« Je te supplie de ne pas troubler notre maison. Mon frère est malade, et j'ai bien peur.

— Toi, tu as toujours peur.

— Oui, je crois à la mort. Si mon frère meurt, que deviendrais-je? Oh! vois-tu, la tête me tremble comme un peuplier... Ça vaudrait mieux de mourir. »

Indécis, nonchalant, il prenait un roseau dans le tas, l'allongeait sur ses genoux, le laissait retomber, puis joignant les mains, regardait Marcel.

« Enfin, qu'est-ce que tu veux ?

— Je venais te voir. J'ai appris, comme tout le monde, que mon beau-père a retrouvé les dix mille francs devant sa porte, et je veux que nous restions amis.

— On ne sait pas que c'est moi ?

— Non... Du moins, pas encore.

— Mon Dieu!... est-ce qu'on nous découvrira ?

— Si tu ne dis rien, on ne saura jamais rien. »

Anselme se tut. Marcel reprit :

« Du reste, si tu parles, ce sera contre toi, parleu! »

Anselme, les yeux fixes, se courba sous la me-

nace. Marcel prit un air apitoyé, s'insinua dans les bonnes grâces du camarade, vers son héritage.

« Tiens, tu me crois mauvais!... Hé bé, je te plains de tout mon cœur. Si ton frère meurt, tu es seul... Moi, j'ai un foyer. Chez toi et chez moi, ce n'est pas comme chez Padou où ils sont une ribambelle. »

Le drôle cherchait à remuer dans Anselme les désirs d'autrefois, la défaite du mariage. Mais le vieux demeurait insensible. Rien ne résonnait plus en lui, sinon la pensée de son frère. Le jardin, l'argent, n'avaient plus qu'une vague séduction, par le souvenir. La brusque disparition de Briche l'effrayait, et aussi l'heure proche de l'isolement, à son âge.

« Padou sera toujours le plus heureux, soupirait-il.

— Tu n'es pas jaloux de mon beau-père, par hasard ?

— Non.

— Je disais ça pour rire.

— Oh ! je n'ai pas le goût de rire.

— Alors, si ton frère part, tu resteras seul ici ?

— Oui.

— Et ton jardin ?

— Il deviendra ce qu'il pourra.

— C'est dommage ! Un si beau jardin ! Une for-

tune de roi!... Ah! Claire n'a pas su comprendre! Tu lui faisais trop d'honneur!... Si tu n'étais pas seul, tu pourrais encore être heureux, toi aussi. »

Et admirant la terre bénie du soleil, où s'épanouissaient les abondantes feuillées, où les plantes avaient une santé d'amour, Marcel tressaillit de convoitise, de sensualité profonde.

« Ah! si ce jardin m'appartenait! » grogna-t-il, assez haut pour être entendu.

Anselme, depuis un moment, avait bien deviné. Le camarade lui faisait la cour. Il ambitionnait de vivre au faubourg Saint-Christol, dans le voisinage de son beau-père, pour narguer le monde et se gonfler d'orgueil. Oui, ce bourru ne doutait de rien. La rapacité lui ôtait le sens des choses possibles et justes, comme aux ivrognes.

« Ne te tracasse pas, dit Anselme avec ironie. Le jardin tombera toujours en bonnes mains. Nous n'avons pas de famille... Mais, quand nous ne serons plus, on l'achètera.

— Tu ne le légueras à personne?

— Je partirai peut-être avant mon frère.

— Si tu t'en vas après?

— On se débrouillera.

— Alors, tu n'as pas d'amis?

— Non... Et je n'en veux pas! »

Marcel s'insinua de nouveau :

« Et moi?... »

Tout familier, fier de son courage, il se frottait les mains, les présentait ouvertes, doucement, avec une prière d'aumône. Anselme, rogue, répéta :

« On se débrouillera. »

Alors, Marcel s'avança vers la maison. Mais Anselme, sans rien dire, se glissait contre les murs, barrait résolument la porte.

« Tu as encore peur ?

— Non, je n'ai pas peur de toi!... Je n'ai plus peur ! »

Marcel se mit à rire, ainsi qu'Anselme, simulant tous deux la plaisanterie plutôt que de se fâcher. Ils restèrent ainsi, appuyés l'un contre l'autre, dans une hésitation.

« Tu n'as pas l'air d'avoir confiance en moi ? dit Marcel.

— Si !

— Cependant, tu ne me choisiras pas pour héritier ?

— Nous n'avons jamais eu d'héritage, mon frère et moi. »

Marcel, déçu, se mordit les lèvres. Néanmoins, il avait préparé sa réplique, et pour se réserver le droit de revenir encore et de parler de l'héritage, il dit en souriant d'une malice mauvaise :

« Rappelle-toi que nous sommes deux complices ! »

Anselme, les yeux écarquillés, chancela. Et de nouveau, farouche, têtue, il s'aplatit contre la porte, les bras ballants.

« Rappelle-toi bien ! »

Et Marcel s'éloigna, se retournant sous les arbres, tandis que le vieux reprenait sa place au milieu des roseaux.

Marcel, seul par les chemins, eut le loisir de songer. Sa destinée était malheureuse. Son projet d'héritage s'effondrait comme une mesure mal construite sur ses épaules. Il regrettait d'avoir inutilement épouvanté le célibataire, se reprochait d'avoir été encore rude et cruel, de ne pas savoir séduire. Mais le remords ne le pénétra point. Il éprouva la force de haïr, et ce fut une haine vague, immense, qui s'étendait, comme la nuit, sur toutes choses. Il avait envie des cultures qu'il traversait, surtout des jardins qu'il estimait plus vastes, plus riches que le sien. Plus il marchait, plus il voyait des arbres et des terres, moins il croyait à l'héritage.

Pourtant, il ne se trompait pas de chemin et ne se troublait guère. La vie lui paraissait calme et plate. Il pensait, observant toujours que, pour être heureux, puissant, considéré, il fallait posséder beaucoup d'argent dans l'armoire, beaucoup de propriétés au soleil. Tout à coup, une idée folle lui passa par la tête. Quand il s'y fut habitué, elle lui parut raison-

nable et prochaine. Et il en frémissait, marchait plus vite, sautillait presque quelquefois, le lourd, avec une joie d'enfant.

Samedi, au marché, il raconterait publiquement l'histoire du vol et dénoncerait Anselme, si celui-ci résistait à promettre l'héritage. Lui, ne lâcherait pas un sou des dix mille francs, quand même on l'enverrait aux galères. Bien plus ! Il poursuivrait les emprunteurs de Padou, les ferait payer à coups de procès. La prison ne l'épouvantait pas. Du reste, le beau-père retirerait sa plainte de chez le commissaire à cause de son nom, et pour que son toit ne fût pas brutalement arraché aux yeux du monde. Si on le soulevait, ce toit séculaire, quelles injustices et quelles infamies ne découvrirait-on pas peut-être !

Marcel riait et se sentait du cœur. Le souffle de la plaine lui était doux comme une caresse.

## V

Au mois de septembre, à la pleine époque des récoltes, on vient au marché de très bonne heure, le samedi, bien avant le lever du jour. Les colpor-

teurs, qui promènent leurs étalages de bourgades en bourgades, se sont installés la veille. Sur la place, autour du bassin où croupit de l'eau verte et le long de l'avenue plantée de marronniers, leurs tentes pâles, à la clarté de la lune, s'élèvent ainsi que de colossales toiles d'araignée, bossuées par des caisses, des bancs et des tables, contre les trottoirs des boutiques.

Les jardiniers exposent autour de la halle le meilleur des fruits et des légumes qu'ils ont recueillis toute la semaine. Les revendeurs des villages se hâtent par les routes pour venir jusqu'à eux. Ce matin-là, les hommes séjournent près des éventaires : c'est un vacarme de rires et de paroles. Les femmes qui le lendemain, aux églises, exhiberont leurs chaînes d'or, des chapeaux ornés de fleurs et de plumes, entassent bravement sur la tête des corbeilles chargées de jardinage. Et de tous côtés, à travers la ville, elles cheminent d'un pas alerte vers les auberges, où les revendeurs à présent les attendent, avec leurs carrioles.

Marcel était arrivé des premiers. Si taciturne d'ordinaire, il se démenait aujourd'hui, se faufilait entre les groupes, furetait, dévisageait, flairait, comme un chien de berger autour de son troupeau. La nuit s'était dissipée à peine. Le ciel montait, un ciel d'argile, mou, confus, pareil aux plaines

grises consumées par la canicule, qui semblent n'avoir pas de limites dans les campagnes pauvres, le soir. Les maisons, parmi les buées de l'aube, se détachaient à mesure, massives et difformes, plus tristes.

Il n'y avait que des ombres sur le marché, dans un pêle-mêle où chacun savait tenir son rang. Lentement la charrette de Padou se présenta : Hubert la conduisait, accompagné de Marthe et de Claire.

Marcel les aperçut de loin et les épia. Bientôt, tandis qu'Hubert cherchait ses clients dans la foule, il s'approcha des deux femmes, rôdailleur, avide. Elles ne le redoutaient point, ayant l'habitude de parler aux bêtes, de crier haut, plus fort que les arbres secoués par le vent ou que les charrettes dans les chemins creux. Marcel, qui avait tout prévu, voulait attendre. Il comptait sur un scandale, dont Padou, si prudent, si passionné de silence, souffrirait à mourir. Il lui fallait le jour, non pas la matinée éclatante qui fait ouvrir les boutiques et amène à la halle les ménagères de la ville et les paysans de la banlieue ; mais l'aurore, l'heure bleue où les jardiniers sont en famille, où, les revendeurs étant partis, on a l'aise de bavarder et de rire.

Il s'impatientait, cependant. Ses camarades déguerpièrent peu à peu. Ensuite, les marchands de

volailles garnissaient leurs larges tables. Les brocanteurs essayaient déjà leurs boniments, gaillards et heureux, chevelus, couverts de blouses. Les bouchers, enveloppés de tabliers maculés de sang, charriaient à plusieurs, sur leurs épaules, des quartiers de viande. Bientôt le soleil papillota sur les toits noirs, le long des murs crevassés, resplendit en un fin ruissellement joli de source d'or.

Claire remarqua la première le va-et-vient de Marcel, qui demeurait au marché, bien qu'il n'eût rien à faire. Il se dissimulait dans la foule, la tête basse, surveillant de-ci de-là, et quand les deux femmes le dépistaient, il s'éloignait.

« On dirait qu'il nous cherche quelque chose, murmura Claire.

— Laisse-le... Il veut peut-être se réconcilier.

— Non, interrompit Hubert. Il ne veut pas de réconciliation... C'est plutôt une dispute. »

Et Hubert, les poings dans ses poches, déclara qu'il resterait aussi. Mais Claire protesta :

« Non, va-t'en !... Il ne faut même pas lui donner l'apparence d'un prétexte, s'il veut nous provoquer... D'ailleurs, deux femmes sont toujours assez fortes, tout le monde serait pour nous. Va-t'en ! »

Hubert hésita, se balança sur ses jambes.

« Comme tu voudras ! »

Il partit, le dos voûté, lourdement.

Marcel lui-même disparut du marché. Mais il revint à l'improviste, du côté opposé à son éventaire. Il s'approcha des deux femmes, et toussotant dans ses mains, marcha vers les corbeilles, en renversa un tas d'un coup de pied, comme par mégarde.

« Imbécile ! gronda Claire.

— A moi, imbécile ?

— Oui, à toi ! cria Marthe.

— J'aime mieux être imbécile que voleur !

— Tu es peut-être l'un et l'autre.

— Quoi ! Qu'est-ce que ça signifie ?... Est-ce que vous ne m'avez pas fait assez de mal ?

— Tais-toi !... Ingrat, égoïste, voleur !... Pourquoi t'es-tu retiré de chez nous ? Tu avais une raison !...

— Vous voulez dire que c'est moi qui vous ai pris le trésor ?

— Ma mère n'a rien dit, tu t'accuses tout seul !

— Et quand même cela serait ? J'ai établi une compensation, voilà tout !... Je me suis fait justice moi-même. Il le faut au jour d'aujourd'hui. »

Marcel se campait hardiment pour la querelle, remuait ses épaules, son énorme tête brutale.

« Oui, d'où sort-il, Hubert, pour que mon beau-père me l'ait préféré, à moi qui ai épousé Aline, son aînée ?

— Hubert ne doit rien à personne, et tu ne peux pas en dire autant !

— Tais-toi, Claire, ça ne te regarde pas ! Je m'adresse à ta mère !

— Oui, tu t'adresses à moi... Eh bien !... Tu nous provoques toutes les deux ! tu as attendu le départ d'Hubert !

— Oh ! il y a longtemps que je vous aurais interpellées ! Aline me retenait.

— Tu as donc voulu une scène ?

— Oui, en public !... »

Aline, là-bas, à l'autre bout de la place, ne bougeait pas, n'osait prendre parti, redoutant toujours son homme. Elle se faisait toute petite, au milieu de ses corbeilles, et attirait des femmes pour bavarder, se distraire de la dispute qui occupait déjà un coin de foule.

Marcel retroussa ses manches, cracha dans ses mains, et la tête haute, hurla de nouveau :

« Oui, je me suis rendu justice, je ne le cache pas ! C'est moi qui ai pris l'argent de Padou ! Mais j'ai pris mon bien !... Je n'ai pas peur des gendarmes, je proclame en public que j'ai pris l'argent de Padou, parce que cet argent est à moi et que je le garderai à la vie et à la mort ! »

Marthe et Claire, pâles, suffoquées de colère, tressaillirent, se serrèrent l'une contre l'autre.

« Oui ! Inutile de me regarder comme si vous alliez me manger ! C'est moi qui ai pris l'argent de Padou, et je le garde !

— Nous verrons !... En attendant, tu es un misérable !

— Je ne suis pas le seul... Anselme aussi ! »

Il éclata de rire, glorieux, fanfaron. Les deux femmes, les poings sur les hanches, trépignaient.

« Anselme a rendu les dix mille francs, mais moi, je ne rendrai rien ! L'argent est à moi... Anselme est riche. Moi, je suis le gendre de Padou, et je n'ai pas encore tout ce qui me revient ! »

Marthe, Claire, l'accablaient de malédictions, en gesticulant :

« Canaille ! Voleur ! Ah ! nous nous en doutions ! Tu es la croix de la famille ! Ah ! cette pauvre Aline ! Comme tu nous l'as changée !

— Aline ! Son petit doigt vaut plus que votre corps, à toutes les deux !

— Tu mérites les galères !

— En attendant, vous direz à Padou que son argent n'est pas perdu ! »

Le monde qui s'était ramassé protégeait les deux femmes, s'ameutait contre Marcel. Mais le rustre résistait. Pour avoir raison quand même, il rappela l'éternelle infamie du jardin :

« Si Padou veut continuer son usure, je ne de-

mande pas mieux. Nous serons plus riches à sa mort. Et qu'il vive longtemps! »

Claire eut un cri de douleur, se renversa sur sa chaise, tandis que Marthe, bousculant les curieux, s'élançait contre Marcel, le menaçait au visage de ses doigts crochus. Mais Marcel, en un rire d'insulte, se déroba. Une poussée de foule, avec une clameur de vague, le saisit haletant, l'emporta contre le mur de la halle. Il blêmit, se hérissa d'effroi. Les hommes le buttaient par les épaules, lui tor-daient les poings, l'écrasaient à l'étouffer. Aline accourut. Il se réfugia vers elle, se plaignit, prétendit qu'on l'avait provoqué.

Une fois hors de péril, Marcel se planta devant son éventaire, avec des airs de dignité et de bravade, comme un riche. Pendant des heures encore, il se vanta d'avoir souffleté en public ses parents et de s'être vengé de leurs injustices.

Marthe et Claire ne s'intéressaient à rien, bouleversées, bien qu'elles ne voulussent pas le laisser paraître. Elles vendirent leur jardinage à la hâte, et s'en allèrent, les corbeilles vides sur la tête, sans attendre Hubert.

Au jardin, elles éprouvèrent davantage leur douleur et leur fatigue. Padou, en les voyant alarmées, défaites, comme si elles s'étaient battues, eut un éclat d'indignation, puis aussitôt une stupeur,

un accablement. Quel nouveau malheur survenait ? Toute la ville devait être pleine de son nom et de ses misères.

« C'est Marcel, je parie ? »

Hubert suppliait Claire, l'embrassait tendrement.

« C'est Marcel !... Toujours Marcel ! »

Alors, les deux femmes racontèrent en même temps, avec précipitation, l'horrible scène qui avait longtemps agité le marché. Marthe s'adressait à Padou, Claire à Hubert.

« Ma pauvre Claire !... Dans ton état !... Il pouvait te tuer, ce lâche ! »

Hubert étreignit sa jeune femme, l'écouta respirer contre lui. Elle était belle et forte. Ils s'aimaient chaque jour davantage, d'un amour, semblait-il, plus profond et plus grave. On songea à l'enfant prochain. Cela répandit une pureté, une lueur d'espoir : ils eurent de la pitié pour les êtres qui leur souhaitaient du mal, ils eurent la bonté heureuse de pardonner.

« Au moins, qu'il ne ressemble pas à Marcel, notre petit Jésus qui va venir ! dit Padou en souriant.

— Eh bien, est-il satisfait, à présent ? s'écria Marthe. Il nous laissera tranquilles, je suppose !... Ce brigand-là ne sera jamais malheureux. C'est

Aline qu'il faut plaindre. Ah! je ne leur souhaite pas des enfants!

— Aline pense comme lui.

— C'est vrai, soupira Claire.

— Pourtant, elle doit souffrir.

— Il se croit riche, dit Hubert, parce qu'il a volé.

— Oh! déclara Padou. Ne nous occupons plus de cet argent! Que Marcel le garde!... Il ne pourra rien nous reprocher, désormais... Du reste, je me doutais de tout ça. Ce qui m'étonne, c'est la complicité d'Anselme. Le pauvre fou!... Celui-là, ce qui l'a rendu bête, c'est la solitude, l'isolement avec son frère... Ah! ils lui brûlaient les doigts, mes billets de banque! »

Le vieux paysan parlait serré, avec une honte et du dégoût. Subitement, il sursauta :

« Marcel a osé m'accuser d'usure! »

Tous levèrent la tête. Est-ce que jamais on ne pourrait la chasser, cette ombre qui à chaque instant dérangeait la paix et l'honneur de la maison?

« L'usure! l'usure!... Je l'entends encore, ce mot de l'enfer, encore, toujours! Aujourd'hui, il résonne véritablement dans mon cœur, et je l'entends aussi partout, là-bas, loin, à travers le pays, comme un glas! L'usure! l'usure! Moi qui n'ai fait que du bien! Et c'est lui, Marcel, qui me traite

d'usurier!... Mais il sait bien la vérité, le misérable, puisqu'il a les preuves! Ah! c'est lui qui me jette ce mot d'usure! l'usure!... »

Sa voix faiblissait, languissante et morne. Il se tourna vers le jardin, les mains aux genoux, comme s'il allait partir. Hubert s'humiliait aussi dans la tristesse.

Les arbres, lumineux et sensibles, frissonnaient quelquefois, quand les oiseaux venaient se poser dans les branches. Tout au fond, le long de la route, les verdurees attiraient le soleil.

« Marcel est à plaindre, reprit Padou. Il n'est plus des nôtres. Il ne vaut pas que nous pensions à lui.

— Le bon Dieu n'est pas juste, dit Claire.

— Tu es trop jeune pour parler ainsi, ma fille. Sais-tu ce que le bon Dieu cache dans nos destinées? Tout est mystère. Le mal est déjà assez puni d'être le mal.

— Oui, appuya la mère. Que Marcel garde son argent!

— Et toi, Hubert, que dis-tu?

— Je crains de parler par intérêt, mais je dis qu'il n'y a pas deux hommes comme Padou sur la terre. »

Claire admira Hubert, elle souriait, et ses yeux s'emplissaient de pleurs. Padou, avec un geste d'indifférence, répondit :

« C'est pourtant si facile d'être honnête! Et c'est le seul moyen d'être heureux. »

On ne sut plus que dire. Marthe, au milieu du recueillement, se secoua la première.

« Ah!... Si nous allions travailler ! »

Elle ôta son bonnet, puis ses souliers à boucles. Hubert reprit sa pioche, et bientôt les deux hommes étaient penchés sur les sillons, pendant que Claire, dans l'écurie, ordonnait les corbeilles et que Marthe coupait des raisins aux souches de la luzerne.

## VI

Chez Padou, on s'efforça de ne plus penser à Marcel. On n'en parla jamais.

Tout à coup, un soir, pendant qu'ils prenaient le frais devant le portail de l'écurie, ils aperçurent Anselme sur la route.

Celui-ci, à la mort de son frère, n'était plus sorti de quelques semaines. Ensuite, on le vit au marché de temps à autre avec sa charrette. Mais il ne restait qu'une heure et disparaissait, sournois. Personne ne lui en voulait de sa complicité dans le

malheur de Padou. Lui seul en avait honte. Cependant, on le plaisantait, à cause de son avarice et de ses déconvenues de vieux célibataire. Il était bien cassé, bien ruiné, le pauvre. Il marchait appuyé sur un bâton, exagérant son air de misère pour qu'on le plaignît et qu'on l'excusât toujours davantage.

Il se présenta chez Padou à pas lents, mal assurés, comme un aveugle. De loin, il souleva sa casquette et salua.

« Entre ! » cria le maître.

Hubert, spontanément, alla lui chercher une chaise. Anselme tremblait ainsi qu'un maupiteux abandonné et sans ressource. Il éprouvait tout de même une joie réconfortante d'être accueilli sans rancune, en ami de la première heure. Une petite envie de rire lui montait du cœur, tandis que, le front en dessous, il considérait l'un après l'autre Marthe et Claire, Hubert et Padou. Celui-ci surtout le charmait : car il était toujours le même, souriant et calme, avec ses cheveux blancs, sa figure rose, ses yeux fins qui dans les bouffissures des paupières brillaient comme des bourgeons.

« Eh bien, comment ça va ? demanda Claire. Tu es triste.

— Hélas ! c'est fini, d'être heureux. Et vous autres, comment ça va ?

— Pas mal ! dit Padou. Nous attendons l'enfant que Claire va nous donner. Oui, un de ces jours, le petit Jésus va descendre par la cheminée. »

On se mit à rire, Anselme se remua sur sa chaise péniblement, avec un embarras.

« Moi, dit-il, je ne m'intéresse plus à rien. Si je pouvais, je me délivrerais de mon jardin, avant de mourir. »

Il y eut un silence de tendresse. Anselme, par son offrande généreuse, voulait racheter sa faute. Il avait besoin d'être aimé. Padou, qui jouissait de sa confusion, le laissa s'expliquer.

« Oui, ça m'amuserait de transmettre à présent mon jardin à des amis, de savoir comment il sera traité, quand je ne serai plus.

— En effet, ce serait drôle. Il ne manque pas de braves gens qui seront enchantés de trouver un foyer et une belle terre... Anselme, tu seras une providence !

— Et je ne puis pas rester seul.

— Tiens, une idée !... Prends Montagnol ! »

Anselme se tut, étonné de l'orgueil de Padou qui refusait l'héritage. Il agita son bâton entre ses sabots, en réfléchissant ; ensuite, avec une moue, soupira :

« Montagnol aime les dépenses.

— Plus maintenant !... Il a reçu de dures leçons. Il a goûté à la misère. »

Alors, Anselme, pour s'humilier, pour flatter Padou, céda presque aussitôt :

« J'irai voir Montagnol. »

Il prolongea sa visite. On parla de son frère. Mais cela lui faisait peine. Il s'accusait de la mort de l'aîné, et y pensait trop. Quand le jour, dans l'ombre des murs et des feuillées, ne brûla plus que d'une lueur vacillante, il prit congé.

« A présent, gémit-il, j'ai peur de la nuit. Je suis trop seul.

— Fermez bien vos portes! » lui recommanda Claire, qui essayait de le faire rire.

Lui, pauvre vieux, répondit d'une voix grave :

« Inutile de fermer les portes. Ce n'est pas les voleurs que je redoute. »

Et il s'éloigna, tâtonnant, appuyé sur son bâton, comme un aveugle.

: Quand il eut disparu, Padou leva les bras vers la route et s'écria :

« Il est seul ! Il croit que nous lui en voulons !... Je vous l'affirme, la solitude rend bête ! »

Anselme revint souvent chez Padou, et bientôt, chaque soir. On ne faisait aucune allusion à Marcel. On pensait à lui quelquefois. Anselme se montrait affectueux, prévenant, envers Claire. Un soir, il annonça son intention d'acheter un cadeau à son petit. Et il leur semblait à tous, dans une émotion

naturelle, que le pauvre délaissé était de la famille.

Vers la fin novembre, Frère Anselme installa dans sa maison Montagnol et sa femme. Alors, il eut une recrudescence de vie, un renouveau de goût à la terre. Il enseigna les cultures à Montagnol. Mais celui-ci, qui était du pays, avait pratiqué un peu tous les métiers. A son grangeot, autrefois, il cultivait lui-même la vigne, pour s'amuser. Il connut vite le jardin, et sa femme, aussi grande que lui, hardie et laborieuse, le secondait comme un homme.

Anselme, aux courtes journées d'hiver, s'absenta de chez lui davantage, passant chez Padou presque toutes les après-midi, et sans en excepter une, toutes les veillées. Il se faisait vieux, vieux, faible, branlant. Ses cheveux gris lui couvraient le cou et les oreilles, ses sourcils touffus ombrageaient ses prunelles couleur de rouille. Il était même sourd : aussi, le plus souvent, se contentait-il de sourire aux jeunes époux. Ceux-ci ne se séparaient jamais. Au coin de la cheminée, ils se fauquinaient amoureuxment, pendant que le froid sévissait par les campagnes et qu'un vent de tempête secouait les bosquets et les enclos du faubourg.

Padou aussi se faisait vieux. Il ne se plaignait jamais, de crainte d'alarmer les siens, mais chaque jour souffrait d'un malaise, après les repas. Il avait

de la peine à se lever, le matin, était vite fatigué à l'ouvrage, et soufflait comme un cheval qui gravit une montagne. Tous les malheurs, coup sur coup, l'avaient ébranlé, ainsi qu'une robuste souche usée par une longue vie de soleil et de fécondité. Il se vouûtait davantage, s'en allait vers la terre. Cela attristait Claire, qui en parlait quelquefois à Hubert, prévoyant l'heure prochaine où le maître serait obligé de leur céder la souveraineté du jardin.

Marthe, qui défaillait en même temps que son homme, sentait moins la décadence. D'ailleurs, Padou était si résigné, si sage ! Il avait toujours le mot pour rire, des histoires à conter. On oubliait que bientôt il lui faudrait mourir.

En février, Claire accoucha. Au premier moment, le foyer fut en fête. Elle accoucha d'un beau garçon, joli comme une image, joufflu et rouge, qui avait déjà des cheveux noirs, ce qui faisait dire à Padou que le drôle lui ressemblait, parce que Padou, qui aujourd'hui avait des cheveux pareils à des acacias en fleur, était aussi brun qu'une olive à son jeune temps. Du reste, chacun trouvait à l'enfant une ressemblance : les uns prétendaient qu'il était le portrait de Marthe à cause de son double menton et de son nez camard ; les autres, qu'il donnait du côté de Claire, par ses yeux bleus et ses oreilles tournées en coquilles marines ; d'autres, qu'il res-

semblerait plus tard à Hubert, avec ses mains longues et son front bombé. Hubert, le plus têtù, soutenait qu'il ressemblait à sa pauvre mère, toujours seule là-haut, au fond des montagnes, trop infirme pour descendre dans la plaine.

Anselme avait donné le berceau, il en était très fier : un berceau de chêne verni, monté sur de fortes pattes, et qui se balançait ainsi qu'un bateau, avec un bruit de moulin dont toute la maison résonnait. Un mois avant, on avait blanchi la chambre. Il y avait sur les murs, dans des cadres noirs ou dorés, des gravures coloriées de saints et de saintes, et un chapelet de Lourdes, pareil aux cordelières que les Chartreux de Mougères, couvent voisin de Pézenas, portent à la ceinture. Il y avait aussi, au-dessus de la tête de Claire, un ange gardien aux ailes bleues qui soulevait dans ses mains blanches un bénitier rose. L'alcôve n'ayant qu'une porte, vers la cuisine un peu sombre, des bougies brûlaient continuellement, jour et nuit, sur la commode. On ne regardait pas à la dépense. Il fallait que le petitou, en naissant, ne connût que des visages gais, des lumières agréables, un luxe paré de fantaisie.

Anselme passait là, près du berceau, de longues heures. Il ne disait rien, paraissait sommeiller. Mais, s'il était seul, quand survenait un visiteur, si les

gens de la maison étaient occupés au jardin, c'est lui qui écartait les fins rideaux brodés, le linge blanc embaumé des rayons du soleil et de l'eau de la rivière. Et les yeux grands ouverts, il s'extasiait, souriait au petit être endormi. Il semblait, auprès de Padou, le second grand-père. On le laissait faire, bien que son amitié importunât un peu. Padou redoutait que le monde pût croire qu'il flattait Anselme, qu'il convoitait son héritage. Cette fois, il ne se moquait pas de l'opinion publique.

Le jour du baptême, on organisa un repas, à midi. D'habitude, les jours de réjouissances, on dressait des tables au milieu de l'écurie, sous des décorations de vignes et de lauriers. Mais Padou n'avait pas invité le voisinage, et la famille n'était pas au complet. Il y eut d'abord un nuage, une mélancolie. La veille, Aline elle-même, excitée par Marcel, avait proféré des injures et des menaces contre Claire et Hubert. C'est à force d'arrogance qu'ils comptaient faire oublier le crime. Ils auraient sans doute supporté qu'Hubert vînt les chercher, leur offrir la parole de paix et d'amour. Seulement, le soir où Claire avait accouché, pendant qu'autour d'elle on songeait au couple orgueilleux, avec la tendresse qu'inspirait le berceau, Padou avait défendu toute tentative de réconciliation.

« Ils sont morts pour moi, dit-il. Laissez-les...

Après moi, vous verrez ce qu'il faut faire. »

L'enfant apportait assez de joie dans la maison, et on avait le désir d'être heureux. Padou, le premier, plaisanta avec un entrain de jeune homme.

Montagnol et sa femme étaient venus, ainsi qu'Anselme. Montagnol proclamait partout les vertus de son bienfaiteur. A présent, depuis que son existence avait pris une méthode de travail et de volonté, le bon drille d'autrefois économisait, remboursait peu à peu. Là, dans la cuisine, près de la porte, il remplissait sa chaise, épais et lourd, ses mains pattues sur les genoux, rasé de frais, se pourléchant d'appétit. Anselme toussotait avec plaisir et souvent s'approchait du nouveau-né que gardait Claire, encore pâle, coiffée d'un bonnet blanc enrubanné de bleu, il lui touchait le menton, pour voir les fossettes, il lui caressait les mains, les cheveux, et riait.

Hubert, en tablier, en manches de chemise, aidait à la mère. Padou, dans un coin, aiguisait les couteaux, rangeait les bouteilles. De temps à autre il essayait de redresser son corps voûté; mais il n'y avait pas moyen, les reins n'en voulaient plus, et il riait tout seul.

Claire se mit à table. C'était son premier repas, depuis les couches. Elle tenait toujours son enfant entre les bras, lui donnait souvent le sein, malgré

les recommandations de la mère. La jolie Claire était résolue à nourrir, et Padou était ravi du dévouement de sa fille, parce qu'il verrait grandir le mioche dans la maison.

Le jardin restait isolé, à la lumière de cette fin d'hiver. Une vague verdure montait aux branches. Les roseaux, le long de la route, commençaient à luire, avec leurs hampes souples. La rivière ruisselait fortement. On entendait dans le bosquet les disputes des lessiveuses qui posaient leur linge sur le gravier.

Padou n'apparut sous la treille qu'après le repas. Le jour pâlisait. Anselme sortit avec Montagnol, qui fumait sa pipe, en se frottant le ventre. Et l'on se sépara sans tapage.

Pendant plus d'un mois, on parla du baptême, des volailles qu'on avait mangées, du vin blanc d'Adissan, un nectar, que Padou conservait des dix et des vingt ans dans sa cave, sur des planches de bibliothèque. On parla aussi des confitures de prunes et de groseilles, que Marthe préparait à miracle.

La table de Padou, d'ailleurs, avait la réputation d'être une table de roi.

## VII

Là-bas, de l'autre côté de la ville, Marcel se rongeaient de dépit. Il aurait tout brisé, dans ses moments de colère, il poussait des cris de fauve : Aline avait peur. Plusieurs fois, une forte tentation l'avait pris de courir chez Anselme, puis chez Padou. Le dédain de sa famille l'irritait plus que n'eussent fait les moindres représailles. Il s'imaginait, et à mesure se persuadait profondément, qu'Anselme se disculpait en rejetant l'horreur du crime sur lui, Marcel, et qu'on le dorlotait, ce vieux, à cause de son bien. Chaque fois, une crainte l'arrêtait dans son élan : le remords peut-être qui le troublait, mêlé à l'ambition de l'argent et de la terre d'Anselme. Les hommes et les choses étaient contre lui. Son jardin, qu'il cultivait avec passion, se portait à merveille, et cependant les affaires ne marchaient pas. Les revendeurs, qu'il s'était acquis, l'abandonnaient. Il ne comptait que sur des ménagères de la ville, lesquelles marchandent une heure pour un sou. Il n'avait pas de consolation, pas d'espoir. On l'entourait de méfiance. Son foyer n'avait

pas encore eu la joie, la bénédiction d'une seule fête. Mais il s'entêtait, plus résistant qu'un chêne des Cévennes, devenait encore plus rude sous les orages, plus provocant, au marché. Ses camarades le subissaient dans leurs rencontres, pêle-mêle, et se taisaient devant lui.

Un dimanche de mai, à la messe, il constata l'absence de Padou. Des voisins lui apprirent que son beau-père était très malade. Il s'effraya. Des visions de mort, d'héritage, le hantèrent aussitôt.

Il rentra chez lui précipitamment, ne sortit pas pour les vêpres. Dans le paroxysme où il vivait, il n'eut pas la pensée que Padou pût guérir, et ses visions d'injustice et de vengeance se multiplièrent. Hubert le frustrerait bien à l'aise, enlèverait tout l'argent, tous les papiers. Marcel n'avait pas un ami pour le conseiller, le secourir. Et Aline ne pensait que par lui, tremblante, affligée sans doute par cette mort prochaine.

Marcel ne redoutait certes pas de traverser la ville, de se présenter au faubourg Saint-Christol. Mais aller là-bas, c'était l'humiliation, l'apparence du repentir. Il se contenait avec peine. L'orgueil, la rapacité, l'inquiétude de savoir la fortune exacte de son beau-père, la part qu'on lui réservait, à la mort de Marthe, tout cela le tourmentait.

Il regarda fixement Aline, avec une sorte de prière. Celle-ci devina son émotion.

« Non ! dit-elle. Je ne vais pas là-bas sans toi. Qu'ils viennent ici, d'abord ! S'ils nous volent, il y a des juges.

— Une fois qu'ils auront tout empoché, les juges viendront trop tard.

— Nous aurons la conscience pour nous.

— La conscience ! Une belle chose !... On ne mange pas avec la conscience !...

— Ils ont les dix mille francs qu'Anselme leur a rendus, tout le monde le sait...

— Est-ce que ton père n'aura pas caché de l'argent dans quelque muraille ? Et s'il a fait un testament, est-ce qu'Hubert se gênerait pour le déchirer ? Oui, vois-tu, il faut aller les surprendre et nous réconcilier, si nous ne voulons pas être dupes encore...

— Oh ! ils ne nous voleront pas, ils ont trop peur de toi, j'en suis sûre !

— Mais ça ne me rapporte rien, d'épouvanter tout le monde.

— Ah bah !... Et les dix mille francs que tu n'as pas rendus ?

— Je les garde !

— Hubert réclamera sa part peut-être.

— Oh ! je lui signerai des papiers, je ferai tout

ce qu'il voudra, comme Padou faisait à ses emprunteurs, mais je garderai tout !

— Quelle canaille tu es, mon homme ! »

Aline se mit à rire, espérant le soulager un peu, le mettre en gaieté. Les coudes sur la table, tout d'un bloc lourd et mauvais, Marcel ne bougeait pas.

Il souffrit le martyr pendant plus d'une semaine.

A l'entrée de juin, un samedi, on apprit que Padou était à l'agonie. Alors, bravement, le rustre résolut d'aller au faubourg.

« Allons, prépare-toi ! ordonna-t-il à sa femme. Dépêchons-nous ! Pas de réplique !

— Je n'ai rien dit encore !... Mais quand même, c'est de la folie. Si on patientait un peu ? Nous allons nous perdre !... »

La pauvre Aline frémissait à la pensée de franchir le seuil de sa maison, de revoir Claire et Marthe, de revoir surtout son père qui peut-être ne la reconnaîtrait pas. Marcel, les poings serrés, cria qu'il briserait la treille, qu'il enfoncerait les portes, si Hubert l'empêchait d'entrer. Mais sa raison s'égarait, s'agitait comme une feuillée aux vents d'orage. Il retomba dans sa torpeur, épais, accablé sous l'envie et la rancune. Las, d'un geste de souffrance, il donna raison à Aline.

« Oui, laissons passer ce jour... Nous verrons ! »

Et le lendemain, ils s'en allèrent au faubourg, après la grand'messe de dix heures. Les voisins de Padou, sortant de l'église avec eux, se hâtèrent pour assister au scandale qui ne manquerait pas d'éclater.

Chez Padou, on ne touchait plus au jardin. La maison était consternée. Padou, malgré toutes les dénégations, malgré toutes les caresses, comprenait la fatalité, et ne craignait point. Il se résignait, ne se révoltant parfois qu'à cause des êtres bien-aimés qu'il allait quitter.

« Vous ne me trompez pas, disait-il. A quoi bon me dorer la pilule ? Il me faut partir quand même. Aujourd'hui ou demain, qu'importe ! Je suis vieux, c'est mon tour. Je vous souhaite de vivre aussi longtemps et aussi bien que moi, sans peur et sans reproche. »

Il s'interrompait, pour reprendre force, et comprimait ses sanglots. Des larmes coulaient sur ses joues amaigries.

« Je vous regrette bien... le petit surtout ! J'aurais voulu qu'il me connût. Marthe, tu seras plus heureuse que moi, tu le verras grandir... Mais nous nous retrouverons peut-être. Le bon Dieu est juste... Il doit y avoir d'autres mondes, où nous serons encore plus heureux. »

Il s'arrêtait, la gorge sèche, les mains traînant

sur la poitrine avec un vague désir des choses familières. Mais il était bavard, à cette heure, et sentait bien qu'il n'avait plus longtemps à s'entretenir au milieu des siens. Comme aussi, à ce moment suprême, il s'attachait aux joies de la vie, aux meilleurs souvenirs ; comme son cœur, instinctivement, voulait vivre et laisser après lui une trace éternelle de fraîcheur et de pureté, il se remuait, meurtri par le mal, entre ses draps de grosse toile, et ajoutait :

« Aimez bien la maison. Que le jardin conserve sa bonne renommée. Marthe, conseille nos enfants, parle-leur de moi, souvent, chaque jour... Claire, soigne bien ton enfant, élève-le comme je t'ai élevée, simplement, dignement, dans l'amour du travail et de l'ordre... Souviens-toi de moi... Hubert, toi, tu vas me remplacer. Mon jardin portera ton nom, tu vas devenir le maître. Que ton nom ne fasse pas regretter le mien, qu'il ne le fasse pas oublier non plus, je peux vivre encore parmi vous, si vous suivez mes exemples. Par votre amour, je peux vivre longtemps... Souvenez-vous de moi, tous. Apportez-moi le petit, que je le voie encore ! »

Il faisait un effort. Marthe l'aidait à se soulever sur les coussins, tandis que Claire apportait l'enfant. Padou ouvrait ses petits yeux couverts d'ombre, et frissonnant, les lèvres crispées d'un sourire, em-

brassait le petit être qui, dérangé de son sommeil, geignait en agitant ses bras nus.

Le silence se reposait, un recueillement de crépuscule, et l'âme douce du maître emplissait le foyer, ainsi qu'une ruche d'abeilles exhalant dans des ruines son parfum et son murmure.

Ils étaient tous là, rassemblés autour du lit : la famille, des amis, des voisins. Anselme, effrayé, sournois, demeurait accroupi dans la cheminée de la cuisine. Les Montagnol, qui conservaient leur calme dans le désordre général, faisaient les courses chez le pharmacien, rangeaient la maison, préparaient le manger et la table.

Dès le samedi soir, Padou ne parla plus. Il avait une figure de marbre, froide et blanche. Les paupières paraissaient lourdes, chargées de pensées, comme lorsqu'il rêvait. Par intervalles, Marthe se penchait sur lui, sans oser l'embrasser. Et elle succombait, impuissante, sur sa chaise, le front appuyé aux draps ; puis parcourait la maison en criant, se réfugiait sous la treille, pour cacher sa peine et son désespoir. Claire se consolait avec l'enfant : elle le pressait contre son cœur, le berçait sur ses genoux, en fredonnant la chanson du berceau. Hubert, effaré, suivait partout sa jeune femme. La mort lui faisait peur. Jamais il n'entrait seul dans l'alcôve, où Padou râlait avec un

bruit affreux. Parfois, au contraire, on eût dit que la mort était déjà venue. Padou n'avait pas un souffle. Il fallait observer patiemment son visage, et lui serrer les mains, pour percevoir une pulsation qui était plus faible que la voix lointaine de la rivière, pendant les nuits d'été, sous les grands arbres gémissants.

Ce dimanche matin, à cause du beau soleil, de la sérénité de l'espace, on avait ouvert les portes. La lumière adorable animait sous la treille l'ombre verte et légère, se répandait en larges gouttes sur le seuil, jusque dans la cuisine. L'odeur du jardin, le silence des champs poussé par les brises tièdes, pénétraient dans l'alcôve. On n'était pas allé à la messe. Le bon Dieu regardait la maison, aujourd'hui.

Toute la famille était réunie autour de la table, avec des voisins. On ne pensait qu'à la mort, au péril des choses, à la fin de tout. Anselme, près des cendres, sommeillait. Marthe parfois se levait, seule, et priait au chevet de Padou. La misère planait, solennelle. On n'entendait rien. La vie du dehors n'était plus.

Tout à coup Marcel se présenta, puis Aline. Claire, épouvantée, pressa l'enfant contre son cœur. Marcel, sans dire bonjour, s'avancait vers l'alcôve, titubant un peu, exagérant son courage.

Les yeux habitués à la pleine clarté des campagnes qu'il venait de parcourir, il cherchait à voir, dans la pénombre brusque du logis.

Hubert, méfiant, les mains aux poches, s'adossa contre le mur, près de l'alcôve, où Aline, timidement, avait accompagné son homme. Marthe tressaillit, devint toute pâle. Elle se dressa, les bras éperdus, repoussant la vision maudite. Mais Marcel lui prit les mains avec douceur, la fit asseoir sur sa chaise, comme s'il lui portait secours. Et elle sanglota de nouveau, résignée, accablée de malheur et de vieillesse.

« Pauvre mère! » gémit Aline.

Elle se pencha sur le lit en tremblant, avec précaution. La figure du paysan lui fit peur, terne, transie comme un fruit. Un long moment, ils demeurèrent prosternés, humbles, réellement émus.

Hubert les surveillait.

Claire apparut. Jalouse et puérole, elle s'élança près de sa mère, pour la protéger. Aline embrassa sa mère et sa sœur. Marcel aussi les embrassa. En sortant, sur la pointe des pieds, il regarda Hubert, lui présenta les mains. Hubert tourna le dos.

Les deux intrus, hésitants, rôdèrent dans la cuisine, autour de la table. Ils n'avaient pas la hardiesse de s'asseoir, et restaient debout, stupides,

inquiétés par le remords. Le soleil, sous la treille, les attira. Ils partirent, sans un mot, en se frottant les yeux, comme s'ils avaient pleuré. Anselme, honteux de Marcel, ne bougeait pas dans son coin, le front baissé.

Au loin, sur la route, pendant que les cloches de Saint-Jean sonnaient la dernière messe, Marcel toucha Aline sur l'épaule.

« As-tu remarqué Hubert? Il nous tient rancune.

— Il sera le maître.

— C'est pour ça qu'il vaut encore mieux se réconcilier, crois-moi. »

Marcel parlait doux. L'argent, toujours, le hantait. Il pensait à l'oubli de ses fautes, croyait à un opulent héritage, s'attendrissait, insinuant, près de sa femme. Ils marchaient en dehors du faubourg, par des sentiers de campagne, au milieu des arbres, dans une terre qui sentait l'herbe et le matin.

Le soir même Marcel voulut retourner chez Padou. Mais Aline résista. Il n'osa point aller seul. C'était le dimanche des processions, la Fête-Dieu qui annonce la fête des jardiniers.

Le lendemain, à l'aurore, Padou se remua, épia autour de lui, comme s'il revenait d'un autre monde. Marthe, qui l'avait veillé toute la nuit, l'observa en souriant. Claire accourut, avec Hubert. On évitait le moindre bruit, de crainte d'effaroucher l'es-

poir qui surgissait à l'aurore dorée. Hubert ouvrit les portes au soleil. Presque aussitôt toutes les cloches de Saint-Jean se mirent à sonner, ébranlant l'espace de leur voix de bronze, célébrant la gloire des jardins.

« C'est la fête », murmura Padou.

Et d'un doigt, il montra le ciel.

« Oui, la fête, répondirent les deux femmes. Nous la célébrerons un peu plus tard, nous autres, quand tu seras guéri. »

Padou les regarda, ne croyant plus à la vie, troublé d'ailleurs par la gaieté de l'heure, par la santé odorante qui flottait dans la maison.

« Le jardin doit être superbe », dit-il.

Puis, redevenu triste, il s'affaissa dans les coussins, du côté du mur.

« Non, reprit-il. Vous ne la célébrerez pas cette année, la fête. »

Et les cloches sonnaient à grande volée, emplissant l'espace comme une lumière. Les jardins allaient se réjouir de trois jours de repos. On s'apprêtait dans le voisinage. Des chiens aboyaient à travers les champs et les enclos. Les enfants, dispensés de l'école, s'amusaient dans la poussière de la route, en criant. Les femmes, les hommes, les vieux même, s'empressaient à leurs toilettes pour la grand'messe.

Padou ne parlait plus. L'éclaircie avait duré quelques minutes.

Le soleil embellissait la petite ville noire, rayonnait comme pour l'éternité. Et Padou eut un rôle terrible, pareil à la sourde clameur d'un soufflet de forge. Marthe lui saisit les mains, l'appela d'une voix profonde, désolée. Il entr'ouvrait ses paupières, et ses yeux roux luisaient, étranges, vacillants, presque effrayés.

On ne pensa plus qu'à la mort. Montagnol courut à la ville querir un prêtre pour l'extrême-onction.

Mais il rencontra le cortège des jardiniers qui sortait de la messe. Là, ils étaient une centaine, francs ouvriers de la glèbe, hâlés, la figure haute et riieuse, en vêtements noirs de noce. Ils gambadaient en farandole, par les rues et les places, suivis d'une multitude, tandis que les fifres et les tambours jouaient la primitive et joyeuse musique des aïeux. Le drapeau de la corporation flottait bruyamment, ses larges plis verts traversés d'une croix blanche. Tous, ainsi que des fiancés, portaient aux boutonnières des bouquets de fleurs ornés de rubans verts et blancs. D'habitude, le cortège commençait la tournée des jardins par le faubourg Saint-Christol.

Hubert aperçut au fond de la route la farandole qui dansait devant un portail, au milieu de la foule.

Claire et Marthe se turent, très émues, religieusement. La joie des autres leur rappela les années pures et prospères, leur rendit plus ardente la crainte de la mort. Elles s'approchèrent de Padou, pour savoir s'il entendait aussi. Padou avait clos ses yeux, joint ses mains sur les couvertures; il semblait mourir en priant.

Le cortège était tout proche déjà. Pendant que la foule stationnait, respectueuse, dans la poussière de la route, il s'avança chez Padou, jusqu'au portail de l'écurie, au son des fifres et des tambours. L'ample drapeau, vert et brillant comme les campagnes, se déploya, rendit le salut à la maison et au jardin, à plusieurs reprises, en des claquements d'ailes dans le soleil.

Ensuite, la farandole, tumultueuse, disparut. Et le silence, avec une émotion de regret et de mélancolie, tout alentour, conserva longtemps l'écho de la fête.

Soudain, le petit se réveilla dans l'alcôve des jeunes époux. Claire s'empressa pour aller le bercer. Mais d'abord, elle se pencha sur le lit et considéra son père. Marthe se leva aussi. Padou venait d'expirer, en se tournant vers le mur, doucement. Alors, les deux femmes crièrent de douleur et de colère, sanglotèrent ensemble, le visage dans les draps. Anselme, qui avait senti la mort, entra

dans l'alcôve, appuyé sur son bâton, d'un pas humble et inquiet. Hubert, interdit, contemplait son maître qui était mort sans souffrance.

En ce moment, une aigre clochette tinta dans le jardin. C'était le prêtre, sous le dais blanc aux franges d'or, entouré d'une foule de voisins et d'amis.

« Hélas ! gémit Anselme. C'est trop tard. »

Le prêtre, s'arrêtant au seuil du foyer, s'agenouilla, pendant que la foule se prosternait sous la treille et dans la cour, dans un recueillement. Et les cloches de Saint-Jean sonnaient la fête à toute volée, vers la terre et le ciel.

Mai 1892.

COLUMBIA  
UNIVERSITY  
LIBRARY

THE  
MUSEUM  
OF  
ARTS  
AND  
CRAFTS  
OF  
LONDON





844 B3832

0

Beaume

844 B3832

0

